

5/5



Thomas Best Jones





W. Coll. 2^e - 16100

HISTOIRE

D U

TONQUIN.

TOME PREMIER.

ALLOTZIK

VS

EXHIBITION

AMERICAN MUSEUM

8
5
HISTOIRE
NATURELLE,
CIVILE ET POLITIQUE
DU TONQUIN,

PAR M. l'Abbé RICHARD,
Chanoine de l'Eglise Royale de Vezelai.



TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MOUTARD , Imprimeur • Libraire
de la REINE , de MADAME & de Madame
la Comtesse d'ARTOIS, Hôtel de Cluny ,
rue des Mathurins.



M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

✠ Joannes Ludovicus.

Ep^{us} Leopoldinus



INTRODUCTION.

QUELQUE différence que l'on remarque entre les Nations diverses qui peuplent le monde ; quelque étrangères que nous paroissent leurs Coutumes & leurs Loix ; quoique leur situation sur le globe semble leur donner une manière d'être, des mœurs , des usages qui ne peuvent nous convenir ; cependant il n'est pas indifférent , il est même utile de les connoître. Leur Histoire, dès qu'elle descend dans un détail suffisant de leur caractère & de leurs actions , sert à nous familiariser davantage avec notre espèce , & à nous instruire des variétés qui se trouvent dans la conduite des Nations , & des causes qui les produisent. Elle ne peut avoir d'autre objet que la perfection de ceux qui

iv INTRODUCTION.

s'occupent à ce genre d'étude, & que le développement des principes généraux de vertu & de sagesse, qui résultent des détails qu'elle donne.

En dévoilant les abus des pratiques les plus absurdes & les plus superstitieuses, elle met dans un plus beau jour les maximes d'une morale fondée sur la vérité & la raison. En même - temps qu'elle développe les causes d'une conduite ridicule & opposée aux bonnes mœurs, elle indique, au moins indirectement, la route qu'il convient de tenir pour s'éloigner de semblables erreurs. Si le vice des Gouvernemens est assez bien reconnu pour devenir sensible, & prouver que le plus ou le moins de perfection dans les mœurs, tient en grande partie aux institutions politiques; on se persuade qu'après la Religion, rien n'est plus capable de conserver l'innocence & l'intégrité des mœurs, qu'une justice

INTRODUCTION. V

exacte fidèlement rendue à tous ,
& une vigilante police exercée à
l'égard de tous.

Tels sont les principaux résultats
de la connoissance de l'Histoire
des Peuples , qui conviennent éga-
lement à tous les hommes ; parce
que la moralité des actions doit
être par - tout la même , les prin-
cipes qui décident de la justice des
actions de l'Asiatique , ne pouvant
être différens de ceux qui dirigent
l'Européen. Ainsi l'Histoire du
Tonquin doit être , à cet égard ,
aussi intéressante que celle de tout
autre Royaume situé en Europe.

Quant à ce qui regarde ses in-
térêts politiques , relativement aux
Royaumes voisins , les forces de
l'Etat , les productions du sol ,
le commerce , l'industrie , les arts ;
les objets de spéculation ont aussi
leur utilité. Il n'est pas indifférent
au Politique , au Négociant , au
Littérateur , au Philosophe même ,

vj INTRODUCTION.

d'en être bien ou mal instruit. Les uns & les autres peuvent en tirer de nouvelles lumières, des connoissances utiles, agréables au moins, en ce qu'elles étendent nécessairement la sphère des idées, & qu'elles l'enrichissent de nouveaux sujets de comparaison. C'est ce qui rend la plupart des relations des voyageurs si curieuses & si intéressantes, sur-tout après que le temps & la critique leur ont assuré l'authenticité qu'elles revendiquent toutes. Or le Tonquin tient un rang assez considérable parmi les Royaumes de l'Asie Orientale, pour que son Histoire réunisse tous ces objets.

Le Père Alexandre de Rhodes, Missionnaire Jésuite, & le voyageur Tavernier, ont les premiers donné quelque idée de ce pays. Le Jésuite, uniquement occupé des intérêts de la Religion, n'a parlé de l'état des Peuples de ce

Royaume & du Gouvernement , qu'autant qu'il avoit rapport à son objet (1). Tavernier n'a rien raconté à ce sujet que l'on doive croire ; & ce que l'on peut penser de mieux à son avantage , c'est qu'il a été trompé par son frère , qu'il dit avoir été au Tonquin & avoir remarqué tout ce qu'il en rapporte : mais son récit est si peu conforme à la vérité, que l'on doute que jamais il y ait mis le pied. Au contraire, Baron, Anglois, né au Tonquin, où il a été élevé & où il a passé une longue suite d'années, n'a eu pour but, en composant une relation de ce pays, que de détromper le Public des erreurs répandues

(1) Ce que le Père Alexandre de Rhodes dit du Tonquin, est contenu dans la Relation de son Voyage aux Indes Orientales, imprimée en 1653, à Paris chez les Cramoisy, en un volume in-4°. Je n'ai pu me la procurer, & j'ai été obligé de me contenter de l'Extrait qui s'en trouve dans le Tome IX de l'Histoire Générale des Voyages.

viiij INTRODUCTION.

dans l'ouvrage de Tavernier (1).

On convient donc généralement de l'authenticité de la relation du Tonquin par Baron , & on peut la regarder comme un guide sûr , au moins pour ce qui s'est passé jusqu'en 1685 , qu'il quitta ce pays & revint en Angleterre. Depuis on n'a point eu d'autres relations que celles contenues dans les recueils des Lettres Edifiantes des Missionnaires , en différens temps ;

(1) Peut-être ne les lui faut-il pas toutes imputer , car étant fort ignorant & sachant à peine écrire , il n'étoit pas en état de rédiger lui-même ses descriptions ; il les dictoit de mémoire à des Copistes , qui peuvent souvent avoir ajouté à ses idées. Et comme les objets qui l'occupaient sont susceptibles de confusion , il ne seroit pas étonnant qu'il eût placé dans un Royaume des Indes , ce qu'il avoit vu dans un autre ; & qu'il eût mal retenu ce que lui avoit raconté le P. Raphaël , Capucin Missionnaire , établi à Ispahan , duquel il avoit appris une grande partie de ce qu'il rapporte dans ses Relations , qui d'abord parurent curieuses , mais que l'on estime d'autant moins à présent , qu'il est vérifié qu'elles n'ont aucune exactitude.

& on y trouve peu de choses qui aient rapport à son état politique, à ses richesses naturelles, ou à son commerce. Les révolutions que le Christianisme y a éprouvées en diverses circonstances, en sont la matière : elles paroissent plutôt destinées à faire connoître l'importance de leurs entreprises & à relever la gloire de leur ministère, qu'à instruire sur tout autre objet. Il faut cependant excepter quelques-uns de ces Ecrivains, dont les vues se sont portées plus loin, & dont les Relations originales & les Mémoires authentiques doivent être regardés comme les sources les plus certaines de l'Histoire des Peuples dont ils parlent. C'est à eux que l'on doit s'en rapporter, si l'on veut acquérir une connoissance exacte des Nations chez lesquelles ils ont vécu pendant plusieurs années d'un commerce libre & suivi, & dans une

forte d'intimité & de confiance. Ils ont dû prendre des notions plus certaines des inclinations, des mœurs, des talens de ces Peuples, de la constitution de leur Gouvernement, des productions du sol, que des Voyageurs ordinaires, ou des Négocians, qui, dans le peu de temps qu'ils y restent, sont plus occupés des intérêts de leur commerce que de tout autre objet.

Cette Histoire du Tonquin, que je crois digne de l'attention & de la curiosité du Public, est composée sur des Mémoires laissés par M. l'Abbé de Saint-Phalle, Prêtre du Diocèse d'Autun, Bachelier en Théologie de la Faculté de Paris, lequel, au moment d'entrer en Licence, partit pour les Indes Orientales, où il exerça, pendant douze ans, les pénibles fonctions de Missionnaire au Tonquin. Il est mort à Paris en 1766. Le caractère simple

& vrai de M. l'Abbé de Saint-Phalle , la noblesse de son extraction , si connue en Bourgogne & sur-tout en Champagne , où ses Ancêtres ont tenu le rang le plus distingué , le désintéressement de ce pieux & sage Ecclésiastique , le ton de simplicité , le peu d'ordre même & les négligences de style qui se remarquent dans ses écrits originaux , prouvent qu'il n'avoit eu d'autre dessein que de se rendre compte à lui-même d'objets qui lui étoient devenus très-intéressans , par la connoissance qu'il en avoit , & par le zèle dont il étoit animé pour la propagation de la Foi (1).

(1) A la première lecture de ces Mémoires , sur-tout de la partie qui a rapport à l'Histoire Naturelle , Civile & Politique du Tonquin , je ne crus pas possible de leur donner une forme qui les rendit intéressans pour le public ; ce ne fut qu'après les avoir comparés à la Relation du Tonquin par Baron , (*Tom. IX de l'Histoire Générale des Voyages* , Edit. in-4°.)

S'il entre dans quelques détails curieux sur l'état civil & politique du Tonquin , sur ses richesses , ses forces , son Gouvernement , sur les différentes Sectes Idolâtres qui y dominant ; c'est qu'il avoit en

qui passe pour la plus exacte que l'on ait , que j'ai reconnu que M. l'Abbé de Saint-Phalle , quoique plus occupé du salut des âmes que des intérêts de la politique ou des curiosités de la nature , avoit cependant bien vu & bien jugé tout ce dont il parle , & que ses observations étoient beaucoup plus étendues que celles de Baron. En rédigeant cette Histoire , j'ai toujours eu sous les yeux ces deux guides. D'autres Relations , sur-tout celles qui se trouvent dans les différens recueils des Lettres Edifiantes , m'ont servi utilement : quelques passages de différens Voyageurs que je cite , m'ont donné des éclaircissémens sur plusieurs objets que mes guides ne faisoient que me présenter ; j'ai sur-tout comparé souvent les usages de la Chine avec ceux du Tonquin , qui sont les mêmes pour le fond des choses , quoique le caractère des deux Nations se ressemble peu. C'est avec ces secours que j'ai rédigé cette Histoire. Le peu de réflexions que je me suis permises , je les ai tirées de la nature des faits , & non des préjugés auxquels l'éducation & les habitudes nationales nous soumettent. Mais ce qui m'a touché le plus sensiblement , c'est l'établisse-

INTRODUCTION. xiiij

vue de déterminer , s'il étoit possible , la Compagnie des Indes de France , qui y avoit eu un comptoir dans le siècle dernier , à le rétablir ; espérant que par le moyen du commerce , les François y for-

ment des Missions au Tonquin ; le caractère admirable des Chrétiens de ce pays , les travaux incroyables des Missionnaires , leurs vertus , leur courage , leur désintéressement ; j'en ai retranché tout le merveilleux , pour m'en tenir à la seule exposition des choses : quelque simple qu'en soit le détail , l'héroïsme de la Religion y brille avec tant d'éclat , que quelque forte que puisse être la prévention pour ce qu'on appelle les vertus purement humaines , il paroîtra plus vrai , plus noble , plus solide que celui dont le siècle s'enorgueillit , & qu'il exalte avec l'enthousiasme le plus ardent. Aussi je regarde cette partie de l'Histoire du Tonquin , comme la plus intéressante & la plus propre à en faire connoître les Peuples & le Gouvernement sous lequel ils vivent. Ce qui a rapport à l'Histoire Naturelle , & qui n'étoit qu'indiqué dans les Mémoires manuscrits , je l'ai expliqué sur les Relations les plus exactes que l'on connoisse ; enfin je n'ai rien négligé de ce qui pouvoit assurer la vérité des faits que je rapporte , & l'on s'appercevra des soins que j'ai pris dans la rédaction de cet Ouvrage.

xiv INTRODUCTION.

meroient des établissemens assez solides , pour se mettre en état d'y protéger la Religion & les Missionnaires , leur obtenir du Gouvernement une sorte de liberté qui favoriseroit les progrès du Christianisme , pour lequel les Peuples de ce Royaume ont une inclination si forte , que malgré les Edits des Rois & les persécutions qui en sont la suite , les Chrétiens s'y conservent en grand nombre , s'y multiplient même lorsqu'ils sont le plus exposés à la violence des persécuteurs ; de sorte que l'on voit sans cesse se renouveler dans ce pays la vérité de cette maxime de Tertullien : *Le sang des Martyrs est la semence des Chrétiens*. Il devient , par la protection du Tout-Puissant , une rosée bienfaisante , qui soutient , anime , encourage les Profelytes d'une Religion si sage , si raisonnable , si sainte , si sublime , qu'elle captive les cœurs

& les volontés de tous les Peuples qui ont le bonheur de la connoître. La diversité des mœurs, des Gouvernemens, des climats, ne met aucun obstacle à ses progrès ; les vrais Chrétiens de tous les pays se ressembtent en tout, le fond de leur conduite est uniforme.

Quoique la nature paroisse établir des différences essentielles entre les hommes, à raison des climats où ils sont nés ; cependant on a reconnu, par expérience, qu'une législation universelle, convenable également à tous, pouvoit les rappeler à une même condition, à une même façon de penser & d'agir. Il est vrai que, pour arriver à ce but, elle doit employer divers moyens : il faut qu'elle sache tirer des contrariétés apparentes de goûts, de manières, de coutumes si opposées entr'elles, des

xvj INTRODUCTION.

avantages qui leur soient communs à tous , & qu'elle leur inspire des sentimens qui les rapprochent les uns des autres. Or il n'y a qu'une Religion également avantageuse à tous les hommes , qui puisse établir l'uniformité dans leurs actions & leurs sentimens, & la rendre indépendante de toute influence de climat & même de Gouvernement.

Cette Religion est le Christianisme , dont le but principal est de persuader aux hommes qu'ils sont tous freres , quelle que soit leur origine : qu'ils sont tous appelés au même bonheur éternel , & que tous ont des devoirs essentiels à remplir. Elle seule peut transformer les défauts d'éducation , les coutumes barbares en autant de vertus sociales , parce qu'elle en change l'objet & les dirige vers une utilité générale qui convient à tous les hommes , dès qu'on peut les

INTRODUCTION. xvij

amener à la connoissance des loix primitives de l'équité & de la raison. Tela été par-tout le but des Missions Chrétiennes & le fruit des travaux des hommes apostoliques, qui abandonnent tout, pour ne s'occuper que de la sanctification des ames.

Combien ne trouvent-ils pas d'obstacles dans les établissemens qu'ils projettent ? les intérêts mal-entendus des Etats où ils portent l'étendard de la Croix ; la brutalité des Peuples barbares qu'ils entreprennent de réunir en société & de civiliser ; l'ignorance dans laquelle sont plongés tous les Idolâtres, d'autant plus difficile à vaincre, que, quoiqu'ils soient trompés grossièrement, ils regardent leurs erreurs comme des connoissances réelles. Les ténèbres deviennent pour eux une fausse lumière qu'ils suivent, les yeux fermés, parce qu'ils se laissent conduire par une imagination prévenue.

xviii INTRODUCTION.

Pour nous en tenir à ce qui regarde le Tonquin, on verra, avec étonnement, combien sont monstrueuses les absurdités au moyen desquelles les Ministres des Sectes Religieuses qui y sont suivies, se jouent de l'ignorance & de la superstition des hommes, quoiqu'ils soient peut-être les plus ignorans de la Nation, & que l'on soit bien fondé à les regarder comme tels; puisque, malgré l'importance apparente de leurs fonctions, & l'usage de l'écriture fort ancienne parmi eux, ils n'ont jamais imaginé de recueillir les traditions relatives à leur emploi, & que la Nation n'a jamais eu d'estime & de confiance assez réelle en eux pour les charger des registres publics. Ils n'ont pas même de tradition orale parmi eux, que l'on puisse regarder comme la règle de leur conduite. Cependant les mensonges dont ils appuient leurs

pratiques , ont été mis en avant depuis tant de siècles ; ils ont été tellement encouragés par l'aveugle docilité avec laquelle on les a reçus , que l'artifice le plus grossier suffit pour maintenir dans l'esprit des Tonquinois Idolâtres , le respect & le zèle pour des observations aussi absurdes qu'elles sont ridicules. Il suffit d'en exposer les procédés , ainsi que nous l'avons fait dans le Chapitre neuvième de la première Partie de cette Histoire , pour en être convaincu.

L'Idolâtrie est donc dans la plupart des Régions Orientales , telles que la Chine , le Tonquin , la Cochinchine , les Isles de Licou-Chicou , & autres Etats dont les Peuples se ressembtent si fort , ce qu'elle étoit dans l'Empire Romain , lors de la naissance du Christianisme ; elle n'y est pas moins opposée à sa propagation , qu'elle le fut alors à son établissement ; &

XX INTRODUCTION.

les Chrétiens Tonquinois sont comparables aux premiers fidèles de l'Eglise naissante. Les souffrances , la perte des biens , celle de la vie même ne les effrayent point : ils bravent les persécutions sans s'y exposer indiscrettement , sans les susciter par un zèle imprudent : la profession de l'Evangile ne leur laisse pas d'autre choix dans un pays , où les Loix l'interdisent sous des peines inévitables.

Ce qui surprendra, c'est que dans la plus grande impétuosité des orages excités contre la Religion Chrétienne , ceux qui la professent & qui souffrent pour elle , quoiqu'exposés à subir toutes les peines ignominieuses prononcées contr'eux par les Edits des Souverains , jouissent d'un certain respect public qui les fait regarder, même par les Idolâtres , comme étant au-dessus des hommes ordinaires ; ils ne les considèrent , ni

comme des insensés , ni comme des aveugles ; ils n'osent même taxer leur constance d'opiniâtreté , & cependant ils ne les jugent que par les dehors de l'honnêteté & de la vertu dont ils font profession.

Les occupations frivoles du grand nombre des hommes , sont indignes de ces nouveaux Chrétiens ; leurs actions , leurs entreprises sont plus graves , plus utiles ; leur jugement est plus solide ; la justesse de leur esprit plus sensible ; ils en donnent des preuves en toute occasion. Et d'où vient cette perfection de vie qui en impose au seul aspect ? C'est qu'on leur a découvert des secrets & qu'ils connoissent des vérités que le gros de la Nation & tous les Idolâtres ignorent ; vérités qui les frappent d'autant plus vivement , qu'ils n'ont jamais rien entendu , rien senti qui puisse leur être comparé , &

xxij INTRODUCTION.

leur donner une idée aussi vive , aussi sensible de ce bonheur auquel il est si naturel de prétendre , que tout homme desiré & qu'il cherche en vain dans les occupations , les plaisirs , les honneurs ou les richesses de ce monde , sans jamais y rien trouver qui le satisfasse pleinement , & qui réponde à l'idée qu'il peut se faire d'un état constamment heureux.

Le fondement de toute Religion est la croyance d'un Dieu qui protège & récompense ceux qui le servent , & dont les bienfaits s'étendent à une autre vie , dont le desir est inné dans tous les hommes. Or c'est ce que n'ont jamais promis ni annoncé à aucun de leurs partisans les Sectes Idolâtres , en apparence , les mieux imaginées ; & c'est l'avantage inappréciable de la Religion Chrétienne , qui , par-là , mérite seule d'être qualifiée de Religion , tandis que tous

INTRODUCTION. xxiiij

les autres cultes ne doivent être regardés que comme des superstitions plus ou moins absurdes.

Les Missionnaires les plus instruits & les plus capables d'élever les trophées de l'Évangile sur les ruines de l'Idolâtrie, ne présentent pas d'autres motifs à leurs Prosélytes ; ils les attachent au service du Dieu suprême qu'ils leur annoncent, & allument dans les cœurs cet amour de préférence dû au Créateur, par les descriptions énergiques du bonheur promis aux fidèles. Ils les trouvent dans les Livres saints ; ils en font le sujet de leurs instructions ; ils les proposent à méditer aux Chrétiens Orientaux, dont l'esprit, naturellement porté aux réflexions, est très-capable de s'en faire une idée assez vive, pour que l'âme s'élève & ne soit plus touchée que du desir d'y arriver. On ne peut rien imaginer en ce monde qui

xxiv INTRODUCTION.

puisse entrer en comparaison ; la magnificence des Cours de l'Orient ; l'appareil pompeux dont elles brillent dans leurs plus augustes cérémonies ; la grandeur des Souverains , dont la majesté seule semble éclipser tout l'éclat qui les environne , ne sont pas capables de donner, même à ceux qui les connoissent , une idée aussi sublime de la splendeur divine sur le trône de sa gloire , que ce qui en est écrit dans plusieurs passages des Saintes Ecritures , sur-tout de l'Apocalypse & des Prophètes.

L'espoir d'être admis à la participation d'un spectacle aussi ravissant , que l'on n'a jamais considéré que comme le gage & l'assurance d'un bonheur constant & ineffable , a suffi pour déterminer la plupart des martyrs à immoler leur vie à la défense de la Foi. Ce sont ces grandes espérances qui

portent encore tant d'ames chrétiennes à pratiquer les mortifications les plus austères , à se refuser les satisfactions sensuelles les plus légères , dans la crainte qu'elles ne les rendent indignes de jouir des récompenses promises aux fidèles observateurs de la Loi. Cet espoir seul console les malheureux , accablés sous le poids des afflictions de la vie : or , qui les porte avec plus de peine que l'infortuné sujet d'un despote absolu , exposé sans cesse à des vexations tyranniques & arbitraires , moins encore de la part du Prince , que de celle d'une foule de Ministres injustes , qui ne paroissent multipliés que pour rendre le joug de la servitude plus insupportable ? Qui , dès-lors , doit être plus touché du desir d'une vie plus heureuse ? qui doit chercher avec plus d'empressement les moyens de s'en rendre digne ?

Ce sont ces motifs , présentés

xxvj INTRODUCTION.

avec constance , qui ont établi au Tonquin la Religion Chrétienne , & avec elle toutes les vertus morales que l'on a admirées dans les temps de l'Eglise naissante , & qui ne sont le partage que des vrais Chrétiens. Les merveilleux effets de la foi en Jésus-Christ , se développent parmi ceux du Tonquin , & donnent à la vertu , à la Religion , une énergie dont nous avons peine à nous former une idée dans l'état paisible où nous vivons.

Il semble qu'après avoir élevé l'ame au dessus d'elle-même par d'heureux enthousiasmes , elle découvre à l'entendement des beautés spirituelles , que toute la philosophie du siècle n'a pas même le don d'imaginer. Les facultés humaines dégagées , pour ainsi dire , des liens qui les appesantissent , s'élancent d'un vol rapide vers le Ciel , où elles se pénètrent de la science de l'Eternel. La lumière vive & pure

INTRODUCTION. xxviij

pure dont elles sont éclairées dans ces instans , les rend capables de démêler les hautes merveilles de la nature , d'atteindre au but des spéculations les plus sublimes , & d'en révéler les Mystères aux hommes ignorans , que la curiosité porte à les interroger , & qu'elles gagnent souvent à Dieu par les émanations de la lumière dont elles sont pénétrées , & dont elles les éclairent.

C'est ce qui arrive fréquemment au Tonquin , & ce que l'on doit regarder comme un miracle attaché à la profession du Christianisme. Les ames , en apparence les plus simples & les plus foibles , des femmes & des filles expliquent aux Idolâtres qui les interrogent , les principes de la Religion Chrétienne , les douceurs qui sont attachées à sa pratique , le but de leurs espérances , le bonheur auquel elles prétendent , avec tant

xxviiij INTRODUCTION.

de force , de vérité sur-tout avec une persuasion si marquée, qu'elles portent la conviction dans le cœur de ceux qui les écoutent, & en font des Profélytes fervens, qui deviennent bientôt des Chrétiens fidèles. C'est ainsi que la Religion a pénétré même dans les Cours des Rois de l'Orient.

La conduite des Chrétiens , si différente de celle des Idolâtres , est bien propre à exciter leur curiosité , & le desir de connoître les motifs qui les font agir ; les sources où ils puisent cette égalité d'ame , cette douceur de caractère , cette bienfaisance qui les porte à secourir tous les hommes comme leurs frères , le désintéressement généreux qui leur fait mépriser les tourmens , la mort même , & la perte de tous leurs biens , pour rester fidèles à la Religion qu'ils ont embrassée. Si le Chrétien voit quelque sûreté à

développer ses sentimens & à rendre compte de la Doctrine dont il est instruit , il parle , il est écouté avec intérêt ; les choses nouvelles & touchantes qu'il annonce avec le ton de la vérité , qui porte presque toujours avec lui la conviction , persuade les Idolâtres , & s'ils ne deviennent pas Chrétiens , au moins ils reconnoissent la force de la Religion & de la nouvelle éducation qu'elle donne , pour étouffer les semences de tous les vices , & leur substituer le germe de toutes les vertus ; les faire éclore , les développer & leur faire porter les fruits les plus salutaires.

La raison , qui est de tous les pays & de tous les temps , dès qu'elle cède à la lumière naturelle qui la guide , ne regarde plus comme un délire d'imagination , la préférence qu'ils donnent à la Religion sur tout autre objet ; elle admire , elle approuve ce

xxx INTRODUCTION.

qu'elle avoit d'abord cru devoir condamner. : les idées de l'Idolâtre se perfectionnent & s'ennobliſſent. Les uns cèdent à la grace qui agit ſur eux dans ces momens ; ils demandent avec inſtance d'être initiés dans la connoiſſance de cette Religion qui forme des hommes ſi parfaits & qui aſſûre un bonheur éternel ; les autres trop foibles pour rompre les liens qui les attachent à leurs établiſſemens, ou pour s'expoſer aux dangers de la perſécution , n'en reſpectent pas moins le courage de la vertu qui brille plus encore dans la conduite que dans les diſcours des Chrétiens ; ils ſont étonnés de ſes prodiges , en rougiſſant de la foibleſſe qui les empêche de les imiter.

Telles ſont les merveilles que les loix ſublimes de la Religion ont opérées dans tous les âges , dans tous les climats , ſur tous les tempéramens & tous les ca-

INTRODUCTION. xxxj

ractères : l'histoire de son établissement & de ses progrès au Tonquin, nous prouve que dans tous les lieux où ses oracles se font entendre, mœurs, usages, goûts, penchans, habitudes, & jusqu'aux appétits de première nécessité, tout s'arrange & se compose suivant l'harmonie de ses préceptes & de ses conseils (1).

(1) Elle est donc (la Religion Chrétienne) ce moyen, cette vertu générale qui comprend l'amour de tous, & qui seule est capable de les conduire à une perfection qui soit également celle des individus & du corps de la société : vertu que les anciens Législateurs ont en vain tenté d'établir, & que ceux des temps postérieurs ont souhaitée si ardemment (*), parce qu'ils en ont senti la nécessité. Pourquoi donc ne l'ont-ils pas reconnue dans une pratique sage des Loix du Christianisme ? Pourquoi n'ont-ils pas réglé leur Doctrine sur celle de la morale Evangélique ? Elle leur présente ce moyen convenable généralement à tous les hommes, & capable de leur fournir également à tous des raisons solides & invariables d'aimer leurs

(*) Voyez la Préface de l'Esprit des Loix, Edition in-12. de 1757.

xxxij INTRODUCTION.

Si ce n'étoit pas l'effet ordinaire de la Religion Chrétienne sur l'esprit & le cœur de tous les hommes qui y sont véritablement attachés, on auroit raison de regarder comme autant de miracles, la plupart des actions des Idolâtres nouvellement convertis à la Foi, & de les considérer comme des effets surnaturels de la grace; c'est sous cet aspect que les proposent les Relations de plusieurs Missionnaires. Quant à nous, qui n'avons d'autre intérêt que de découvrir le vrai dans sa simplicité, & de le présenter tel que nous le conce-

devoirs, leur Prince, leur Patrie, les Loix, de leur faire connoître le bonheur qu'ils peuvent espérer dans chaque pays, chaque Gouvernement, chaque poste où ils se trouvent. S'ils ouvrent les yeux à sa lumière, on verra les puissances législatives & exécutrices rectifier leurs connoissances sur ce qu'elles doivent prescrire, & ceux qui obéissent placer leur bonheur dans l'obéissance même. Ainsi naîtra & se conservera l'ordre des choses le plus parfait auquel on puisse prétendre.

INTRODUCTION. xxxiiij

vons , nous avons cru devoir nous mettre en garde contre tout ce merveilleux , & ne pas citer comme des prodiges une multitude de faits qui peuvent paroître extraordinaires à nos vues bornées , mais que la raison , éclairée par la Foi , ne considère que comme des talens particuliers ; une sorte de perfection qui n'est pas au dessus de la nature de l'homme ; qu'il est capable d'acquérir & de porter à un haut degré , par les secours que lui présentent les préceptes sublimes de l'Evangile , & par le courage que lui inspire l'espérance d'arriver à un bonheur ineffable , en persévérant jusqu'à la fin dans leur pratique.

Je me suis peut être trop livré , dans cette Introduction , à ce que m'inspire mon zèle pour le bonheur général des hommes , dont je regarde la Religion Chrétienne

xxxiv INTRODUCTION.

comme la base la plus solide & la plus convenable à toutes les Nations , quelque climat qu'elles habitent , à quelque Empire qu'elles soient soumises. Je crois cependant que l'on ne regardera pas pour cela cette Histoire comme une pieuse déclamation , & que l'on fera grace à ce que j'ai rapporté des mœurs des Chrétiens du Tonquin, & de leur attachement aux préceptes évangéliques , en faveur de tout ce que j'ai rassemblé de curieux & d'intéressant sur l'Histoire Naturelle, les Coutumes & le Gouvernement de ce Royaume; ce qui compose la partie la plus considérable de mon Ouvrage. On verra d'ailleurs qu'il étoit difficile de donner une idée exacte de ce même Gouvernement , & de l'inclination de ses Peuples , sans entrer dans quelques détails sur la conduite du Roi & de ses Mi-

nistres, à l'égard des Chrétiens & des Missionnaires dans différentes circonstances; & j'espère que si en général on ne donne pas la préférence à la seconde Partie de cette Histoire, sur la première, on l'en regardera comme une suite nécessaire.

Les notes que j'y ai ajoutées & qui auroient pu entrer dans le texte, tant elles s'y rapportent immédiatement, ont pour objet l'Histoire Naturelle, Civile & Politique du Tonquin; je les ai choisies avec assez de soin pour espérer qu'elles feront du goût de mes Lecteurs. Je les ai tirées des différentes Relations des Indes Orientales, rassemblées dans l'Histoire Générale des Voyages; de la Description de la Chine du P. du Halde; des Recueils des Lettres Edifiantes; de quelques Voyageurs accrédités, & d'autres sources éga-

xxxvj INTRODUCTION.

lement riches & sûres. Le célèbre Livre de l'Esprit des Loix m'a fourni des remarques lumineuses sur l'état des Peuples soumis au despotisme Oriental, & je confesse devoir à la sagacité de son illustre Auteur des idées que mon sujet m'a fournies, qui, peut-être, ne se seroient pas développées s'il ne m'eût éclairé.

Mais plus j'ai étudié les mœurs du Tonquin, ses usages, la constitution de son Empire, plus j'ai considéré le ridicule, le vuide, le danger même des superstitions qui y tiennent lieu de Religion, plus je me suis persuadé que la raison, la justice & la vérité y étoient insultées en toute occasion; que les prérogatives les plus sacrées de l'humanité y étoient indignement violées; que le poids du despotisme, aggravé sur ces Nations infortunées, ne leur laissoit rien

à espérer des ressources de la nature, qui parle en vain, puisque sa voix est généralement méconnue & méprisée, ou n'est plus entendue que de ceux qui n'osent la suivre, ou dont la docilité est sans fruit pour leur bonheur & celui de leurs semblables.

Pour rétablir l'humanité dans ses droits, il faut que le vrai Dieu le fasse entendre à ces Régions plongées dans le chaos de l'Idolâtrie, qu'il les éclaire & déchire le voile qui le dérobe à leurs regards; qu'il ne dédaigne pas de faire briller à leurs yeux les lumières salutaires de l'Évangile. C'est ainsi que rallumé par la Divinité même, le flambeau de la nature peut dissiper les ténèbres les plus profondes & les plus dangereuses.

*Naturæ vox conciderat, Lex victa fluebat
Naturæ, humanis nisi vox divina sonaret*

xxxvii] INTRODUCTION.

Auribus : & Sanctam, cui nos submittere vellet;

Amoto Deus ipse daret velamine legem :

Ut fax naturæ meliori lumine fulgens ,

Jam dubiæ noctis malefidas vinceret umbras.

Antilucetius, Lib. 9. Carmine 1124.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

de la premiere Partie.

CHAPITRE PREMIER. *Description générale du Tonquin ; température du climat ; variété des saisons ; ouragans ou typhons ; quelle peut être leur cause ; vents & marées ; sa division en Provinces ; Isle abondante en gazelles ; accroissement des terres voisines de la mer ,* pag. 1

CHAP. II. *Description topographique du Tonquin ; capitale du royaume ; palais du Roi ; villes principales ; grands chemins ; habitans du pays des montagnes ; productions & culture des terres ; manière de cultiver le riz ; fertilité du sol ; campagnes & lacs remplis de poissons ; fruits ; fleurs ; animaux domestiques & sauvages ,* 25

Partie I.

a iij

- CHAP. III. *Population du pays ; caractère des habitans & leurs différences ; mœurs ; figures & qualités corporelles ; habillemens ,* pag. 72
- CHAP. IV. *Impôts ; travaux publics ; droit de succession ; langues du pays ; mariages ; divorce ; loix somptuaires ; usage de l'adoption ; créanciers & débiteurs ,* 87
- CHAP. V. *Visites ; usages de société ; dispositions des appartemens ; conversations ; maniere de diviser le temps & les distances des lieux ; fêtes & superstitions de la nouvelle année ; spectacles ; maisons de chants ; combats de coqs ,* 105
- CHAP. VI. *Dentrées & nourritures des Tonquinois ; maniere de les préparer ; boissons & vins du pays ; usages dans le service des tables ,* 134
- CHAP. VII. *Maladies communes au Tonquin ; Médecine & Chirurgie ,* 153
- CHAP. VIII. *Cérémonies funebres des différens Ordres de l'Etat ; appareil des funérailles ; piété envers les morts ,* 167

DES CHAPITRES. vij

CHAP. IX. *Pratiques religieuses du Tonquin ; secte de Bout ou des Idoles ; secte des Magiciens ; secte des Lettrés ; superstitions particulières ,* pag. 257

CHAP. X. *Sciences , Arts & Métiers ; pêches ,* 257

CHAP. XI. *Commerce intérieur & extérieur ; monnoie ; prix de l'or & de l'argent ; marchandises propres au Tonquin ; manière d'y faire le sel ,* 285

Fin de la Table du Tome premier.

ERRATA

DU TOME PREMIER.

- PAGE 59 , ligne 10 , infiment , *lisez* infiniment.
Page 101 , ligne 4 , assemblées , *lisez* assemblés.
Page 116 , ligne 13 , l'on y soit , *lisez* l'on n'y soit.
Page 152 , ligne 11 , cuiliers , *lisez* cuillers.
Page 188 , note , ligne 22 , *Pyrrad* , lisez *Pyrard*.
Page 213 , note , ligne 10 , genre , *lisez* génie.
Page 259 , note , ligne dernière , propofès , *lisez*
 préposés.
Page 262 , lignes 9 & 10 , au Candidat , *lisez* aux
 Candidats.
Page 272 , ligne 11 , même , *lisez* le même.



HISTOIRE
NATURELLE,
CIVILE ET POLITIQUE
DU TONQUIN.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description générale du Tonquin ; température du climat ; variété des saisons ; ouragans ou typhons, quelle peut être leur cause : vents & marées : sa division en Provinces : Isle abondante en gazelles : accroissement des terres voisines de la mer.

LE mot *Tonquin*, en Langue Chinoise, signifie *Cour de l'Orient* ; parce
Partie I. A

que , lors de la plus grande étendue de l'Empire de la Chine , le Tonquin qui en faisoit une Province , étoit le siège d'une des Cours Impériales que cette Monarchie entretenoit aux quatre parties du monde , ainsi que s'exprimoient les Chinois , persuadés que leur domination comprenoit à peu-près toute la terre habitable ; regardant quelques Nations voisines , dont la plupart étoient leurs tributaires , comme situées aux extrémités du monde.

Dans la Langue Tonquinoise , ce Royaume a le nom d'*An-nam* , qui signifie repos du midi. Ces deux noms désignent sa situation à l'Orient méridional de l'Asie , relativement à la Chine.

Sa position est du 17^e. degré de latitude septentrionale au 23^e. ; sa longitude du 119^e. au 127^e. degré ; il est entièrement situé dans la zone torride.

A l'Orient , il est borné par la Province de *Canton* ; à l'Occident , par les Royaumes de *Laos* & de *Bowes* ; au

Septentrion , par l'*Yunam* & le *Quansi* , Provinces de la Chine ; au Midi , par la Cochinchine & le Golfe qui en porte le nom. Son étendue est d'environ cent quatre-vingt lieues du nord-ouest au sud-est , & de cent cinquante de l'ouest à l'est.

Les chaleurs n'y sont pas extrêmes , en égard à la position du pays : le grand nombre de rivières dont il est arrosé , & les pluies régulières qu'il reçoit en diminuent la violence. On n'y voit point de ces grandes montagnes stériles & sablonneuses , qui causent une chaleur brûlante dans les terres voisines du Golfe persique , quoiqu'elles soient beaucoup plus éloignées du Tropique.

La salubrité du climat n'est pas toujours égale au Tonquin , même pour les naturels du pays ; à plus forte raison pour les étrangers. Il est sain & tempéré depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars ; le froid se fait sentir assez vivement dans les mois de

Janvier & de Février , quoiqu'on n'y voie jamais ni neige , ni glace ; il est même très - rare qu'il y tombe de la grêle , ce météore destructeur est presque inconnu au Tonquin. La température de l'air devient assez mal saine dans les mois d'Avril , de Mai & de Juin , tant à cause des brouillards & des pluies , que parce que le Soleil approche alors de son zénith. Une chaleur excessive se fait sentir pendant les mois de Juillet & d'Août.

Les pluies qui commencent à tomber régulièrement dès le mois de Mai , quelquefois plutôt , & qui durent jusqu'au mois d'Août , rendent la terre fort humide , & la perspective de la campagne charmante : les arbres sont alors dans toute leur beauté : mais ces pluies servent si peu à rafraîchir l'air , que la chaleur n'est jamais si insupportable que lorsque le pays est comme inondé , & les chemins impraticables ; ce qui arrive assez communément pendant les mois de Juillet & d'Août.

On voit que dans ce Royaume l'été répond à la saison des pluies , lorsque le soleil est à son plus haut point d'élévation , ou en approche. La chaleur , qui va toujours en augmentant , excite une évaporation considérable dans un pays couvert , en grande partie , d'eaux & de forêts : les nuages se dissolvent presque aussitôt qu'ils sont formés , se reforment de nouveau très-promptement , & donnent des pluies qui se succèdent avec des orages & des tonnerres qui se font entendre continuellement , & quelquefois à tous les points de l'horison en même-temps ; l'air est étouffant , les éclairs brillent de toutes parts : telle est la température dominante depuis le commencement d'Avril jusqu'au milieu du mois d'Août. Les pluies qui tombent dans cet intervalle , produisent des inondations subites & fort dommageables dans les pays de montagnes : elles entraînent les pierres , les terres , les arbres qu'elles arrachent , & même les maisons qui se

trouvent exposées à l'action impétueuse des torrens. Dans le pays plat, les eaux s'étendent doucement, & causent moins de ravages : elles inondent les campagnes & les villages, entrent dans les maisons sans les entraîner ; par tout on va en bateau jusques dans les maisons des bourgs & villages les plus bas ; tandis que les terres voisines de la mer sont sèches, parce que les eaux du milieu des Provinces inondées s'écoulent par les canaux multipliés, & les rivières auxquelles elles se joignent.

La baie du Tonquin & les Provinces qui la bordent, sont quelquefois exposées, pendant le mois d'Août & une partie de celui de Septembre, à des ouragans affreux, qui se font sentir par cantons ; car s'ils étoient universels, ils causeroient une désolation générale : ce sont des vents terribles mêlés de petites pluies, qui, dans vingt-quatre heures, font le tour de l'horison ; les Gens de mer les appellent Typhons : on suit leurs

marches par les ravages qu'ils causent par tout où ils se font sentir : les arbres & les maisons sont renversés, les grains arrachés & dispersés ; les oiseaux mêmes étourdis par le tourbillon qui les entraîne, tombent & se laissent prendre à la main. Ces orages defastreux sont annoncés quelques jours d'avance, par un arc obscur qui paroît du côté du Nord : c'est un signal à tous les gens du pays de relier les toits des maisons, d'en assurer les colonnes, d'attacher les bareaux fortement à la terre. Ces précautions n'empêchent qu'une partie des désordres que l'on tâche d'éviter ; car le mouvement de l'air & des eaux est si violent, que plusieurs bateaux se brisent en se heurtant les uns contre les autres : les vaisseaux surpris en mer par les ouragans, n'échappent à leur violence, qu'autant qu'ils en sont garantis par les bords élevés de quelques îles qui les couvrent ; ceux qui se trouvent en pleine mer sont presque infailliblement engloutis. Les

cantons où ils font le plus de ravages , font les terres basses du voisinage de la mer où l'on trouve peu d'abris.

En considérant les phénomènes différens qui accompagnent ces tempêtes , il semble que l'on doive en chercher la cause dans les profondeurs de la terre qui servent de lit à la mer , d'où il se fait des éruptions violentes qui répandent dans un air humide & épais , une matière inflammable , qui ne pouvant s'y développer qu'avec effort , y excite des mouvemens terribles. Il n'est pas rare que la mer sorte alors de ses bornes avec bruit , submerge plusieurs lieues de pays , & fasse périr un grand nombre d'habitans & des bestiaux. Un témoin oculaire dit , que vers l'année 1738 , un pareil mouvement engloutit plus de dix mille personnes. Il arriva dans le même-temps qu'à la suite d'un bruit semblable à celui d'un coup de canon , sans qu'il y eut de tempête ni de mouvement dans l'air , la mer s'enfla tout d'un coup & submergea

plusieurs villages voisins de ses bords : elle se retira quelques heures après dans ses bornes. On a remarqué encore que si ces ouragans sont seulement accompagnés d'un coup de tonnerre, ils cessent aussitôt : la matière ignée, principe de leur mouvement, semble se consumer par cette explosion.

L'usage, l'observation de l'état de l'air, les signes qui y paroissent, font que les Tonquinois prédissent assez sûrement ces tempêtes, sans qu'ils puissent néanmoins en fixer le jour : ils y sont comme habitués ; il se passe peu d'années, sans que l'on y soit exposé : souvent même plusieurs tempêtes se succèdent ; on en a vu jusqu'à sept dans une même année. C'est le fléau le plus à redouter dans ces régions.

Les vents sont réglés dans tout le pays plat, & même dans la plus grande partie de la montagne : ils sont six mois au nord & autant au sud : les premiers commencent à régner en Octobre, & se sou-

tiennent jusqu'en Avril ; les autres commencent en Avril , & durent jusqu'au mois d'Octobre.

Les marées changent selon le cours des vents , de même que les saisons : en Europe , elles montent pendant six heures & se retirent pendant le même espace de temps. Au Tonquin & dans les environs , elles ne montent & ne descendent qu'une fois , dans l'espace de vingt-quatre heures ; si ce n'est dans les nouvelles & les pleines lunes. Les Tonquinois quoique peu habiles à calculer le cours de la lune , ne se trompent cependant pas sur le temps des marées & sur leur changement : ils ont une sorte de routine qui leur sert de guide ; car tous ne sont pas assez instruits pour tirer quelques lumières de l'almanach informe que le Gouvernement de ce pays fait faire chaque année , qui est une des fonctions les plus importantes de quelques Mandarins du premier ordre. Les hautes marées y arrivent aux mois de

Novembre , Décembre & Janvier , pendant la mousson du nord ; & les plus basses aux mois de Mai , Juin & Juillet, qui sont la mousson du sud.

Le Royaume du Tonquin est divisé en onze Provinces, dont les Mémoires que je fais , ne donnent les noms qu'en langue Tonquinoise (1) : quatre se nom-

(1) Le Navigateur Dampierre , qui a vu le Tonquin , & pénétré assez avant dans l'intérieur du Pays , qui d'ailleurs étoit instruit par des Négocians Anglois , établis depuis long-temps à *Kacho* ou *Kécho* , Capitale de ce Royaume , le divise en huit grandes Provinces , dont quatre ne portent pas d'autres noms que ceux de Provinces de l'Est, de l'Ouest, du Nord & du Sud. La cinquième , qui est au milieu, se nomme *Kacho* ou *Kécho* comme la Capitale : les noms des trois autres sont, *Tenam* , *Tenchoa* , & *Nghéam*. Cette division se rapporte assez à celle de nos Mémoires ; la différence des temps & les intérêts des Missions peuvent avoir fait changer quelque chose à la distribution , telle que Dampierre l'avoit apprise des Anglois , vers 1680 : nous la ci-

ment Provinces de l'Orient , de l'Occident , du Midi & du Nord , selon leur

terons ici , elle sert à donner une idée des productions du Tonquin , & de la situation de ses parties principales.

La Province de Tenam est la plus orientale ; elle a la Chine au sud-est , l'Isle d'Aynan & la mer au sud & au sud-ouest , & la Province de l'Est au nord-ouest : son étendue est médiocre , & sa principale production consiste en riz.

La Province de l'Est s'étend depuis celle Tenam jusqu'à celle du Nord : elle est bornée à l'est par la Chine , à l'ouest par une partie de la Province du Sud , & par la Province de Kacho ; au sud , par la mer. C'est un fort grand pays , extrêmement bas , & presque rempli d'Isles , particulièrement dans sa partie sud-est , que la mer borne du côté de Tenam. Héan en est la Capitale & le siège du Gouverneur. Elle produit abondamment du riz & des bestiaux , & ses habitants maritimes s'exercent beaucoup à la pêche.

La Province du Sud est une Isle triangulaire , fermée à l'est par la rivière que Dampierre nomme *Domea* , ou plutôt par les deux

situation , par rapport à la Ville royale qui se trouve au milieu de ces quatre Pro-

bras d'une même rivière , que Baron nomme *Songkoy*. C'est un Pays extrêmement bas où le riz & les bestiaux abondent. *

Tenchoa , qui est à l'ouest de la rivière *Rokbo* , a la Province de l'Ouest au nord , l'Isle d'Aynan à l'est , & la mer au sud ; ses richesses consistent en riz & en bestiaux.

Nghéam, située à l'est de *Tenchoa*, est bornée au sud & à l'ouest par la Cochinchine , & au nord par la Province de l'Ouest. Elle est fort étendue , & joint aux avantages des autres Provinces celui d'être gardée continuellement par des troupes contre les attaques & les surprises des Cochinchinois.

La Province de l'Ouest a *Nghéam* au sud , le royaume de Laos à l'ouest, la Province de *Kacho* à l'est , & au nord la Province du Nord. Elle est grande , extrêmement agréable , riche en bois & en pâturages : on en tire beaucoup de laque & de soye.

Le Province du Nord est un vaste Pays qui fait le nord de tout le Royaume : elle a le Royaume de Laos à l'ouest , la Chine à l'est & au nord ; le Royaume de *Baos* ou *Bowes* au

vinces. Les autres sont X'ù tiên Kûong, X'ù Hùong Hôa, qui confinent à la Chine; X'ù Thén, X'ù kào bàng, cette dernière touche à l'lunná'n; X'ù Thanh, X'ù nghe, dont une partie est frontiere de la Cochinchine, & une autre du Laos; enfin la Province d'Ien Quàng, laquelle, à proprement parler, n'est qu'une partie de la Province de l'Orient, quoiqu'elle

nord-ouest, & les trois Provinces de l'Ouest, de Kacho, & de l'Est au Sud; dans sa vaste étendue, elle est diversifiée par la qualité de son terroir; la plus grande partie est couverte de hautes montagnes, où l'on trouve de l'or, du marbre, & quantité d'éléphants sauvages. Les autres Cantons produisent de la laque, de la soye, de la canelle, & diverses sortes de marchandises.

La Province de Kacho forme le centre du Royaume, entre les Provinces de l'Est, de l'Ouest, du Nord & du Sud. Dampierre qui eut le temps de la visiter, ne loue pas moins sa fertilité que son agrément; elle ne manque pas de bois, mais le riz, la laque & la soye y sont le principal objet du commerce.

ait un nom distingué. Il est à propos de remarquer, relativement aux intérêts des Missions, qu'aux confins de cette Province, où la Chine & le Tonquin se touchent, il y a des Chrétiens des deux nations, ce qui est important pour faciliter l'entrée des Missionnaires dans le Tonquin, qui est difficile & dangereuse.

L'intérieur du pays est traversé par un fleuve navigable, à peu près dans toute la largeur du Royaume; il coule du nord au sud; il a son embouchure dans la baie de Tonquin; on le nomme Songkoy : il a plusieurs îles, dont quelques-unes sont habitées & les autres sont utiles pour la pêche. Ce fleuve reçoit quelques autres rivières, tant de l'est que de l'ouest, qui servent aussi à la navigation dans l'intérieur du pays, & communiquent à des canaux multipliés tant pour le transport des denrées, que pour faciliter la culture du riz. Cette multitude de canaux & de rivières navigables, fait que les chemins sont mal

entretenus, parce que les Tonquinois trouvent plus commode de se servir de bateaux, pour aller d'un endroit à un autre, que d'aucune autre manière de voyager.

La baie du Tonquin est fort vaste & renferme plusieurs isles, dont quelques-unes sont habitées : la principale est nommée par ses habitans *Twon bene*. Les Hollandois lui ont donné le nom d'isle des Brigands : seroit-ce parce que c'est dans cette isle qu'est postée la garde avancée, dont les Chefs exercent l'office le plus lucratif du Royaume, le droit de percevoir les impôts sur les barques qui se rendent dans les Provinces de *Ten-choa* & de *Nghéam* : on paie pour une grosse barque un rixdaler & demi, & à proportion pour celles qui sont au-dessous. Le revenu annuel de cette douane ne monte pas à moins d'un million. Cette isle est située au 19^e. degré 15 minutes de latitude nord, & n'a guère plus de cinq lieues de tour ; elle est à une lieue de la côte, le sol en est élevé & pierreux,

coupé de monticules & peu favorable à l'agriculture : ses habitans élèvent peu de bestiaux ; mais il s'y trouve un grand nombre de gazelles qui se retirent entre les rochers & les broffailles , à la multiplication desquelles les Naturels du pays doivent s'intéresser , parce qu'ils en tirent le musc , qui est pour eux un objet de commerce assez considérable (1).

(1) Le Musc qui vient du Tonquin est de première qualité ; il y a grande apparence que les gazelles qui le donnent sont principalement celles de cette Isle. On sait que cet animal mange les serpens de préférence à toute autre nourriture ; or le sol de cet Isle doit être très-favorable à la multiplication de ces reptiles. Puisque nos célèbres Naturalistes semblent distinguer l'animal qui porte le Musc, de la gazelle , & cela faute de le connoître , & d'avoir pu le comparer aux gazelles ; il y a tout lieu de présumer qu'il n'est pas d'un autre genre. Ceux qui ont le mieux connu les gazelles , disent qu'elles sont de la taille des petits daims , d'un poil brun , quelquefois mouchetés de taches plus claires ; on en mange

Une petite baye , qui est à l'ouest de cette îlle , est fort renommée dans le pays

la chair à la Chine & au Tonquin sur les meilleures tables. Quelques grains de Musc éloignent les serpens ; c'est le secret qu'employent les Bueherons & les Charbonniers à la Chine , pour se garantir des morsures des reptiles les plus dangereux dont les forêts sont remplies. Par ce moyen ils dorment tranquillement à terre à côté de leurs travaux , sans craindre qu'aucun reptile ose les approcher. Le sac où l'on trouve ce parfum , est situé au nombril de l'animal : il ressemble à une petite bourse , & il est entouré d'une peau fort délicate garnie de poils doux & déliés. Cette bourse ou sac , a environ trois pouces de longueur , deux de largeur , & un demi d'épaisseur ; le Musc se ramasse dans l'intérieur du sac , & s'attache à l'entour comme une espèce de sel ; le plus précieux , sans doute , celui qui est le mieux formé , est en grain ; l'autre est plus petit , & lorsqu'il est sec il se réduit en poussière , & se conserve moins que celui qui est en grains. Pour qu'il ne s'évapore pas , on lie exactement l'ouverture du sac , quand on l'a séparé de l'animal , & on le fait sécher de façon qu'i

par la pêche des perles qui s'y fait , à laquelle personne ne peut s'employer sans

ne puisse pas se corrompre. Il faut voir dans Tavernier , Chardin , & les autres Voyageurs , les tromperies des Orientaux , dans la falsification de ce parfum , qui n'est plus aussi recherché actuellement qu'il l'étoit autrefois. La gazelle ou l'animal du Musc , fait à peu près comme le chevreuil , est encore plus léger à la course , plus vif & plus délicat dans sa taille. En général , les gazelles ont les yeux noirs , grands , très-vifs , & en même temps si tendres , que les Orientaux comparent la beauté des yeux d'une femme à ceux de la gazelle. Le nom Arabe de cet animal est *Gazal* , d'où est venu le mot François gazelle , soit relativement aux qualités du musc que donne la gazelle , soit à cause de ses yeux , qui sont si tendres & si vifs que l'on en a fait le symbole des regards les plus amoureux & les plus expressifs ; les Arabes ont désigné du même terme *Gazal* les vers lascifs & amoureux , & les Persans désignent encore aujourd'hui , par le mot de *Gazalan* , les Poètes qui s'appliquent à ce genre de composition. *Bibl. Orient.* au mot *Gazal*. Les personnes d'un état

une permission spéciale de la Cour. Il y a quelques autres îles voisines de la côte qui servent de refuge & d'abri aux barques des pêcheurs fort multipliées dans un pays où le poisson est , après le riz ,

distingué ont seules, en Perse, le droit de chasser la gazelle , parce qu'il n'appartient qu'aux Nobles de porter une petite cymbale pendue à l'arçon de la selle, comme une marque de leur privilége. Cette chasse se fait à cheval avec le faucon. Dès que le Chasseur apperçoit la gazelle , il donne quelques coups de baguette sur la cymbale , & lache le faucon qui l'a bientôt atteinte par la rapidité de son vol : il se place d'abord sur le derrière de sa proie , delà sur le dos , auquel il s'attache si fort avec ses ferres que la gazelle ne peut s'en débarrasser ; enfin , il s'avance jusques sur la tête & lui arrache les yeux. On prétend que les gazelles en Perse , donnent beaucoup moins de musc, que celles du Tonquin & de la Cochinchine , & qu'il est d'une qualité inférieure. (Le Lecteur peut consulter le savant Mémoire sur le vrai porte-musc , que M. Daubenton a lu le 14 Novembre 1772 à la séance publique de l'Académie des Sciences de Paris.)

la nourriture la plus commune d'un peuple immense.

Nous observerons encore que la mer du Tonquin, loin d'avancer sur les terres, s'en retire sensiblement. Ainsi la plupart des isles dont nous venons de parler, se trouveront dans la suite jointes au continent. La tradition du pays est, que la Province du midi, qui est l'une des plus considérables du Royaume, est sortie successivement du sein de la mer. Actuellement elle a au moins trente lieues de long, en suivant le cours du fleuve Songkoy, qui prend sa source dans les hautes montagnes de la Chine, & vient, après un long cours, baigner les murs du palais du Roi, & traverser la Capitale. Cette Ville est située à présent à trente lieues au moins de la mer, & l'on prétend que, dans des temps reculés, l'embouchure du fleuve dans la mer, étoit à quelques lieues au-dessus de cette même Ville. Ce qui donne quelque vraisemblance à cette opinion, c'est que plu-

fieurs bourgs & villages qui , de mémoire d'homme , étoient placés sur le bord de la mer , en sont aujourd'hui éloignés de plus d'une demi lieue , & plusieurs ont acquis un terrain considérable dont ils ne jouissoient pas auparavant. Ces terres nouvelles ne sont pas encore assez affermies pour être susceptibles de culture & porter des grains ; mais elles produisent déjà des bois utiles pour le chauffage , & même pour la charpente des maisons : on y trouve surtout en abondance de ces joncs que les habitans du pays emploient à faire de belles nattes & à couvrir leurs maisons. La seule Province du midi jouit de cette espece d'avantage , qui lui est procuré par les embouchures du grand fleuve & de plusieurs autres rivières qui y entraînent quantité de sables , de limons , de matières végétales qui s'accu- mulent & forment assez promptement ces terrains nouveaux. Il est vrai qu'ils sont obstacle à la navigation : les passages ouverts entre les isles & par les ca-

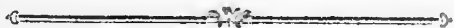
naux des embouchures du fleuve & des rivières , qui donnoient tous autrefois un passage commode & sûr aux plus grands bateaux & même aux vaisseaux , peuvent à peine le donner aujourd'hui aux petites barques , dans les temps des hautes marées ; ils sont presque à sec lorsqu'elles sont basses.

A en juger donc par la quantité de sables & de bas fonds, qui sont entre les deux embouchures principales du fleuve , qui s'étendent à plus de deux lieues de la côte , on peut conjecturer que la Province du midi continuera à s'accroître de plus en plus. Ces deux embouchures sont éloignées l'une de l'autre d'environ vingt lieues. La principale, à laquelle les Européens donnent le nom de *Doméa* , est la seule par laquelle ils abordent : elle est embarrassée d'une barre d'environ deux milles d'étendue , dont le canal a plus d'un demi-mille de largeur , & se trouve bordé de chaque côté par des sables qui en rendent le passage difficile

& même dangereux aux vaisseaux étrangers , qui non-seulement ont besoin d'un Pilote du pays qui les dirige , mais qui ne peuvent pas même le franchir en marée basse. Les Pêcheurs du pays servent de Pilotes. Ils habitent un village nommé *Batcha* , si avantageusement situé à l'embouchure de la rivière, qu'ils peuvent voir tous les bâtimens qui abordent , ou entendre le bruit du canon que les vaisseaux Européens tirent à leur arrivée. L'entrée du fleuve est indiquée par une montagne nommée l'Eléphant , vers laquelle les vaisseaux mettent le cap nord-ouest , quart-le nord ; faisant voile droit au rivage , ils s'apperçoivent que le fonds diminue jusqu'à six brasses , alors ils ne font plus qu'à deux ou trois mille de l'entrée de la barre , ils se portent le plus qu'il est possible au nord-nord-ouest , où ils jettent l'ancre pour attendre le secours des Pilotes.

Les autres Provinces du Tonquin situées sur la mer , en se prolongeant du
côté

côté de l'est, reçoivent peu de ces accroissemens, parce qu'elles n'ont pas cette abondance de rivières qui traversent la Province du midi, & se jettent dans la mer à son extrémité méridionale.



C H A P I T R E I I.

Description topographique du Tonquin :

Capitale du Royaume : palais du Roi :

Villes principales : grands chemins :

habitations du pays des montagnes :

productions & culture des terres : ma-

nière de cultiver le ris : fertilité du sol :

campagnes & lacs remplis de poissons :

fruits : fleurs ; animaux domestiques &

sauvages.

ON peut diviser le Tonquin en deux parties générales, en pays de montagnes & pays de plaine. Les Frontières du côté de la Chine, d'une partie de la Cochinchine & du Royaume de Laos sont formées par des montagnes fort étendues,

Partie I.

B

dont la plupart sont couvertes de grandes forêts : il paroît que toutes seroient fertiles si elles étoient cultivées : elles ne sont point hérissées de rochers arides comme les Alpes , elles ressemblent davantage à cette partie de l'Apennin , qui s'étend de Gênes à la mer Adriatique , de l'ouest à l'est par le sud. Les bois y deviennent très-beaux : on y trouve des mines d'or , d'argent & de fer , de cuivre jaune , rouge & noir , qui est fort estimé dans le pays.

La partie basse du Tonquin ressemble beaucoup à la Hollande par le nombre de ses canaux , de ses digues , par la quantité de rivières & de lacs que l'on y trouve. La seule Province de l'Occident est arrosée de sept grandes rivières , qui se réunissent à quinze lieues environ au-dessus de la Ville royale , & forment une espèce de mer ou un très-grand lac ; il en sort plusieurs branches qui se rejoignant d'espace en espace , forment des fleuves considérables.

La Province du midi offre dans toute son étendue un spectacle singulier , par la quantité de rivières & de canaux dont elle est traversée , qui tous sont couverts de bateaux. Aussi ce pays est l'un des plus humides que l'on connoisse : quoique situé au milieu de la zone torride , on n'y éprouve jamais de ces sécheresses brûlantes qui font périr les productions de la nature ; mais on y est exposé à toutes les incommodités d'une chaleur humide , qui occasionne une multitude de maladies.

Le Tonquin en général est très-peuplé : il y a peu de Villes , mais beaucoup de bourgs , de villages ou d'Aldées , si près les uns des autres dans toutes les parties qui ne sont pas couvertes d'eau , qu'ils semblent ne former qu'une suite d'habitations , toutes appartenantes à une même communauté ; de manière qu'il est très-difficile à la première vue de les distinguer les uns des autres. On prétend qu'il n'est pas rare d'y trouver des bourgs

de trente , quarante , même de cent mille ames , ce qui équivalut , pour la population , aux plus grandes Villes de l'Europe.

La seule Ville qui mérite proprement ce nom , est Kacho , ou Kéchò , capitale du Royaume. Le Roi y fait son séjour : elle est située sur le fleuve Songkoi à quarante lieues de la mer , au 21^e. degré de latitude nord. On peut la comparer pour la grandeur aux Villes d'Asie les plus célèbres , & on estime que son enceinte est au moins aussi étendue que celle de Paris ; mais aucune Ville connue ne l'égale pour la population , sur tout le premier & le quinzième de chaque lune , auxquels se tiennent les grands marchés qui y attirent presque tous les habitans des bourgs & villages à une assez grande distance. Que l'on juge de l'immensité du peuple qui s'y trouve alors , & qui est augmenté tout d'un coup par des millions d'ames , à un point que c'est avancer beaucoup que de faire cent pas dans une demi-heure , quoique les rues

de la Ville royale soient très-larges. Cependant malgré cette foule innombrable, il regne le plus grand ordre dans la Ville : chaque marchandise que l'on y vend a sa rue assignée , qui appartient à un , deux ou plusieurs villages , qui seuls ont droit d'y tenir boutique.

Les rues Kécho sont larges & belles , pavées de briques en partie ou par bandes , parce qu'on y laisse des passages qui ne sont point pavés , pour les chevaux , les éléphans , les voitures du Roi & le bétail.

Les deux tiers des maisons sont de bois , les autres sont de briques ; de ce nombre sont les Comptoirs des Marchands étrangers , que l'on distingue au milieu d'une multitude de chaumières construites de bambous & d'argile.

Les palais des Mandarins & les édifices publics , qui occupent de vastes espaces , n'ont rien de remarquable qu'un grand bâtiment de bois qui en fait la principale partie & qui est conf-

truit plus solidement que les maisons ordinaires ; les matériaux en sont choisis, forts, bien travaillés, ornés de sculptures & de peintures : l'intérieur est divisé en plusieurs chambres ou cabinets, les pavés ou parquets en sont propres, & la couverture en tuiles de différentes couleurs, est bien entendue.

Les maisons du peuple sont composées d'un toit appuyé sur des colonnes, couvertes communément de paille, de joncs de mer, ou de grandes feuilles d'arbres qui durent des trente & quarante ans, s'il ne leur arrive point d'accidens. Ces maisons n'ont ni plafonds, ni étages, elles sont seulement divisées par cloisons pour les différens usages, & n'ont toutes que le rez-de-chaussée : ce seroit un crime d'état que d'élever une maison à plusieurs étages. On peut juger par-là que ces bâtimens sont peu solides, & qu'ils sont aisément renversés par la violence des orages. Toutes ces maisons en général ont autant de portes & de fenêtres

que la cloison extérieure en peut recevoir , afin de laisser un passage libre à l'air de tous côtés , & de conserver la fraîcheur autant qu'il est possible dans un climat aussi chaud. Aucune de ces ouvertures n'est garnie de verre , à peine le connoît-on dans ce pays ; il est remplacé par des toiles peu serrées , & des nattes de Bambou ou de Ratan, si fines, qu'elles sont presque transparentes.

A la manière dont les maisons sont construites & couvertes, on y doit craindre les incendies, & les prévenir avec la plus grande attention ; aussi est-il défendu de conserver du feu pendant la nuit , il n'est permis d'en allumer qu'à certaines heures du jour : la Police fait faire des visites lorsqu'on s'y attend le moins , & ceux chez qui on trouve du feu dans les temps défendus , sont condamnés à une amende.

Il y a trente ou quarante ans que des gens mal intentionnés , lançoient pendant la nuit des flèches enflammées sur

les toits des maisons couvertes de joncs ou de paille ; ils allumoient par ce moyen de grands incendies dans différens quartiers de la Ville. On découvrit que les auteurs de ce crime étoient des mécontents de la secte de *Lanço* ou des Magiciens , espece de gens qui , par le moyen d'un prétendu commerce avec le diable , croyoient pouvoir annoncer l'avenir , & s'étoient attirés par ce moyen la confiance des grands , & le respect de la populace. On croit que cette secte subsiste encore au Tonquin. On consulte ses Chefs dans les occasions importantes, & leurs réponses sont regardées comme des inspirations du ciel & des prédictions de l'avenir. Nous en parlerons plus en détail.

D'ordinaire il regne le plus grand ordre dans cette Capitale ; elle est divisée par quartiers & corps de métiers ayant chacun leur Chef , & formant différentes Communautés qui ont leur police & leurs Loix particulières.

Le commerce y est très-grand , & se fait tout par le grand fleuve qui la traverse & y entretient l'abondance , par la multitude infinie de barques & de bateaux qui y abordent , chargés de toutes sortes de marchandises & de provisions qu'y conduisent les habitans des Provinces , dont la principale occupation est le commerce avec la Capitale.

Chaque bateau paie la valeur de cinq sols pour le droit d'ancrage , ce qui produit des sommes considérables ; car la quantité de bateaux est si prodigieuse , qu'il est très-difficile d'approcher des bords du fleuve : nos rivières & nos ports les plus commerçans , Venise même avec toutes ses gondoles & ses bateaux , ne peuvent pas donner une idée du mouvement & de la population du fleuve de Kécho , quoiqu'il ne reste sur les bateaux que les personnes nécessaires pour les conduire & garder les marchandises dont ils sont chargés ; tous les Marchands ayant des maisons dans les villages voisins , au-

cun d'eux n'habitent les barques, comme quelques relations l'assurent, entr'autres celle de Tavernier.

Le palais du Roi occupe une partie de la Ville : il a une enceinte de murs qui est absolument cachée par les maisons qui l'entourent (1). Ce quartier

(1) Dampierre dit que le palais du Roi paroît magnifique, quoiqu'il ne soit que de bois. On donne à ses murs trois lieues de circonférence, ils ont six à sept pieds de hauteur, & presque autant d'épaisseur; ce qui forme une promenade publique où l'on monte par quelques degrés qui sont aux pieds des portes. Il faut croire que cette promenade n'est que pour ceux qui habitent l'intérieur du palais, & qu'elle n'est guère fréquentée; car les Orientaux n'aiment pas à se promener; ils ne conçoivent pas comment nous pouvons employer des heures entières à aller & revenir sur nos pas dans un espace souvent très-borné. Au reste, on peut croire ce que dit Dampierre du Tonquin; il y est allé dans un temps où les Européens avoient encore des établissemens dans la Ville royale; le Comptoir Anglois étoit

est le plus beau de la Ville & le mieux bâti : il est habité par les personnes les plus distinguées ; les grands du Royaume, les Cours de Justice y ont leur établissement , & le terrain y est d'une cherté excessive pour tous ceux qui veulent y bâtir.

Le palais tient un très grand espace : l'architecture n'en est pas plus distinguée que celle des édifices principaux de la Ville : l'entrée n'annonce rien de la grandeur du Monarque qui l'occupe , & des richesses qu'il renferme : c'est tout ce qu'en peuvent connoître par eux mêmes les Etrangers & sur-tout les Missionnaires, dont quelques-uns, par une faveur rare , y sont entrés , & n'en ont donné aucune description , ayant été conduits à l'audience du Roi avec les plus grandes précautions ; les autres y ont été conduits, & n'en sont sortis que pour perdre la

situé au nord de la Ville, sur le bord du fleuve ; celui des Hollandois le touchoit au sud.

tête, après avoir été jugés par le Conseil souverain, qui tient ses séances dans son enceinte. On fait seulement par les Officiers du Prince & les Mandarins, que les édifices dont il est composé sont des plus beaux bois ou de briques; que les ornemens en sculpture, dorure & vernis, y sont aussi recherchés & aussi bien traités qu'ils peuvent l'être dans un pays, où les Arts n'ont pas fait autant de progrès qu'à la Chine; que l'or & l'argent y brillent de toutes parts; que l'on y voit des jardins, des vergers, des parterres de toute espece, des parcs, des canaux, des étangs; enfin tout ce qui peut contribuer à l'agrément & à la commodité des personnes qui y passent leur vie; surtout des femmes du Prince qui n'en sortent jamais, non plus que les autres Femmes & les Eunuques attachés à leur service.

Avant la révolution qui a établi au Tonquin l'espece de Gouvernement qui y subsiste encore, les constructions étoient

plus belles & plus solides qu'elles ne le sont à présent : les triples murs de la vieille Ville & de l'ancien palais , ses cours pavées de marbre , les ruines de ses portes & de ses appartemens, donnent une grande idée de ce qu'il étoit dans le temps de sa splendeur , & font regretter la destruction d'un des plus beaux & des plus vastes édifices de l'Asie ; car ce palais seul embrassoit dans sa circonférence une étendue de six à sept milles.

Aujourd'hui la Ville royale même n'a ni murailles , ni aucune défense extérieure ; elle n'a , ainsi que les autres Villes, ou endroits considérables de ce Royaume , qu'une enceinte formée par une haie vive de Bambous , qui à la vérité défend mieux des voleurs & même d'un coup de main de gens de guerre , que les murailles que l'on construiroit dans ce pays.

Les environs de la Ville royale sont le quartier perpétuel d'un corps nombreux de Milice que le Roi tient prêt à

tout événement. L'Arsenal , & les autres magasins de munitions de guerre occupent les bords du fleuve.

De l'autre côté du Songkoy , est le Camp ou la Ville des Chinois. Autrefois les Etrangers , & même les Européens étoient reçus dans la Ville royale ; leurs vaisseaux restoient à l'ancre au camp du Gouverneur de la Province du midi , dans une baye ou espece de port qui se trouve dans le fleuve , à douze ou quinze lieues de son embouchure ; mais ils avoient des magasins & des maisons à Kécho , où ils tenoient leurs marchandises & où ils habitoient : aujourd'hui ils en sont absolument exclus : la raison en est que les Chinois devenant très-riches dans le Tonquin , & s'y multipliant beaucoup ; étant d'ailleurs orgueilleux & confians dans leurs entreprises , on a craint qu'ils ne devinssent assez forts pour exciter quelques révoltes , comme cela leur est arrivé à Batavia , aux Manilles , à Siam & dans d'autres régions orientales

où le commerce les attiroit ; ils étoient même plus à redouter dans le Tonquin que par tout ailleurs, parce que le Royaume ayant autrefois fait partie de l'empire de la Chine ; ils auroient eu plus de prétextes & peut-être de moyens pour y exciter une révolution. Ces précautions n'empêchent pas qu'ils n'aient la liberté d'aller dans tout le Royaume , où ils font un très-grand commerce , ils sont même reçus dans la ville royale ; mais ils ne peuvent y avoir d'établissement. Il est défendu aux autres Etrangers d'y entrer , & même d'en approcher , sans une permission expresse.

Il y a , comme nous l'avons dit , si peu d'habitations dans ce Royaume auxquelles on puisse donner proprement le nom de Villes , & qui soient à distinguer des bourgs , aldées, ou villages, que dans le pays de plaine , presque toutes se ressemblent , à l'exception de quelques endroits principaux que l'on peut regarder comme les Capitales des Provinces , à

raison de leur grandeur ; des Mandarins & autres Officiers de Justice ou de finance qui les habitent , & des affaires qui s'y font ; quelques-uns sont distingués des autres par un pavé de briques qui sert aux gens de pied , y ayant toujours dans les rues des sentiers destinés à faire passer le bétail & les bêtes de somme. Comme le pays est par tout coupé de canaux & de rivières , on se sert très-peu de voitures & de chevaux ; ce sont les hommes qui portent tous les fardeaux avec des bâtons de bambous aux extrémités desquels ils les attachent.

Héan est , après la Capitale , la Ville la plus considérable de tout le Tonquin , elle a plus de deux mille maisons , & dès-lois elle occupe un espace fort étendu , eu égard à la manière de bâtir du pays. L'affluence du peuple y est très-grande ; c'est un des marchés principaux du Royaume ; elle est située sur la rive droite du fleuve , à quatre ou cinq journées de son embouchure dans la mer.

Autrefois les François y avoient un Comptoir ; comme elle n'est éloignée de la Capitale que de deux jours de navigation, on y fait un commerce d'entrepôt très-considérable.

A cinq ou six lieues de l'embouchure du fleuve dans la mer , est une autre Ville nommée *Doméa* , beaucoup moins grande que *Héan* , mais fort connue des Etrangers , parce que c'est dans la baye que forme le fleuve vis à vis de cette Ville qu'ils tiennent leurs vaisseaux à l'ancre , & que c'est-là seulement qu'il leur est permis d'avoir des établissemens pour les affaires de leur commerce ; ils ont eu dans le siècle dernier des Comptoirs à Héan & même dans la Capitale : la jalousie du Gouvernement & l'idée qu'il s'est faite des Européens, qu'il regarde comme plus entreprenans & plus forts que les Orientaux , les a fait éloigner entièrement du centre du Royaume, dans la crainte qu'ils ne se rendissent maîtres de quelques places, après les avoir

fortifiées , sous le prétexte d'y bâtir des magasins solides. La Cour connoît si peu ses intérêts , qu'elle regarde comme un objet de nulle importance , le commerce qu'elle pourroit faire avec eux. Dans le temps que la religion Chrétienne étoit publiquement tolérée à la Chine , elle jouissoit de grands privileges au Tonquin ; les Vicaires apostoliques Evêques , tirés de la Maison du Séminaire des Missions Etrangères de Paris , avoient une Maison à Héan , qui étoit la plus apparente de la Ville ; ils en jouissoient à titre de Chefs du commerce de leur Nation , quoique personne n'ignorât leur destination. Tous ces avantages sont perdus , & depuis long-temps les Missionnaires , de même que les Vicaires apostoliques , n'ont que des habitations ignorées à la Cour , ou sont errans , ou cachés , & toujours en péril de payer leur zèle de leur sang. Il y a environ vingt ans qu'ils obtinrent du Roi lui-même une permission de faire bâtir une

maison à Doméa : il y a apparence que la dernière persécution de 1773 , leur a enlevé cet établissement.

Ces Villes , ainsi que presque toutes les autres habitations , sont entourées de haies vives de bambous. On reconnoît les particuliers qui sont à leur aise , à la même enceinte qu'ils édifient autour de leurs maisons & de leurs jardins : ce qui joint aux Aréquiers qu'ils plantent en allées , forme un coup d'œil très-agréable , & présente tous les bourgs & villages comme autant de parcs entremêlés de jardins & de maisons.

Dans les pays bas on est obligé de faire des élévations sur lesquelles on place les maisons , pour qu'elles soient hors de l'eau dans le temps des inondations : comme le terrain y est fort précieux à raison de sa fertilité , si nécessaire à procurer les subsistances à un peuple très-nombreux, les maisons occupent le moins d'espace possible , quoique partout alignées.

Les grands chemins de ces Provinces sont entretenus aux dépens du public : ils sont larges , assez élevés pour n'être pas inondés pendant les crues d'eau ; mais n'étant point pavés , & étant très-fréquentés , ils ne forment dans la saison des pluies qu'une espece de massif de boue , d'où l'on ne peut se tirer qu'en marchant pieds nus , ce que font tous les Tonquinois , à l'exception des Mandarins & autres personnages distingués , qui seuls ont des chevaux & le droit de s'en servir. Les gens aisés , tels que les riches Marchands , les Cultivateurs du premier rang , se font porter dans des especes de hamacs , attachés aux deux bouts d'un brancard , que deux , quatre ou plusieurs hommes portent sur leurs épaules : l'opulence de ceux qui les emploient & leur goût pour le faste , décident du nombre des porteurs.

L'entretien des chemins particuliers est à la charge des habitans des bourgs & villages auxquels ils servent de com-

munication d'un endroit à un autre. On ne trouve point de ponts sur les grandes rivières ; les Chinois en avoient fait construire de pierre , lorsque le Tonquin leur étoit soumis : les Rois les ont fait détruire par-tout , pour rendre les communications plus difficiles dans les temps de guerre. Il y en a quelques-uns sur les petites rivières & sur les canaux qui sont bâtis en bois & couverts de ruiles. Le plus grand nombre est fait de perches de bambous , lesquelles portent d'un bout sur les bords du canal ou de la rivière , & de l'autre , sont appuyées par leurs extrémités les unes contre les autres ; de manière qu'elles forment un angle assez élevé : des ponts de cette espèce , sont très roides à monter , & encore plus difficiles à descendre , il n'y a que les plus lestes des Tonquinois qui les passent aisément. Ce sont les Bonzes qui s'occupent à les construire , ils sont couverts de toits faits de perches légères garnies de joncs ou de feuilles d'arbres.

Dans les pays de montagnes habités & couverts en grande partie de forêts , les maisons sont élevées de sept à huit pieds au-dessus du sol & posées sur des colonnes : leur plancher est fait de cannes d'Inde qu'il est difficile de joindre assez exactement, pour qu'elles garantissent de l'action de l'air & du froid , beaucoup plus sensible dans les forêts & les pays élevés que dans les Provinces basses & voisines de la mer : le dessous de ce plancher sert d'étable au bétail. Un quarré d'environ quatre pieds , enduit de terre glaise sur lequel on allume le feu & où l'on place les ustensiles destinés à faire cuire les alimens , tient lieu de foyer & de cuisine à ces maisons ; il n'y a ni cheminée , ni tuyau à faire sortir la fumée qui se répand par-tout , & que ces peuples grossiers paroissent souffrir sans en être incommodés ; ils la regardent même comme utile à la conservation de leurs édifices.

Dans ce pays de montagnes les habi-

tations sont dispersées sans ordre , assez éloignées les unes des autres ; mais toutes répondent au chef-lieu de leur district, & sont sous des Magistrats que les habitans reconnoissent , quoique les effets de la police générale soient bien moins sensibles dans les pays de bois & de montagnes, que dans les Provinces de la plaine : quelques uns même sont à comparer aux Sauvages de l'Amérique, tant ils sont ignorans & barbares.

Le peuple des pêcheurs & des gens destinés à la navigation intérieure du Royaume , habite sur les rivières & les canaux , dans des cabanes construites sur des trains de cannes d'Inde, qu'il faut renouveler plus d'une fois par an : mais la réparation s'en fait peu à peu , & sans détruire l'édifice soutenu par le train. Ces especes de maisons sont attachées aux rivages par des lianes de trente à quarante pieds de longueur qui servent de cordages , elles sont très - fortes & durent long-temps.

Ce que nous avons à dire sur les productions du Tonquin & la manière de cultiver les terres, donnera une idée plus complete de l'aspect général de ce pays, & en achevera la description.

Les Provinces où le peuple abonde, sont les mieux cultivées, & de la plus grande fertilité, sur-tout dans le pays de plaines, lequel s'approchant davantage de l'Equateur, est plus exposé à l'action du soleil : la chaleur en est tempérée par des pluies fréquentes & fortes, qui contribuent à l'entretien de cette multitude de rivières & de canaux dont tout le pays est coupé, & qui semblent porter par tout l'abondance & la fertilité. Le flux de la mer qui refoule l'eau du grand fleuve jusqu'à douze lieues au dessus de la Ville royale, contribue beaucoup à conserver une quantité à peu près égale d'eau dans les différentes saisons de l'année : les eaux entretiennent la terre dans un état de fraîcheur qui la rend d'autant plus propre à la végétation, qu'elle est sans
cesse

celle échauffée par les rayons du soleil : la verdure y est perpétuelle ; & c'est ce qui rend la vue de ce pays si agréable ; la plus grande partie des arbres ne se dépouillant jamais de leurs feuilles.

La culture des terres est facile : les récoltes du riz qui fait la principale nourriture de la Nation, ne manquent jamais, & sont presque toujours abondantes.

Le soin de cultiver ce grain , aussi nécessaire à l'Orient que le bled l'est à l'Europe , de le semer , de le recueillir , est le premier objet de l'occupation des Tonquinois , & les engage à des travaux continuels. On le fait germer à la maison dans des baquets destinés à cet usage ; on le sème ensuite fort épais , dans des terres d'abord bien abreuvées , que l'on bat ensuite & que l'on nivelle le plus exactement qu'il est possible : dès qu'elles sont desséchées, il leve très promptement ; après quatre ou cinq semaines , il est en état d'être transplanté , & on le met dans des champs disposés à le recevoir ,

où on le plante tige à tige. Ce travail se fait par les femmes : les parens , les voisins s'aident mutuellement.

Le riz croît , mûrit , est recueilli dans l'espace d'environ trois mois , à compter du jour qu'il est transplanté. On en fait ordinairement deux récoltes par an , dans les pays de plaines que l'on arrose à fouhail , & où on a l'eau à volonté : on dispose les terres pour le recevoir , en petits sillons légèrement relevés , dans l'intervalle desquels on puisse faire couler l'eau , & la tenir à la hauteur nécessaire ; on se fert pour cela de bœufs ou de buffles ; un seul suffit pour traîner une charrue légère , mais assez forte pour donner les façons nécessaires à un sol toujours humide & en culture : on perce le nez de ces animaux , & on y passe une corde qui sert à les conduire aisément.

On peut regarder toutes les campagnes où croît le riz , comme autant de marais toujours remplis d'eau à différentes hauteurs. Celles qui en sont conf-

ramment couvertes, passent pour les plus fertiles : les sources , les lacs, les canaux, les rivières fournissent cette eau ; on la conduit dans les champs avec des espèces de pompes , & on la distribue également à force de bras , en la jettant avec des pelles creuses hors des fossés qui entourent les terres. On ne néglige aucune précaution dans un pays aussi peuplé , pour s'assurer une quantité suffisante de cette denrée , qui est regardée comme la seule nécessaire : ordinairement les Moissonneurs qui recueillent le riz , sont dans l'eau jusqu'aux genoux.

Dans les pays de montagnes où l'on n'a pas l'eau à volonté , & où il faut attendre les pluies, pour disposer les terres à recevoir le riz, on n'en sème qu'une fois l'an, dans la cinquième ou sixième lune : ce qui revient à peu près à notre mois de Juin.

La plante du riz s'éleve à la hauteur de trois ou quatre pieds ; sa feuille est plus large que celle de froment , elle

porte deux épis larges , fort divisés , garnis de grains oblongs & plats : les épis sont revêtus d'une barbe longue de deux ou trois pouces , fourchue par le bout , & ordinairement frisée par le bas. En général , le grain du riz est blanc , enveloppé d'une première peau brune ou d'un jaune foncé , qu'il faut enlever avant que de s'en servir pour nourriture. Il est très-probable que le riz a passé des Indes orientales , dans le reste du Monde (1).

(1) Une terre semée de riz , nourrit plus de personnes qu'une terre semée de toute autre espèce de grains : ainsi on doit regarder le riz comme la production naturelle la plus convenable à un pays aussi peuplé que le Tonquin , d'autant plus qu'elle exige moins de préparation que les grains que nous employons à faire du pain. Ce sont les hommes & les femmes qui font tous les travaux nécessaires à sa culture : ce qui demande beaucoup de bras , & dès-lors une grande population. Ainsi la facilité du travail se trouve en proportion avec la nécessité des subsistances , auxquelles tout se rapporte dans ce pays , comme au pre-

Il y a du riz de différentes couleurs , jaune , rouge , blanc & noir : il y en a même qui a une odeur assez agréable ; c'est celui dont on fait, de préférence, les

mier besoin , le seul qui excite une émulation générale , parce qu'il commande sans cesse. La culture du riz & la pêche qui se fait souvent dans les mêmes terres , forment une manufacture générale qui occupe sans relâche le peuple le plus nombreux , & qui soutient la population au même degré ; car les Naturalistes prétendent que rien ne la favorise autant que la nourriture habituelle de poisson & de riz : aussi tout le pays est coupé de rivières , de lacs & de canaux remplis de poissons de toute espèce , qui se multiplient même dans les fossés qui servent à séparer les terres , ou à porter l'eau d'un champ dans un autre. Comme on emploie peu de bestiaux pour la culture , on en nourrit peu dans les Provinces les plus peuplées ; on n'y voit point de terres occupées par des prairies , elles sont toutes semées de légumes , de racines , d'herbages propres à la nourriture des hommes , à laquelle tous les soins se rapportent.

offrandes aux Idoles. On mange de toutes ces espèces de riz. Celui que l'on sème pour le distiller ensuite & en composer la liqueur, connue sous le nom d'Arrack, ne sert de nourriture , que lorsque l'on ne peut en avoir d'autre , étant très difficile à digérer.

On a éprouvé que , si les peuples du Tonquin étoient plus laborieux , ils pourroient tirer une troisième récolte de leurs terres , en semant de l'orge dans les intervalles du riz & sur la crête des sillons : c'est ainsi que le pratiquent les Chinois, dans les Provinces les plus fertiles de leurs pays. Cet usage ne s'est pas établi au Tonquin : on n'y sème point de bled ; il n'y a point de vignes ; on n'y voit même point de prairies ; mais on y recueille assez d'herbes pour nourrir le bétail , dans les intervalles des sillons où croît le riz , sous les arbres , le long des chemins & des sentiers qui séparent les terres. On ne sera pas surpris de ce qu'ils en trouvent assez , dans si peu d'es-

pace, si l'on fait réflexion que des terrains humides & gras, dans un climat aussi doux, produisent continuellement de l'herbe qui y croît très-vîte.

Quelques Cultivateurs laborieux sement, dans l'intervalle des deux saisons, du riz, des pois, des fèves, ou d'autres légumes qu'ils ont le temps de recueillir, sans faire aucun préjudice à la plantation du riz, & sans la retarder; ils en remplissent jusqu'aux sentiers qui se trouvent entre les différens héritages; de sorte que l'on ne voit pas la moindre partie du sol qui ne produise sans cesse quelque denrée. Tout leur réussit, parce qu'en général le terroir du Tonquin est si fertile, tellement propre à toutes les productions végétales, qu'il semble inépuisable; il est sans cesse renouvelé par des eaux chargées d'un limon qui lui tient lieu des meilleurs engrais. On peut comparer ces vastes Provinces, aux marais cultivés aux environs des grandes Villes de l'Europe, sur-tout de Paris, où des

labours fréquens , des arrosemens continuels , des engrais abondans mettent la terre en état de donner au Cultivateur une multitude de récoltes qui se succèdent avec une rapidité étonnante : mais dans nos climats où il est nécessaire de garantir les productions de la terre de l'inconstance & de l'intempérie des saisons , il s'en faut de beaucoup que le soleil ne vivifie & ne seconde les travaux des Cultivateurs, comme il le fait dans les pays fertiles situés dans la Zone torride. Une fécondité constante dans toutes les saisons offre sans cesse à ces peuples une subsistance assurée , & maintient au même degré la population la plus nombreuse.

Ajoutons encore que les mêmes campagnes qui produisent le riz , fournissent une abondance étonnante de poissons de toute espèce, & même de fort beaux, que les grandes inondations y amènent, & qui y trouvent une nourriture convenable qui les y retient. Lorsque les eaux se

retirent, il reste assez de poissons dans les mares & dans les fossés, pour qu'ils y alvinent, & repeuplent de nouveau les campagnes à riz dans le temps des grandes eaux. Lorsque l'on saigne les terres pour en faire sortir l'eau surabondante, & leur donner les façons convenables, chaque village loue la pêche du poisson qui se trouve dans son district. Ce qui en reste, dans les endroits bas & dans les fossés, suffit pour sa consommation habituelle.

Il y a un canton considérable de la Province du Midi, qui ressemble à un lac qui ne se dessèche jamais entièrement. Lorsqu'il y a le moins d'eau, c'est-à-dire, environ la cinquième lune, on y sème du riz, que l'on a le temps de recueillir avant la saison des grandes pluies. Lorsque l'eau y est trop abondante, pour espérer d'y faire aucune récolte, les gens qui habitent les bords de cette espèce de lac, y pêchent une quantité prodigieuse de petits cancre, qui ressemblent aux

écrevisses de rivières , dont le produit leur tient lieu d'une seconde moisson. Ces cancrs sont fort recherchés & servent d'assaisonnement pendant toute l'année au poisson , dont le peuple fait sa nourriture ordinaire.

Il ne croît ni bled ni vin dans le Tonquin , non que le pays ne fût très propre à en produire , étant plus humide que sec , & les saisons étant fort réglées. Il seroit très possible de disposer la semaille des bleds & la culture de la vigne , de façon à faire la récolte dans la saison sèche ; mais sans doute que les habitans n'en connoissent pas l'utilité : d'ailleurs le riz paroît être la nourriture naturelle des peuples de cette partie du Monde , celle qui leur convient le mieux : les préparations qu'exige le froment avant que d'être réduit en farine , la façon même du pain , seroit trop à charge à leur indolence habituelle. L'usage du vin seroit peut-être dangereux dans un climat aussi chaud , outre que les vignes prendroient trop de

terrein dans un pays où il est si précieux, & où il produit sans cesse des grains & des légumes de toute espèce pour la nourriture des hommes, & des herbes pour celles des bestiaux.

Les fruits les plus communs au Tonquin ne sont pas inférieurs en qualité, à ceux que l'on recueille dans les autres régions des Indes orientales ; mais les oranges y sont infiniment meilleures & de plusieurs espèces. Les autres fruits, sont les Figues bananes (1), les Ananas (2),

(1) Les Bananes croissent sur le Figuiera , ou le Bananier , qui est moins un arbre qu'une plante tendre de la grosseur de la cuisse , haute de dix à quinze pieds , dont les feuilles ont près deux pieds & demi de largeur , qui servent de plats & d'assiettes au peuple , qui les emploie aussi aux mêmes usages que le papier. Ces figues ont huit à dix pouces de longueur , & à peu près la forme d'un œuf ; le goût en est aussi doux que celui des figues sauvages : elles sont nourrissantes lorsqu'on les mange rôties , assaisonnées d'un peu de canelle & de

les Ariers (3), les Gouaviers (4), les Papays (5). Le Lêchea , que les habi-

sucre ; leur poulpe est rousâtre , pleine d'une petite semence tendre & noire , qui se mange aussi : on cueille les Bananes vertes , & on les laisse mûrir à la maison avant que de les manger. Le Figuiera ressemble assez au gros roseau : lorsqu'il a produit cent Bananes environ , on le coupe par le pied , & il produit tout de suite un rejeton qui le remplace. Les Bananes de jardin sont moins grosses que les autres , plus douces , de meilleur goût , quoiqu'elles leurs ressemblent en tout : on les mange crues.

(2) L'Ananas est regardé comme le fruit le plus délicieux qui croisse aux Indes , il ressemble à une pomme de pin , ou à un artichaut alongé. Sa grandeur ordinaire est de huit à neuf pouces de long , sur la moitié de diamètre ; il est jaunâtre en dehors , en dedans il est blanchâtre : la chair en est ferme comme celle du citron , & son goût est celui des melons ou des abricots les plus exquis ; son suc est très-rafraichissant. Les Indiens l'aiment avec passion , & n'attendent pas toujours qu'il soit mûr pour le manger ; mais alors , ils

tans nomment Bėjay , croît sur un arbre élevé , dont les feuilles ressemblent à

en corrigent l'aigreur avec du sucre. Ce fruit , quoique fort sain , est si chaud , qu'une lame de couteau qu'on y laisseroit l'espace d'un jour , y perdrait tout-à-fait sa trempe (Cet effet est peut-être dû à l'acidité mordicante du fruit). Il se multiplie de rejetons , ou par la touffe de feuilles qui croît au dessus du fruit , que l'on plante dans un pot , & qui produit plutôt que les plantes qui viennent de boutures ou de rejetons. Il y a différentes espèces d'Ananas toutes très-bonnes , dont la plus parfaite est l'Ananas pomme de renette.

(3) L'Atier ou l'Ateira , est un arbre de la grandeur du pommier , dont les feuilles sont fort petites : il produit un fruit qui ressemble à la pomme de pin , verd en dehors , blanc en dedans , avec des pepins noirs , d'une substance si molle , qu'on le mange avec la cuiller ; son odeur est celle de l'ambre & de l'eau rose mêlées ensemble ; il est mûr , & on le cueille aux mois de Novembre & de Décembre.

(4) Le Gouavier , autrement dit le Pereira , est un petit arbre fort touffu , à petites feuilles , dont le fruit de la forme d'une poire , est

celles du Laurier : le fruit vient en grappes sur les branches , & chaque grain prend la forme d'un cœur , de la grosseur d'un petit œuf de poule. Dans la maturité , il est d'un rouge cramoisi ; sa coque est mince , rude , & s'ouvre facilement. La vue & le goût sont également flattés par l'excellence & la beauté de ce fruit :

verd & jaune en dehors, blanchâtre en dedans, & d'une substance molle ; il a le goût d'une poire trop mûre ; il dure toute l'année ; il est meilleur en confitures sèches & liquides que crud.

(5) Les Papayes sont le fruit du Papeïra , arbre peu élevé , de huit pouces environ de diamètre , dont le bois est si tendre , qu'on le peut couper sans peine avec un couteau ; ses fruits oblongs , à côtes , gros comme des abricots , croissent en grappes sur les arbres , & tiennent deux à deux au même pédicule : ils sont verts & jaunes en dehors , jaunâtres en dedans , avec de petits grains noirs , semblables aux bayes du sureau. On cueille ces fruits pendant toute l'année ; ils mûrissent successivement sur l'arbre qui en est toujours chargé.

il ne dure pas plus de quarante jours ; sa saison est le mois d'Avril. Vers ce temps, les Officiers de la bouche du Roi mettent leur sceau sur les arbres qui promettent le meilleur Bèjay, sans s'informer à qui ils appartiennent ; & les propriétaires non-seulement ne peuvent pas y toucher, mais ils sont encore obligés de veiller à la conservation des fruits réservés & marqués pour la Cour.

Le Prunier ou Dattier , appelé Jean ou œuf de Dragon , est fort commun dans le pays : l'arbre est grand ; son fruit est rond de la grosseur d'une petite prune couleur d'olive pâle ou feuille morte, & d'un goût délicieux. Ce fruit étant fort chaud, il est regardé comme malsain , malgré le plaisir que l'on trouve à le manger.

Le Jaca ou le Mite , le plus gros fruit du monde , puisqu'il y en a qui pèsent au delà de cent livres, est plus gros au Tonquin que par-tout ailleurs : il sort du tronc même de l'arbre ou de ses plus

grosses branches ; sa couleur au dehors est d'un verd obscur ; il a une grosse écorce dure , entourée de toutes parts d'espèces de pointes de diamant , terminées par une épine courte & verte , dont l'aiguillon est noir. Etant mûr , il rend une bonne odeur ; il est blanc en dedans ; sa chair est ferme , divisée en petites cellules pleines de châtaignes oblongues & plus grosses que les dattes , couvertes d'une pelure grise , dont la pâte est blanche comme les châtaignes communes ; elles ne sont bonnes que rôties ; si on les mange vertes , leur goût est âpre & terreux.

Le Jaca produit deux espèces de fruits ; l'un connu sous le nom de Barca , est le meilleur , d'une consistance solide ; il a le goût du melon , mais il est très-difficile à digérer : si l'on en fait excès , il produit une maladie pestilentielle que les Indiens appellent Morxi. L'autre fruit du Jaca , appelé Papa ou Girafal , est molasse , d'un goût fade & d'une qualité

fort inférieure au premier : il n'est recherché que pour ses noyaux ou châtaignes. La saison de ce fruit dure depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre.

Nous ne parlons pas ici des Mûriers : ils sont moins considérés au Tonquin à raison de leur fruit , que par la nourriture qu'ils fournissent au vers qui produit la soie , si commune dans ce pays , que les étoffes que l'on en fabrique servent à habiller la populace la plus pauvre.

Il y a beaucoup d'autres arbres à fruit propres à ce pays , qu'il seroit difficile de faire connoître aux Européens par leurs noms : on y trouve entr'autres une quantité d'arbrisseaux & même d'arbres qui produissent , pendant toute l'année , des gousses , d'où le peuple tire des espèces de fèves qu'il mange. Les pommes & les poires si multipliées en Europe , sont inconnues au Tonquin , ainsi que l'Abricot & la Pêche : on n'y voit qu'un fruit presque sauvage , qui a quel-

que ressemblance avec la Pêche, pour la figure & le goût. On n'y connoît pas les Choux, les Artichauts, les Salisifs, & la plupart de nos plantes & de nos racines les plus communes.

Les cannes à sucre que l'on peut mettre au rang des productions les plus utiles du pays, y croissent naturellement comme dans toutes les régions de l'Inde, situées entre les tropiques, & bien arrosées : mais les Tonquinois n'entendent rien à raffiner le sucre ; cependant ils s'en servent dans les usages ordinaires de la vie, & l'emploient à confire différentes espèces de fruits & de racines qu'ils conservent assez long-temps, malgré l'humidité dominante de leur atmosphère.

Ils font peu de cas des fleurs, & la culture en est tout à fait négligée parmi eux. On voit dans les buissons de fort belles roses ; les plus remarquables sont d'un blanc mêlé de pourpre, d'une odeur agréable : il y en a d'autres jaunes &

rouges , sans odeur , dont l'arbusste n'a point d'épines. Le Lys y est commun, ainsi que dans tous les autres pays de l'Inde : il est blanc comme celui d'Europe ; la tige en est haute , mais la fleur plus petite. Le Jasmin de Perse s'y trouve par-tout dans les haies , mêlé avec les autres buissons. La fleur dont on fait le plus de cas , est celle d'une espèce de Caprier , blanche ou rouge , dont le parfum est excellent & dure au moins quinze jours après qu'elle est cueillie : les Dames de la Cour l'emploient dans leur parure.

Parmi les animaux domestiques , les bœufs & les buffles sont uniquement destinés au labourage (1) : on n'en mange

(1) Ces animaux sont conduits au moyen d'une corde passée par un trou que l'on fait au cartilage qui sépare les naseaux ; cette corde tient à un anneau placé au bout du timon de la charrue. Rien n'est plus simple que cet instrument d'agriculture. Il est sans roues , composé de trois pièces de bois ; l'une qui est un bâton assez long pour servir de ti-

jamais, quoique leur conservation ne soit pas un précepte de la religion du pays, comme dans d'autres régions des Indes.

Les chevaux y sont petits, mais vifs & robustes, dont on tireroit le meilleur service, si les Habitans n'aimoient mieux voyager par eau que par terre ; de sorte qu'il n'y a que les Princes & quelques Mandarins qui s'en servent : leur usage est regardé plutôt comme de faste & de représentation, que comme d'une utilité réelle. On n'y connoît pas les ânes & les moutons : il y a très-peu de chevres ; mais on y nourrit beaucoup de cochons, dont la viande est saine & de bon goût : on y voit des chats qui ne sont d'aucune

mon, un autre recourbé qui en est le manche, & un troisième plus court & plus fort attaché au bas du manche, à angle presque droit, c'est celui qui porte le soc. Ces quatre pièces sont liées ensemble avec des courroies. Il ne faut pas de machine plus forte, pour diviser des terres toujours en état de culture, & à un degré d'humidité convenable au labourage.

utilité : ils ne prennent point les rats ; ce sont les chiens qui font la guerre à ces petits animaux si incommodes : le peuple mange les chats, les chiens & les rats. La volaille, telle que les poules, les canards, les oies, y est de la plus grande abondance ; on en trouve par tout ; elle se répand même dans les forêts, où elle se multiplie sans soin : les habitans du Tonquin, ainsi que les Chinois, font éclore les œufs de canards dans des fours, & en augmentent prodigieusement le nombre par ce moyen. L'état habituel du pays, presque par-tout rempli de ruisseaux & de terres arrosées, facilite la nourriture de cette espèce de volaille. Les canaux, les rivières, les champs sont couverts d'oiseaux de différentes espèces, qui sont bons à manger. On les prend aux filets ou dans des pièges ; car, quoique la chasse & la pêche soient permises dans tout le Royaume, l'usage des armes à feu y est défendu sous peine de la vie.

On voit, par tous ces détails, que dans

ces climats fertiles , l'abondance des subsistances répond à l'immensité de la population , & la favorise ; mais aussi la qualité des alimens désigne assez les qualités du peuple : dans les régions orientales , les fruits sont toujours plus délicieux que nourrissans ; les hommes y sont subtils , adroits , mais foibles & peu courageux.

Les forêts des Provinces situées dans les montagnes , renferment des cerfs , des biches , des sangliers ; on y voit aussi des paons , des perdrix d'une espèce particulière au pays , des cailles & d'autres oiseaux. Les tigres rendent le voisinage de ces forêts fort dangereux ; on y en trouve de différentes grosseurs , dont quelques-uns de huit à dix pieds de long , sont d'une force prodigieuse , enlèvent les buffles les plus gros , & les emportent avec une légèreté étonnante. Ces animaux de la plus grande férocité , font des ravages terribles lorsqu'ils sont affamés : on en a vu un se jeter dans un

bourg, & y dévorer quatre-vingt-cinq personnes, sans qu'il fût possible de l'arrêter, ni même de l'attaquer, qu'en s'exposant à une mort inévitable, parce qu'il est absolument défendu de se servir d'armes à feu.

Les éléphans sauvages ne sont pas moins à craindre : lorsqu'ils s'échappent des bois, dans la campagne, ils renversent les maisons, & tuent les hommes qu'ils rencontrent. Les forêts sont peuplées de singes de toute taille & de toute espèce : on en voit à tête de chiens; quelques-uns, à ce que disent les gens du pays, ont six à sept pieds de haut. Cette race d'animaux malfaisans cause de grands dégâts dans la campagne lors de la maturité des grains. Les perroquets ne sont pas moins de ravages dans les fruits : on fait des chasses générales pour les détruire ou au moins les éloigner ; on se sert de filets, de couteaux, de bâtons ferrés, & par ce moyen les habitans d'un canton rassemblés parviennent à prendre du gros

gibier : ils font des battues , & réduisent les petits animaux , & même les oiseaux , à donner dans les pièges qu'ils leur ont rendus.



CHAPITRE III.

Population du pays ; caractère des habitans , & leurs différences ; mœurs , figures & qualités corporelles ; habillemens.

LE Tonquin peut être regardé comme le pays du monde connu le plus peuplé, sur tout dans les quatre Provinces qui confinent avec la Ville royale. Si la terre n'y produisoit pas sans cesse des alimens divers qui se succèdent , si les récoltes n'étoient pas multipliées & continuelles , il seroit impossible à la populace de subsister. Le pays des forêts est moins peuplé , quoiqu'il contienne beaucoup d'habitans.

Il n'y a ni places fortifiées , ni villes murées

murées dans tout le Royaume. On y compte neuf mille bourgs , désignés par le titre de Xà , & trois mille annexes que l'on nomme Traï. Plusieurs villages ou communautés dépendent de ces lieux principaux.

La nation Tonquinoise, quoique soumise à un même Empire & aux mêmes Loix , est composée de différentes races d'hommes qui ne se ressemblent qu'à l'extérieur , & dont les inclinations sont tout-à fait différentes.

Le peuple qui habite les montagnes , vit de la chasse & des productions de la terre qu'il cultive autour de ses habitations , sans avoir presque aucun rapport avec les habitans de la plaine , & est regardé par le reste des Tonquinois comme une Nation sauvage. Il peut passer pour tel , si on a égard à la simplicité de ses mœurs grossières , à ses coutumes , qui ne sont que le résultat de l'instinct naturel , & à la répugnance qu'il a pour la société & les usages des autres Tonqui-

nois auxquels il craint de se montrer. Il est assez tranquille , & ne donne aucune inquiétude au Gouvernement , quoique l'on sache que ce pays fourniroit les meilleurs & les plus braves guerriers de la Nation , s'il en étoit besoin.

Ces mêmes montagnes sont peuplées par une autre Nation toute différente de celle dont nous venons de parler : elle est Chinoise ou Tartare d'origine , n'habite que les forêts , change souvent de demeure , sur-tout quand elle s'apperçoit que les terres qu'elle cultive ne répondent plus à ses travaux , & commencent à s'épuiser ; elle en va chercher d'autres plus neuves , qu'elle met en valeur. Cette Nation singulière est la plus polie du Tonquin, la plus instruite dans la science des caractères Chinois , & fait avec la plaine un commerce peu connu , mais qui l'enrichit.

Il est à croire que c'est celle qui s'entend le mieux à tirer quelque parti des métaux que renferment les mines

des montagnes & des bois précieux qu'elles portent, sur-tout de la canelle, qui y est très-commune; mais qu'il est défendu de couper & de vendre, si ce n'est pour le compte du Roi, qui s'en est réservé le commerce exclusif.

Les chasseurs de cette Nation sont très-habiles à tirer de l'arc; ils ont le secret d'empoisonner leurs flèches, & de donner un degré d'activité si précis à leur poison, qu'ils savent à quelle distance doivent mourir les bêtes fauves qu'ils ont frappées: aussi après avoir lancé leurs traits, ils se tiennent fort tranquilles; assurés du succès, ils vont ramasser leur proie dans l'endroit où ils la jugent arrêtée, & rarement ils se trompent. Ce poison n'empêche pas qu'ils ne mangent, sans aucun inconvénient pour eux, les animaux qui en sont morts. Les voleurs n'osent pas approcher de leurs habitations; les tigres mêmes semblent les redouter. Ces talens qui passent pour des qualités très-distinguées

aux yeux du reste des Tonquinois , les font regarder comme des hommes favorisés par la nature , & qui méritent des égards ; ils passent même pour avoir des secrets surnaturels ; ils ne quittent leurs montagnes que pour aller porter leurs tributs à la Ville royale : la réputation dont ils jouissent , & l'attachement qu'ils conservent pour leurs habitations retirées , sont très-propres à leur concilier une sorte de respect.

Les Missionnaires François regardent ces deux peuples comme les plus humains & les plus traitables des Tonquinois. Ils ne paroissent avoir aucun éloignement pour la Religion Chrétienne : il leur est arrivé de passer au milieu de leurs assemblées , & d'être reconnus pour ce qu'ils étoient , sans remarquer qu'ils eussent aucune intention de leur nuire.

La plupart des gens de la campagne forment un peuple grossier & simple qui se laisse conduire ordinairement par l'excès de la crédulité ou de la supersti-

tion : il est bon ou mauvais , suivant les impressions qu'on lui donne.

On a représenté la plus grande partie de cette Nation comme une troupe de vagabonds qui vivent dans leurs bateaux, sur les rivières & les canaux , & qui passent continuellement d'un lieu à un autre avec leurs femmes & leurs enfans , sans autre motif que l'indigence , qui les force à chercher leur subsistance par-tout où ils espèrent la trouver.

Ce tableau est infidèle. L'occasion de toutes ces courses , qui surprennent les Etrangers , est ou le commerce intérieur du Royaume , ou la nécessité de s'acquitter des travaux publics qui les occupent une partie considérable de l'année , ainsi que nous l'expliquerons dans la suite.

Il arrive encore que le grand fleuve qui descend des montagnes de la Chine , & traverse le Royaume, grossi par la fonte des neiges & par les pluies qui tombent à la fin du printems , cause des inondations si terribles , que le pays paroît

menacé de sa ruine : des Provinces entières sont couvertes d'eaux , avec une perte infinie de denrées pour les habitans , qui sont contraints de se réfugier sur leurs bateaux , & de gagner les pays les plus élevés , où ils cherchent les moyens de subsister jusqu'à ce que les eaux se retirent.

Si on compare les mœurs générales des Tonquinois à celles de la Chine , ils paroîtront un peuple brute & grossier. Cependant ils ont entr'eux une certaine politesse & des égards qui distinguent au moins ceux qui ont eu quelque éducation , de la populace : leur extérieur est grave & posé , quoiqu'ils soient naturellement brusques & souvent emportés. Ils sont francs & crédules ; & sans être braves ni vaillans , la douceur & le goût de la tranquillité sont moins le caractère dominant de la Nation , qu'une humeur inquiète & turbulente , qui les diviserait continuellement , si les attentions sévères du Gouvernement n'entrete-

noient parmi eux une forte d'union. Les révoltes & les conspirations y sont fréquentes ; le peuple y est entraîné par la crédulité & la superstition dont il est sans cesse le jouet , plutôt que par les desirs de l'ambition , ou l'idée d'un sort plus heureux qu'il ne sauroit pas se procurer , quand même l'occasion s'en présenteroit : aussi les Mandarins & les autres Grands du Royaume prennent rarement part à ces sortes d'attentats.

Les plus tranquilles, en apparence, sont si communément dominés par les passions dangereuses de l'envie & de la jalousie , que rarement on peut avoir en eux une confiance entière.

Les Missionnaires prétendent , avec raison, qu'il y a une grande différence entre le caractère d'un Chrétien du Tonquin, & celui d'un Idolâtre. Celui-ci toujours mécontent de sa situation , regardant le travail comme une peine continue , est avide de biens ; ce qui le met dans l'habitude d'être perfide , méchant ,

toujours prêt à faire quelque trahison , lorsqu'il y a la moindre apparence de gain. Le Chrétien au contraire est humain , compatissant , désintéressé , fidele à sa parole , & laborieux. On reconnoît plus dans ce pays , que par-tout ailleurs , les effets admirables de la morale évangélique sur la conduite de ceux qui sont persuadés de sa vérité. C'est la jalousie naturelle du Tonquinois idolâtre , qui excite sans cesse les persécutions locales qui empêchent les progrès de la Religion Chrétienne , & obligent les Missionnaires à fuir , ou à payer de leur liberté & souvent de leur tête , leur zele proscrit par les Loix de l'Etat. Tout homme devient le délateur & le persécuteur de son voisin , dès qu'il espère tirer quelque profit de sa perfidie : c'est par tout le caractère de la superstition crédule , que l'intérêt fait presque toujours dégénérer en fanatisme.

Quant aux desirs que peut exciter en eux l'envie , ils se bornent aujourd'hui à possé-

der quelques pièces de monnoie d'or ou d'argent , quelques robes de draps de l'Europe , ou des petits meubles de peu de valeur , plus curieux qu'utiles. Aucun d'eux ne peut avoir la curiosité de s'instruire en voyageant : les Loix du pays leur défendent d'en sortir ; & l'ignorance dans laquelle ils vivent , les borne à connoître & estimer exclusivement le Royaume qu'ils habitent ; regardant comme fables , tout ce qu'on leur raconte des régions étrangères.

Les deux sexes au Tonquin ont la taille médiocre , mais bien proportionnée , le visage large , sans être aussi plat que celui des Chinois , les yeux & le nez petits , les cheveux noirs assez longs. Les hommes ont peu de barbe , qu'ils ne coupent point ; les garçons doivent se raser le sommet de la tête en forme de croissant. On voit parmi eux peu de gens contrefaits : les femmes y sont assez belles. Les personnes de distinction n'ont pas le teint aussi brun que les gens du

peuple : leur couleur approche beaucoup de celle des Portugais & des Espagnols.

Quoique les enfans des deux sexes aient les dents fort blanches, aussitôt qu'ils ont atteint l'âge de dix-sept ou dix huit ans, ils les noircissent, comme les Japonois (1) : ils laissent aussi croître leurs ongles suivant l'usage de la Chine ; les plus longs passent pour les plus beaux ; cependant cette mode se borne aux Mandarins, aux Lettrés & aux autres personnes d'un rang distingué. Les femmes se teignent les ongles en rouge, ainsi que dans plusieurs autres pays de l'Orient : il est même d'une certaine élégance d'avoir les mains & les pieds teints d'une nuance marquée de cette couleur.

(1) C'est la coutume de la plupart des Indiens orientaux ; ils préviennent ainsi la couleur que l'usage du bétel donne à leurs dents : les jeunes gens sont fort empressés d'avoir les dents teintes en noir ; c'est une espèce de honte pour eux de les avoir blanches comme celles des chiens, disent-ils.

Le peuple ne porte ni bas , ni souliers , ni caleçons : l'habit des hommes consiste dans une pièce de toile de plusieurs aunes , dont ils se ceignent les reins , & couvrent ce que la pudeur oblige de cacher ; & dans un habit long avec des manches fort amples , qui se croise & s'attache avec une tresse sur le côté droit , & leur couvre tout le corps. Dans le travail & la marche , ils ne portent ordinairement que la ceinture autour des reins.

Les femmes du commun sont modestement vêtues ; elles ont une longue jupe & un ou plusieurs habits de la même forme que celui des hommes , mais qui est plus court ; elles se couvrent le sein d'une pièce de toile ou de soie en forme de cœur , qui leur sert de parure ; elles ont des pendans d'oreille & des bracelets d'or ou d'argent ; elles n'ont pas l'usage des colliers ; elles sont ordinairement jambes & pieds nus , ainsi que les hommes.

Les personnes riches ou en dignité , portent des caleçons extrêmement larges & longs, une camifole à manches étroites & courtes de la même forme que leur habit , & la robe longue par dessus.

Dans les visites , les pauvres & les riches doivent avoir un habit plus long & plus ample qu'à l'ordinaire, dont les manches traînent jusqu'à terre : il doit être de toile , la soie étant trop commune dans le pays : ils se couvrent la tête d'un chapeau fait de deux grandes feuilles d'arbre , qui sont assez fortes pour les garantir du soleil & de la pluie. Une loi particulière au Tonquin , défend l'usage public des sandales & des souliers à tout autre qu'aux Lettrés & à ceux qui sont parvenus au rang de Docteur ; mais ils portent communément dans leur maison une espèce de chaussure divisée en deux parties , l'une pour l'orteil , l'autre pour le reste des doigts du pied : ce qui vient , dit-on , de ce que les anciens Tonquinois avoient l'orteil fort éloigné des au-

tres doigts. Cette chaussure est sans talons, fort incommode par sa forme, & d'un si mauvais cuir, qu'elle n'est pas capable de résister long-temps aux boues, si fréquentes & si fortes dans les plaines du Tonquin ; ce qui empêche, sans doute, d'en faire un usage habituel. Il n'est permis qu'aux Princes de porter une chaussure ronde. Cette coutume d'aller pieds nus, s'observe aujourd'hui avec moins de rigueur qu'autrefois : & si le peuple, en général, s'y conforme encore, c'est qu'il lui est plus commode de marcher pieds nus, que chaussés, eu égard à l'état des chemins, dont il se tireroit difficilement avec les chaussures dont nous avons parlé.

Les habits des Tonquinois sont de différentes couleurs ; la plus ordinaire, est le blanc, c'est-à-dire, la couleur naturelle de la soie, ou de la toile ; le noir est pour les personnes les plus distinguées. Les Mandarins & leurs Officiers, lorsqu'ils sont dans leurs fonctions, ou qu'ils se

rendent au Palais , portent des robes d'un noir luisant , tirant sur le violet obscur.

Comme c'est une beauté au Tonquin d'avoir les cheveux longs , ils font partie de l'habillement de cérémonie. Les hommes & les femmes les relèvent à l'ordinaire , & les attachent en nœud derrière la tête : mais lorsqu'ils paroissent devant quelque supérieur , ils les laissent tomber par respect ; les femmes même s'en couvrent une partie du visage. Les Soldats , lorsqu'ils sont en exercice , & les Artisans occupés aux fonctions de leurs métiers , les relèvent sous le bonnet , ou les lient au dessus de la tête.

Le peuple n'habille pas les enfans avant l'âge de six ou sept ans : quelques-uns les couvrent d'une camisole qui ne va que jusqu'au nombril : la plus grande partie sont absolument nus.





CHAPITRE IV.

*Impôt ; travaux publics ; droit de succession ;
langues du pays ; mariages ; divorce ;
loix somptuaires ; usage de l'adoption ;
créanciers & débiteurs.*

CE que nous avons déjà dit des usages des Tonquinois , porte à croire qu'en général ils ont de la pénétration d'esprit , & une sorte de sagacité , qu'à la vérité ils pourroient employer plus à leur avantage , & pour des motifs plus honnêtes. L'attention à profiter de tous les moyens possibles d'augmenter les productions nécessaires à leur subsistance , leur manière de bâtir & de cultiver la terre , prouvent de l'industrie naturelle & de la réflexion : cependant les choses sont restées parmi eux, comme à la Chine, au même état. Les Sciences & les Arts

y sont encore dans la plus grande imperfection (1).

La raison la plus apparente de cette espèce d'inertie , est la quantité de la population , la dureté des impôts , & la tyrannie du Gouvernement. Le peuple peut difficilement donner à l'Etat quelque sujet qui se distingue dans les Sciences & les Arts du pays. La pauvreté qui domine , est cause que chacun ne songe qu'à se procurer les moyens de subsister :

(1) Il n'est pas étonnant qu'il y ait peu d'industrie au Tonquin : le peuple, par la force du climat , y est si nombreux , & les moyens de le faire subsister , sont tellement attachés à son travail , que l'on ne peut rien y faire de mieux que de l'appliquer tout entier à la culture des terres. Il en est de ce pays comme de la Chine ; s'il y a un homme qui ne laboure point , ou une femme qui ne s'occupe pas à filer , quelqu'un souffre de la faim ou du froid ; aussi presque tous les hommes sont Laboureurs & Pêcheurs , & toutes les femmes filent & fabriquent de la toile.....

Description de la Chine par le P. du Halde , tom. 2 , pag. 497.

cela fait, il se livre à son indolence naturelle ; il n'a aucune idée de perfection. Le Gouvernement n'est pas moins contraire aux progrès des Arts. Si les Mandarins, ou les Officiers de la Cour apperçoivent quelque germe de talent, quelque industrie marquée dans un sujet quelconque, ils s'en emparent au nom du Roi, le font travailler, & lui donnent à peine de quoi subsister. Les Mandarins qui sont tous ignorans & orgueilleux, mais qui ont l'autorité en main, regardent comme une de leurs prérogatives, le pouvoir de traiter en esclaves les gens plus habiles qu'eux. Par sentiment, ils sont convaincus de leur ignorance ; mais l'orgueil qui les domine, leur feroit tenir à injure toute démarche, tout discours qui sembleroit tendre à leur apprendre quelque chose : ils sont censés tout savoir ; ils veulent qu'on les croie ; & s'ils emploient quelques personnes à talens distingués, ils ne les regardent que comme des instrumens qu'ils diri-

gent. Combien cet esprit Mandarin ne s'est il pas répandu par-tout ?

La condition du peuple, en général, est très-misérable : il est obligé de payer de grosses taxes, & assujetti à des travaux pénibles. Chaque homme, dès l'âge de dix-huit ou vingt ans, paie de capitation, la valeur de trois jusqu'à six rixdalers par année. Le prix est en proportion avec la richesse du territoire du Bourg, ou de l'Aldée, dont il est habitant. Ce tribut se lève aux mois d'Avril & d'Octobre, qui sont les temps de la moisson du riz : il se perçoit pour l'ordinaire en denrées ; ainsi la quantité que l'on en livre n'est pas certaine ; elle est proportionnée à la récolte.

Un Marchand établi dans la Capitale, outre les droits qu'il paie pour son commerce, n'en est pas moins sujet à la capitation dans l'Aldée, d'où il tire son origine, & aux autres services qu'il doit par cette même raison. Il n'y a d'exempts dans le Royaume, que les Princes du Sang

Royal , les Domestiques de la Maison du Roi , les Ministres d'Etat , les Officiers publics ; les Lettrés , depuis le grade de *Singdo* , le premier qui donne un rang dans l'Etat , & répond à celui de Bachelier dans nos Universités ; les Officiers de guerre , les Soldats , & quelques personnes qui achètent ce privilège , à prix d'argent , & pour leur vie seulement : ce qui ne s'obtient que par faveur.

Dans les Aldées , dont le territoire est stérile , ou très-pauvre , les habitans qui ne sont pas en état de payer la taxe en riz , ou en argent , sont employés à couper l'herbe pour la nourriture des éléphans & de la cavalerie de l'Etat. A quelque distance qu'ils soient des lieux où elle croît , ils sont obligés de la transporter tour-à-tour , & à leurs frais , jusqu'à la Capitale.

Outre la taxe générale , ou la capitation , tous les Tonquinois non-exempts , pour les causes que nous avons spécifiées , sont sujets au *vecquan* , ou service du

Seigneur, c'est-à-dire qu'ils sont obligés de travailler par eux-mêmes, ou par des personnes à leurs gages, aux ouvrages publics, dont les principaux sont les murs des Palais du Roi, & leurs réparations & constructions; les grands chemins, les édifices destinés aux logemens des Magistrats, les arsenaux, les ponts, & autres ouvrages de ce genre. Chacun y est tenu, à raison de sa résidence, & du lieu de sa naissance, s'il l'a quitté.

Les Artisans de toutes les professions, doivent employer six mois de l'année au *vecquan*, sans aucun espoir de récompense pour leur travail; ils peuvent, tout au plus, attendre d'un Officier public, doux & humain, leur nourriture pendant ce temps. Le reste de l'année, ils sont absolument les maîtres de leur personne & de leur travail; temps bien court pour l'Artisan, qui a une famille nombreuse à entretenir.

On attribue l'origine de ces usages si durs, à la politique des Rois de ce pays,

qui n'ont trouvé d'autre moyen de contenir dans la dépendance un peuple remuant & séditieux , qui ne laissoit aucun repos à ses maîtres , qu'en l'obligeant à un travail continuel , & en ne laissant au plus grand nombre que ce qui lui est nécessaire pour une subsistance médiocre (1).

(1) C'est-à-dire que ces usages sont une suite des craintes inspirées à un despote inquiet & ignorant , par des Ministres cruels & avides. Les Tonquinois sont naturellement doux & tranquilles. S'ils se sont quelquefois livrés aux séductions des mécontents , c'est que la tyrannie les avoit poussés à bout , & qu'on leur faisoit espérer un sort plus heureux. Ils n'ont jadis formé qu'un même peuple avec la Cochinchine , ayant les mêmes usages & les mêmes mœurs. Aujourd'hui , les Cochinchinois , sous un Gouvernement équitable & modéré , sont peut-être le peuple le plus soumis , le plus heureux des Indes orientales. Cependant les impôts y sont modiques , & les Mandarins n'osent y exercer aucune vexation. Le Despote se sépare de ses sujets , par

Les tributs payés , & le service fait , chacun jouit de ce qu'il peut acquérir par son industrie , & laisse à ses héritiers la jouissance paisible du bien dont il se trouve en possession à sa mort. Le droit de propriété est en général respecté, même par le Souverain : c'est ce qui fait que quelques Tonquinois s'élèvent au dessus de la misère commune , lorsqu'ils ont assez de courage & d'industrie pour essayer de faire fortune dans le commerce.

Les Chinois ayant été long-temps les maîtres du Tonquin , ils y ont introduit leurs loix , leur langue , leurs caractères , ou manière d'écrire , leur religion. Les coutumes du Tonquin ont

un amas énorme de maux : il est placé au dessus de la masse ; il la presse , & en accable le peuple : il croit que sa sûreté dépend de cette situation , si affligeante pour l'humanité. Le bonheur de ses sujets le feroit trembler ; tandis que le Prince juste & éclairé , le vrai Souverain , est heureux du bien-être de ses sujets.

encore beaucoup de rapport avec celles de la Chine , à quelques différences près qui les en distinguent en certains points.

La langue Chinoise y est encore la langue savante : c'est dans les livres Chinois que l'on y étudie les Sciences ; dès-lors le travail des Lettrés y est à peu près le même qu'à la Chine (1). Mais les Tonquinois se sont formé une espèce de jargon de cette langue mère , auquel les Chinois n'entendent rien quand on la leur parle ; seulement ils le lisent & le comprennent , quand il est représenté par leurs caractères : car les peuples du Tonquin ont encore une langue & des caractères particuliers, dérivés de la lan-

(1) C'est à tort que Tavernier & quelques autres Ecrivains ont dit que la langue Malaïse étoit aux Tonquinois , ce que font pour les Européens , les langues Grecque & Latine. Il ne paroît pas qu'elle ait jamais eu cours au Tonquin ; il n'en reste aucun vestige dans l'usage , ni dans les écritures , même les plus anciennes.

gue Chinoise. Ce jargon n'a rien de désagréable ; il est presque tout en monosyllabes , & ressemble à une espèce de musique que l'on peut réduire à plusieurs accens : l'accent plein , haut & bas ; le grave ; le circonflexe haut & bas ; l'accent aigu : un seul mot est employé à exprimer onze ou douze choses différentes. L'unique distinction consiste à prononcer pleinement , à presser l'haleine , à la retenir , à peser plus ou moins sur l'accent. Ils n'ont aucune règle du discours, que l'usage : ils n'ont pas l'idée des modes établis par la syntaxe des langues de l'Europe. Il est donc difficile à un Etranger d'arriver à la perfection de la langue Tonquinoise : mais comme elle est très simple , qu'elle n'a , dans l'usage ordinaire , qu'un petit nombre de mots ; un peu d'attention sur la manière de parler des Naturels du pays , rend , en quelques mois , un Européen assez habile pour se faire entendre de ceux avec lesquels il doit traiter.

Dans

Dans ce Royaume, comme dans tous les autres pays du monde, il y a des patois inintelligibles pour tous autres que ceux qui y sont habitués, particulièrement dans la Province qui touche à la Cochinchine : mais ce n'est pas un inconvénient pour le Gouvernement, & le commerce, non plus que pour les Missionnaires Chrétiens. La langue Mandarine est entendue par tout ; c'est celle qu'apprennent les Missionnaires.

Cette langue Mandarine tient entièrement de la langue Chinoise, qui est une langue d'écriture, a différens dialectes, & est entendue dans tous les états policés des régions orientales. La prononciation n'en est pas la même au Tonquin, à la Cochinchine, au Japon, dans les îles de Liéou-chiéou (1), qu'à la Chine :

(1) Les îles de Liéou-chiéou, sont au nombre de trente-six, situées du 25^e au 28^e degré de latitude septentrionale : elles forment entr'elles un Royaume assez considéra-

cependant tous ces peuples différens , & si nombreux , en voyant le même mot écrit en caractères Chinois , lui donnent tous la même signification , quoique leur prononciation ne se ressemble en rien. Les Lettrés du Japon , ceux du Tonquin , ou de Liéou-chiéou , ne conçoivent rien

ble , très-peuplé , & tributaire de la Chine , dont les peuples ont la même religion & les mêmes usages qu'à la Chine. L'éducation y est la même : il y règne un caractère de douceur & d'humanité , qui n'est pas commun chez les Insulaires. Les Etrangers y sont reçus avec la plus grande affabilité. Le pays est peu riche en objets qui peuvent établir un commerce étranger ; mais il produit abondamment tout ce qui est nécessaire à ses habitans. Ils savent s'en contenter , & paroissent heureux. Le royaume y est héréditaire ; & les Rois mettent leur gloire à faire observer les loix , & à veiller au bonheur & à la tranquillité de leurs sujets. L'isle de Liéou-chiéou , la plus grande des trente-six , où le Roi fait sa résidence , donne son nom à tout le royaume. Ce pays est peu connu , & paroît digne de l'être davantage.

à ce que les Lettrés Chinois leur disent , s'ils se voient pour la première fois ; il n'y a que l'habitude qui les accoutume à donner dans la conversation , la juste valeur aux termes des divers dialectes , qu'ils prononcent tous différemment les uns des autres ; mais qu'ils entendent tous également , en les voyant écrits en Chinois. C'est ainsi que cette langue devient commune à tous les Lettrés de ces contrées , c'est - à - dire , aux Magistrats , aux Gouverneurs de provinces , aux Chefs d'armes & de religions , & dès-lors à toutes ces Nations nombreuses : ce qui a fait penser que la connoissance des caractères Chinois plus répandue , seroit un moyen sûr d'établir une langue commune à tous les peuples du monde.

Les loix du Tonquin , qui assurent la propriété des biens , en règlent le partage dans les familles. L'aîné des fils succède à la plus grande partie de l'héritage : la loi accorde quelque chose aux

filles dans la succession du père ; ce qui est peu considérable , lorsqu'elles ont plusieurs frères.

Les Tonquinois ne peuvent se marier sans le consentement de leurs pères & mères , ou des plus proches parens qui représentent ces chefs de famille. Il y a des degrés prohibés par les loix , dans lesquels il est défendu de se marier. On ne peut jamais prendre une femme dans la ligne directe , quelque éloigné que l'on soit de la souche , fût-ce au vingtième degré. Les gens d'un même nom & d'une même tige ne peuvent jamais s'épouser : mais il n'y a pas de degré prohibé dans la ligne collatérale ; on peut même épouser les deux sœurs.

Le temps ordinaire du mariage , pour les jeunes filles , est l'âge de seize ans. Toute la cérémonie de la part du garçon consiste à la demander pour épouse , en faisant quelques présens au père. Si la demande est acceptée , on s'explique de bonne foi sur les richesses mutuelles. Le

mari envoie chez la fille tout ce qu'il destine à son usage. Le jour du mariage, les parens & amis des parties contractantes, solennellement assemblées, la mariée est portée avec tout ce qu'elle a reçu de son mari, dans la maison qu'il a fait préparer pour leur demeure commune. Il n'intervient ni Prêtre, ni Magistrat dans cette cérémonie; le consentement seul des parens suffit: le contrat se fait sans Officiers publics, & sans formalités d'usage. Les parties écrivent elles-mêmes, ou font écrire l'acte par lequel elles s'engagent; elles le signent, ou y appliquent la mesure de leur doigt, qu'elles marquent avec des traits sur le papier.

Le mariage est absolument libre, au moins pour le mari, qui peut vendre sa femme; ce qui n'est pas rare; ou la renvoyer, en observant quelques formalités: mais la femme ne peut quitter son mari sans son agrément (1).

(1) Ce que nous avons dit des dots des

La polygamie est tolérée au Tonquin ; elle y est même assez commune , & les femmes libres se donnent aisément, pour trouver de l'appui ; quoique souvent le mari ne soit pas même chargé de les nourrir. La première femme , c'est-à-dire , celle que le mari a prise la première , ou celle dont les parens sont les plus qualifiés , ou les plus riches , tient le premier rang entre les autres , leur commande , & porte seule le titre d'épouse.

Pour que le mariage soit censé valide , il faut en avoir averti les chefs de la communauté dont on fait partie , &

femmes , ne doit s'entendre que de quelques présens , ou des habits à leur usage. Dans un Gouvernement , de la nature de celui du Tonquin , où les loix du mariage rendent l'état d'une femme comme précaire , & très-approchant de l'esclavage , les dots doivent être regardées comme nulles ; aussi n'entrent-elles pour aucune considération dans les alliances.

avoir payé le tribut fixé par la loi. De même, pour casser un mariage & renvoyer une femme, le mari rompt en deux une pièce de monnoie, dont il donne la moitié à sa femme, qui va en avertir les Chefs du Bourg : dès-lors, elle est libre : ou bien le mari lui donne un billet signé de sa main & muni de son sceau, par lequel il reconnoît qu'il abandonne tous ses droits sur elle & qu'il lui rend la liberté de disposer d'elle-même. Sans ce certificat, elle ne trouveroit jamais l'occasion de se remarier : mais lorsqu'elle y est autorisée par l'acte de sa séparation, ce n'est point une tache pour elle d'avoir été au pouvoir d'un autre, & d'en être abandonnée. Le mari est obligé de lui rendre tout ce qu'elle lui a apporté en mariage, même les présens qu'il lui a faits en l'épousant ; de partager avec elle les meubles & la maison où elle habitoit, de même que les enfans qu'elle a eus, si elle le juge à propos ; car elle peut les laisser tous au mari. Ainsi, sa disgrâce

n'ayant fait qu'augmenter ses biens, lui fournit les moyens de se remarier plus aisément. Cette compensation d'avantages, fait que les divorces, quoique libres, sont très-rares.

La femme ne peut quitter son mari, contre sa volonté, dans aucun cas que celui, où, étant autorisée & soutenue par une famille puissante, elle en abuseroit pour extorquer, par la force, le consentement du mari. La seule femme épousée, selon les loix, a le titre d'épouse (1); les autres ne sont regardées

(1) Elle jouit des mêmes honneurs que si elle étoit seule. Les enfans des autres femmes, ou concubines, sont censés lui appartenir : c'est elle qui a droit au respect filial ; & le deuil rigoureux ne se prend, dans la famille, que pour elle seule, les enfans qui ne sont pas d'elle, n'ayant presque aucun égard pour leurs mères naturelles, parce qu'elles n'ont aucun rang dans la maison, & que les usages ne leur accordent aucune protection. Ce qui prouve que la polygamie n'est regardée, au

que comme des concubines : & d'ordinaire le mari les fait habiter séparément , pour prévenir les tracasseries inévitables entr'elles. Après sa mort , les concubines , ou femmes du second ordre , n'ont aucune part à ses biens ; & si elles n'ont pas eu d'enfans , on les chasse de la maison. Cette coutume s'étend jusqu'aux femmes du Roi.

Les enfans d'un même père , quoique de différentes femmes , héritent également. L'aîné des garçons a un dixième des biens plus que ses cadets ; il tient lieu de père à ses frères , après la mort du père , même à ses sœurs aînées , lorsqu'il a atteint l'âge viril : elles ne peuvent disposer de leurs personnes , sans son consentement. Pendant les minorités , les oncles gouvernent les mineurs , & leurs biens (1). Au défaut de mâles , les

Tonquin , que comme concubinage ; & que la vraie idée du mariage , l'union d'un seul avec une seule , y est reçue. §

(1) Non-seulement ils les gouvernent ,

filles héritent des biens par égales portions : ce qui ne se pratique pas à la Chine, où elles ne peuvent succéder aux immeubles & fonds de terres.

Les femmes sont très fécondes ; elles jouissent, ainsi que nous l'avons fait remarquer, d'une grande liberté : cependant l'adultère est puni de l'exil, jusqu'aux confins du Royaume ; il peut l'être de mort ; mais cet excès de sévérité est très-

mais même ils sont obligés de les entretenir comme leurs propres enfans ; & si dans ces circonstances un beau-frère se trouve libre, il n'est pas rare qu'il épouse sa belle sœur : usage qui tient à la bonté du caractère des Tonquinois, & à leur attachement pour leur famille. De même, si un mari a perdu sa femme, & qu'il en ait eu des enfans, il en épouse la sœur, si elle en a une qui soit à marier ; & cela, parce qu'il est assuré qu'elle aura les sentimens de mère pour les enfans de sa première femme, auxquels il craindrait de donner une marâtre, s'il épousait une femme qui leur fût étrangère. Voyez le *XIV Recueil des Lettres édifiantes.*

rare , les loix anciennes permettant à un homme qualifié qui surprend sa femme dans l'action de l'adultère , de la tuer , ainsi que son amant, pourvu que cette sanglante exécution se fasse de sa main. S'il porte sa plainte en Justice , la femme est condamnée à être écrasée par un éléphant. Le suborneur reçoit la mort par quelque autre supplice. Dans les conditions inférieures , le mari doit recourir aux loix , qui traitent sévèrement les coupables ; mais qui exigent des preuves du crime , qu'il n'est pas toujours aisé d'apporter.

Les filles convaincues d'avoir forfait à leur honneur , sont punies d'une amende , plus ou moins considérable , selon les coutumes des lieux. Parmi les peuples des montagnes , qui sont regardés comme des Sauvages , les filles vivent dans la plus grande licence ; mais si elles deviennent grosses , & qu'elles soient dénoncées au Mandarin , cet accident , dans la famille , suffit pour ruiner le père & la mère , par les amendes auxquelles ils

sont taxés , à raison de leur négligence à veiller sur la conduite de leurs enfans. S'il n'y a pas de quoi payer , la fille & son complice peuvent être vendus comme esclaves.

Les loix défendent l'usage du vin ; mais elles sont peu fidèlement observées sur ce point , si ce n'est à la Ville royale , où l'on est continuellement sous les yeux des Mandarins, & où il est d'usage de prendre d'eux une permission par écrit , pour en user dans les festins qui se font à la célébration des mariages & des funérailles. Ainsi parmi ces peuples , les loix proscrivent les crimes , & les vices les plus préjudiciables à la société : mais , comme par-tout ailleurs , elles ne servent de frein qu'à ceux qui ne sont pas assez hardis ou assez puissans , pour les transgresser impunément. Le libertinage y est tellement toléré , que peu s'en faut qu'on ne le regarde comme permis.

Ces désordres ne sont cependant jamais portés au point de faire manquer

les enfans au respect qu'ils doivent à leurs parens vivans ou morts. Un fils ne peut, en aucun cas, intenter un procès à son père, ou à sa mère, ni se marier sans leur consentement. Le temps prescrit pour le deuil des pères & mères, est de vingt sept mois. Les enfans ne peuvent, dans l'intervalle, contracter de mariage, si ce n'est dans les trois jours qui suivent immédiatement la mort : si on les laisse passer, il faut attendre la fin du deuil. Ils donnent, pour raison de cet usage, que l'aîné des garçons étant occupé des affaires publiques, & du dehors, il est censé avoir besoin d'une femme pour prendre soin de son ménage. Enfin le respect pour les parens, ou ceux qui les représentent, est si bien établi & si bien observé, que les Maîtres d'école institués dans tous les Bourgs & Villages principaux, ont la plus grande autorité sur leurs disciples. Si on étoit accusé, même après les avoir quittés, de leur manquer de respect, on seroit grièvement puni.

On contracte avec eux des obligations , qui ne finissent qu'avec la vie. Cette multitude de Maîtres d'école ne fait pas que le peuple soit mieux instruit. La pauvreté est si grande & si commune au Tonquin , les travaux y sont si nécessaires & si continuels , qu'il y a peu de parens , au moins dans le peuple , en état de donner quelque éducation à leurs enfans.

Les Tonquinois n'ont pas la barbare coutume de noyer les enfans qu'ils ne peuvent nourrir , comme cela se pratique à la Chine : quelques - uns rougissant de dévoiler leur misère , les exposent ; & il est rare qu'il en périsse , parce qu'il se trouve beaucoup de gens qui se font un plaisir de les recevoir , & de les faire élever. Les pauvres reconnus tels , les vendent un prix très-médiocre , & pour une espèce d'aumône qu'on leur fait. Cet acte d'humanité , de la part des riches & des personnes aisées , tient au desir , naturel à la Nation d'avoir

une famille nombreuse & opulente. De là vient la coutume de se procurer des enfans étrangers , & même d'en adopter, avec une sorte de solemnité, indifféremment des deux sexes.

Les enfans adoptés sont soumis à toutes les obligations de la nature : ils doivent rendre , dans l'occasion , toutes sortes de services à leur père d'adoption, lui présenter les premiers fruits de la saison , & contribuer , de tout leur pouvoir , au bonheur de sa vie. De son côté , le père doit les protéger dans leurs entreprises , veiller à leur éducation & à leur conduite , & s'intéresser à leur fortune. Lorsqu'il meurt , ils partagent , presque également , sa succession avec les véritables enfans : ils prennent le deuil , comme pour leur propre père , quoiqu'il vive encore.

La méthode de l'adoption est fort simple : ou l'adopté a été trouvé par le père d'adoption , qui déclare au Magistrat qu'il le reçoit au nombre de ses enfans ;

ou celui qui aspire à cette faveur, étant d'âge à faire connoître ses intentions, les propose, ou les fait proposer au père de famille : s'il est satisfait de sa réponse, il va se présenter à lui avec deux flacons d'arack, que le patron reçoit. Quelques explications, ou conditions proposées, font le reste de la cérémonie.

Les Etrangers, que le commerce, ou d'autres raisons amènent au Tonquin, ont eu souvent recours à cet usage, pour se garantir des vexations & de l'injustice des Courtisans & des Mandarins. Un Anglois, nommé Baron, né au Tonquin, raconte qu'il avoit reçu l'honneur de l'adoption d'un Prince qui étoit alors l'héritier présomptif du Chova, ou grand Général de la Couronne; mais qu'après lui avoir fait quantité de présens, par lesquels il espéroit s'être assuré d'une protection solide & durable, sa dépense & ses peines furent perdues, parce que ce Seigneur devint fou.

Comme dans un peuple immense, les

pauvres font le plus grand nombre , l'usure est très-commune , & très-odieuse au Tonquin , où l'on prend d'ordinaire dans une année pour profit , le tiers de la somme qu'on a prêtée. Lorsque l'intérêt a égalé le principal , l'usure devrait cesser : mais les créanciers font faire de nouveaux billets ; & il arrive souvent que des familles aisées sont ruinées , pour une dette très légère dans son origine. On a vu de bons Laboureurs , qui vivoient honnêtement du fruit de leur travail , dépouillés de tout , mis hors de leur maison , pour le paiement d'une dette , à peine de la valeur d'un écu , qu'ils avoient négligé , ou été hors d'état d'acquitter pendant quelques années.

L'abus des loix du pays fait que les créanciers ont un pouvoir étonnant sur leurs débiteurs : ils se rendent les maîtres chez eux , enlèvent leurs meubles , leurs femmes , leurs enfans , dont ils abusent , les mettent à une sorte de tor-

ture très-douloureuse , espérant par ce moyen , de les forcer à leur faire un abandon absolu de tout ce qu'ils possèdent ; ils finissent par les vendre , pour tirer le prix de leur travail , jusqu'à ce que la dette soit acquittée (1) : car il n'y a point d'esclavage, proprement dit, au Tonquin. Les enfans adoptifs , ceux que les créanciers ont enlevés, ou que les parens ont vendus, deviennent libres, après l'expiration du terme fixé pour leur service. Leurs engagements ne sont qu'à temps ; aussi est-il défendu , sous peine de la vie , de vendre des enfans aux Chinois , qui les réduisent à un esclavage perpétuel. Malgré cette défense, ils ne laissent pas que d'en

(1) La pauvreté & l'incertitude des fortunes dans les Etats despotiques , y naturalisent l'usure , chacun augmentant le prix de son argent , à proportion du péril qu'il y a à le prêter. La misère vient donc de toutes parts dans ces pays malheureux ; tout y est ôté , jusqu'à la ressource des emprunts. *Esprit des Loix* , Liv. 5 , chap. 15.

enlever secrètement un grand nombre , dont ils font commerce , tant dans leur pays , qu'avec les Etrangers.



CHAPITRE V.

Visites ; usages de société ; dispositions des appartemens ; conversations ; manière de diviser le temps & les distances des lieux ; fêtes & superstitions de la nouvelle année ; spectacles ; maisons de chants ; combats de coqs.

LA civilité Tonquinoise doit son origine , en grande partie , aux usages de la Chine , quoiqu'il y ait des différences propres au pays , sur-tout parmi le peuple chez lequel les anciennes coutumes se conservent mieux que parmi les Grands. Ainsi les femmes du commun ont toute liberté de sortir & de vaquer aux affaires du dehors : mais celles des Mandarins , & autres personnes de distinction , sont resserrées , à peu près comme les Chi-

noïses. Les unes & les autres passent pour extrêmement faciles : elles se livrent aux Etrangers pour un prix très-médiocre , & font avec eux des mariages à temps ; on les recherche pour cela. Elles se choisissent un mari de leur goût ; faculté que n'ont pas les Chinoïses, qui se marient sans connoître celui qu'elles doivent épouser.

Toutes les visites se font le matin. C'est une incivilité de se présenter dans une maison de distinction , vers l'heure du dîner , à moins que l'on y soit invité. Les Seigneurs même se rendent à la Cour de grand matin ; ils y font les affaires qui les y appellent , ou remplissent les devoirs de leurs charges , jusqu'à huit heures : ils reviennent chez eux , où ils s'occupent de leurs affaires domestiques. Le temps qui leur reste , jusqu'au moment du dîner , se passe dans la retraite & le repos , comme une préparation nécessaire , pour que les alimens profitent au corps.

Les Princes, les grands Mandarins, les personnes de leur rang, ne sortent que sur des éléphants, dans de riches palanquins, suivis d'un grand nombre d'Officiers, de Soldats, & de Valers. C'est le rang, ou la dignité qui règle le nombre du cortége. Ceux d'un degré inférieur, sortent à cheval, & ne sont jamais escortés de plus de dix personnes. Il est rare qu'ils en aient moins, parce que l'escorte fait une grande partie de leur faste, annonce leurs dignités, & leur pouvoir.

Leur manière de recevoir les Etrangers, les parens, ou amis, approche des coutumes Chinoises. Les femmes ne sont pas toujours admises à la conversation, & ne mangent pas avec les hommes : cependant elles paroissent, reçoivent & rendent les politesses & les complimens que l'on juge à propos de leur faire.

On ne voit aucuns meubles dans les salles où l'on reçoit. Après les cérémonies ordinaires, les saluts & les révéren-

ces , toujours réglées par le rang des personnes avec lesquelles on traite , on va s'asseoir sur des estrades couvertes de nattes , qui sont autour de la chambre , on s'y place les jambes croisées , suivant la coutume de l'Orient.

Les salles des Grands ont plusieurs alcoves , où l'on est assis. La distinction du rang est marquée par la hauteur des places. On n'y voit également que des nattes pour tous meubles. Les tapis & les coussins ne sont pas même connus à la Cour : les lits sont encore des nattes destinées à cet usage , avec une sorte d'oreiller fait de jonc , ou de roseau qui sert de chevet & d'appui.

Aussitôt que l'on est assis , on apporte le bétel & quelques rafraîchissemens : ce qui ne se pratique qu'avec ses égaux ; car si celui qui rend la visite est d'un rang supérieur , on doit se garder de lui offrir le moindre rafraîchissement , sans même en excepter le bétel , à moins qu'il ne fasse au maître de la maison ,

l'honneur de lui en demander. L'usage des Seigneurs est de faire porter par tout avec eux leur eau & leur bétel. Les boîtes où il est renfermé, sont ordinairement de lacque rouge ou noir. Les Princes & Princesses en ont d'or, enrichies d'écailles de tortues, ou de quelques pierreries ; quoiqu'on fasse peu de cas, en ce pays, des diamans, des émeraudes, des rubis & autres pierres précieuses, qui n'ont aucune valeur connue dans le commerce, ni même dans l'état des biens.

Les Tonquinois, comme le plus grand nombre des Orientaux, n'ont aucun goût pour ce qui est d'une curiosité recherchée, & qui suppose un esprit cultivé par la connoissance des beaux Arts, & par une éducation soignée : mais ils poussent fort loin le luxe sur tout ce qui est de leur usage habituel & de leur connoissance. Ils portent la sensualité au plus haut degré. Ils semblent y être excités par la chaleur du climat qui les énerve, par la fertilité des terres qu'ils habitent, la

température de l'air , & les dons les plus précieux de la nature , dont ils jouissent sans peine. Ces causes réunies font que , pour l'ordinaire , ils sont incapables de s'élever à cette vertu mâle , à cette force naturelle qui semblent être le partage des climats plus froids & plus ingrats. Ils sont habitués au despotisme , qu'ils souffrent sans peine : quand même ils connoîtroient les avantages d'un Gouvernement plus favorable à la liberté , ils ne seroient pas capables de se les procurer par un travail assidu. Quelques esprits courageux paroissent de temps en temps parmi eux , & causent des révolutions , où le peuple prend quelque part , à raison des avantages qu'on lui promet ; mais qui se terminent toujours par rétablir le despotisme dans tous ses droits. Après quelques années de trouble & de désordre , le peuple se croit trop heureux de pouvoir rentrer avec tranquillité sous le joug qu'il portoit d'avance.

.. C'est manquer de respect à un supérieur ,

rieur, que de paroître devant lui fans présent (1). On offre ordinairement du bétel : si on demande quelque grace, le présent doit être considérable. Les Grands reçoivent beaucoup, & rendent très-peu, ou rien. Lorsque dans un moment de faveur, ou de curiosité de la part de la Cour, les Evêques, chefs des Missionnaires François, eurent la permission de rendre leurs hommages au Roi du Tonquin, ils lui firent de très-beaux présens en marchandises & en ouvrages d'Europe. Le Roi, pour les ré-

(1) C'est l'usage de tous les pays despotiques, de n'aborder personne au dessus de soi, pas même les Rois, sans avoir des présens à faire; parce qu'on y est persuadé que le supérieur ne doit rien à l'inférieur, pas même la justice. Toutes les graces y sont flétries du sceau de la corruption, & les hommes ne s'y croient unis ensemble, que par la force & l'autorité qu'ils peuvent exercer les uns sur les autres. Voyez *l'Esprit des Loix*, Liv. 5, chapitre. 17.

compenser , leur fit donner un bœuf. On peut juger par cet exemple , de la libéralité des Mandarins.

Dans la conversation & dans toutes les assemblées de visites , chacun doit éviter les sujets tristes , & donner à ce qu'il dit , ou à ce qu'il propose la tournure de la gaieté , qui paroît être le caractère naturel des habitans. C'est par la même raison qu'ils visitent rarement les malades , & que , même à l'extrémité de la vie , ils n'avertissent point les parens de mettre ordre à leurs affaires : cet avis passeroit pour une offense. Aussi meurent-ils la plupart , sans avoir disposé de leur héritage , par testament : ce qui donne lieu à des procès continuels , pour la succession de ceux qui ne laissent point d'enfans.

Leurs complimens , lorsqu'ils se rencontrent , ne consistent pas à se demander comment ils se portent ; mais où ils ont été , & ce qu'ils ont fait. S'ils remarquent , à l'air du visage , que quelqu'un est indisposé , ils ne s'informent

pas s'il est malade ; mais combien de tasses de riz il mange à chaque repas , s'il a de l'appetit , ou non.

Un inférieur ne paroît jamais que tête nue devant son supérieur ; & ceux qui reçoivent quelque ordre du Roi , soit verbal , soit par écrit , ne peuvent l'entendre , ou le lire , sans avoir auparavant ôté leur robe & leur bonnet.

On n'a pas au Tonquin l'usage des horloges , pour marquer le temps & le partager , ni de bornes ou de lieues pour mesurer les chemins : tout se fait par estimation. On divise seulement le jour en trois parties ; le matin , le midi , le soir ; & on fixe à peu près la moitié du matin & de l'après-midi. C'est ainsi que l'on y parle de la division du jour : on y a connoissance des heures Chinoises , sans s'y conformer dans l'usage. La nuit est partagée en cinq veilles , qui se comptent & s'estiment également dans tout le Royaume.

Chez les Mandarins , on se sert d'hor-

loges à la Morefque , qui font des boules de cuivre que l'on met dans un bassin plein d'eau : chaque boule est percée d'un petit trou par où l'eau entre ; quand elle est pleine, elle tombe au fond du bassin ; ce qui marque l'heure , ou la veille. Aussitôt on frappe sur une plaque de cuivre relevée d'un bouton au milieu : ainsi l'on indique la veille qui est passée , & celle qui commence : en même temps on bat le tambour avec des baguettes , qui en tirent beaucoup de son : ce bruit se répète de proche en proche , & dure toute la nuit. Les Tonquinois ne connoissent ni nos montres ni nos horloges ; il faudroit les instruire long-temps de leur usage , avant que de les habituer à s'en servir.

Ils comptent l'éloignement des lieux par journées , ou demi journées de chemin. Les distances plus rapprochées s'estiment à vue d'œil , sans mesure certaine. Dans un pays aussi coupé de canaux , de rivières & de marais , on est obligé de parcourir

une multitude de circuits qui retardent beaucoup le transport d'un endroit à un autre , quelque peu éloigné qu'il soit.

Chaque Bourg a un corps-de-garde ; où les habitans sont en faction tour à tour : par leur moyen , les ordres du Roi se portent en très-peu de temps dans tout le Royaume ; ils sont obligés de se les rendre , sans délai , les uns aux autres. Ces sortes de gardes & de messages ne coûtent rien à l'Etat ; ils empêchent même , à quelques égards , les incursions des voleurs , dont le pays est plein , parce qu'il est défendu de marcher la nuit. Si quelque affaire imprévue y oblige , il faut porter du feu avec soi , & se faire connoître ; sans quoi l'on est arrêté.

L'année Tonquinoise est composée de mois lunaires pleins ou non pleins. Pour se retrouver d'accord avec le cours du soleil , on a , de temps en temps , des mois intercalaires , & des années de treize mois. Ces années sont réglées par les

Mathématiciens du Roi, qui sont fort ignorans : ils prédisent les éclipses par conjectures, & lorsqu'il leur arrive de se tromper, ou de les annoncer à faux, on leur donne la houpade, ou des coups de marteaux de paille sur les genoux ; punition plus déshonorante que douloureuse. Pour s'y soustraire, ils omettent souvent les éclipses dans leur calendrier. Avant que les Européens vinssent commercer dans ce Royaume, ces Mathématiciens s'imaginoient qu'au temps des éclipses, un dragon vouloit dévorer la lune ; & il étoit ordonné de faire partout un grand bruit de chaudrons, pour effrayer la bête féroce, pendant que les Mandarins obligés de se mettre à genoux supplioient le dragon d'épargner la lune.

Le commencement de l'année est réglé par les Mathématiciens : le temps n'en est pas toujours le même. Quelques-uns comptent la nouvelle année du vingt-cinquième jour de la dernière lune,

parce qu'alors le grand sceau de l'Etat est renfermé pour un mois entier, pendant lequel l'action des loix est suspendue ; toutes les Cours de judicature vaquent ; les débiteurs ne peuvent être saisis ; les crimes , peu considérables dans ce pays , tels que les querelles , accompagnées de coups ou d'injures , & les vols demeurent impunis. La punition même des plus grands crimes est renvoyée à un autre temps , avec la seule précaution d'arrêter les coupables , & de leur raser la tête , afin qu'ils soient reconnus aisément , s'ils s'échappent de la prison : ces usages sont très-anciens dans la nation , & établis , pour que chacun , oubliant toute affaire désagréable , puisse se livrer aux plaisirs qui accompagnent les premiers jours de chaque année.

Ces fêtes durent trente jours , & se passent dans des réjouissances , des visites , & des festins continuels. On se fait des présens réciproques : ce temps est très-lucratif pour toutes les personnes

en place, sur tout pour les Mandarins qui reçoivent des présens de toutes parts, pour les Maîtres d'école, les Bonzes, & même les Missionnaires de la part de leurs Profélytes. C'est le temps auquel tous les passe-temps connus, tous les plaisirs se rassemblent, soit en public, soit dans l'intérieur des maisons. On n'entend de tous côtés qu'instrumens de musique; on élève des échafauds au coin des rues, où l'on donne des farces pour l'amusement de la populace : la gourmandise & la débauche sont portées à l'excès. Il n'y a point de Tonquinois, quelque misérable qu'il soit, qui ne régale ses amis, dût-il se réduire à la mendicité, pour tout le reste de l'année.

Ces jours solennels de réjouissance commencent par un acte, qui prouve combien ce peuple est superstitieux. Personne ne sort de sa maison le premier jour de la fête, dans la crainte de voir, ou de rencontrer quelque chose qui soit de mauvais augure, pour le reste de

l'année : on tient même les portes fermées, afin d'être plus en sûreté. Le second jour, chacun visite ses amis, & rend ses devoirs aux supérieurs : les fêtes publiques commencent en même temps ; mais elles sont souvent déshonorées par des crimes secrets, qui tiennent à une superstition barbare & cruelle. C'est une coutume abominable chez la plupart des Tonquinois, de faire mourir quelqu'un dans les premiers jours de l'année ; pour y réussir, ils empoisonnent les fruits & les volailles qu'ils portent au marché. Les voleurs se mettent en embuscade pour assassiner quelque passant : les uns & les autres se persuadent que ces homicides leur porteront bonheur ; & attendu la circonstance du temps, il est rare que ces attentats soient recherchés & punis, quoique l'on ait des exemples fréquens de la consommation de ces crimes. Quelle horrible idée doit-on prendre d'un peuple où les scélérats savent employer les circonstances, où la confiance paroît le

mieux établie entre les hommes , pour assouvir leurs passions intéressées , & leur vengeance , & se promettre une sorte de bonheur de l'accomplissement de ces crimes ?

Les plaisirs les plus communs & les plus estimés des fêtes de la nouvelle année , & de tous les temps de réjouissance au Tonquin , sont le chant & la danse. On s'y livre ordinairement le soir ; & souvent on y emploie toute la nuit. Les Mandarins ont des salles destinées à ces amusemens, qui, d'ordinaire, sont ouvertes au public. Dans les Aldées, ou Villages, il y a des *Maisons de chant* ; c'est ainsi que l'on appelle les salles publiques, où les habitans s'assemblent aux jours de fêtes : ils y jouissent du plaisir d'un spectacle qui se donne sans grand appareil. Les Acteurs sont ordinairement gagés pour une nuit, & sont au nombre de quatre ou cinq : leurs habits sont d'une forme bizarre, leurs chansons, ou récits, presque toujours à l'honneur de leurs

Rois , ou des grands hommes de la Nation , sont entremêlés de quelques couplets d'histoires amoureuses , ou relatifs à des aventures qui intéressent le canton ; elles forment la principale partie de ces spectacles , & roulent sur cinq ou six airs. Il y a des intermèdes de danses , toujours exécutées par les femmes : elles chantent aussi , & dans l'action , elles sont souvent interrompues par un bouffon , regardé comme le plaissant de la troupe , qui s'efforce de faire rire la compagnie par ses postures comiques , & ses bons mots. Leurs instrumens de musique , sont des trompettes , des timbales de cuivre , des hautbois , des guitares , & différentes espèces de violons. Les femmes ont beaucoup d'adresse & de légèreté à danser sur la corde ; quelques-unes s'en acquittent avec grace. Une autre sorte de danse attire l'attention du peuple. Une femme l'exécute , portant sur sa tête un bassin rempli de petites lampes allumées : elle doit s'agiter avec grande vivacité , aller ,

venir, sauter, se donner beaucoup de mouvemens, réglés sur la cadence des instrumens, sans répandre l'huile des lampes : cette sorte de danse dure presque une demi-heure. On donne aux Acteurs, par chaque représentation, un rixdaler (environ quatre à cinq livres de notre monnoie); mais les Spectateurs généreux y joignent quelques présens, quand ils ont lieu d'être satisfaits du talent des Acteurs.

Les combats de coqs sont aussi un des plaisirs du Tonquin, particulièrement à la Cour. Le Roi en fait élever pour cet usage, & d'ordinaire ils sont victorieux, quoique les Courtisans parient toujours contre eux; manière de faire leur cour, qui les appauvrit; mais à laquelle il faut se conformer, pour être vu de bon œil par le Souverain. Dans le reste de la Nation, ainsi qu'en beaucoup d'autres pays, ces sortes de paris sont intéressans par les gains & les pertes considérables qu'ils occasionnent (1).

(1) Les coqs de joute sont enfermés cha-

La pêche est encore un plaisir commun aux gens de tout état : chacun la fait à sa mode. La multitude de rivières , de canaux & de lacs dont le pays est coupé, en fournit par-tout le moyen. Ce plaisir est utile , sur tout pour un peuple fainéant & sans industrie , qui

cun à part dans une cage , dont les bâtons sont forts & épais , à travers lesquels ils se voient les uns les autres ; ce qui les rend si vifs & si colères , qu'ils se battent avec une furie surprenante. Il y a des Officiers commis pour en prendre soin , & régler leurs combats : ceux qui sont chargés du soin des coqs des Souverains , y mettent la plus grande attention ; & sont grièvement punis , s'il y a lieu de soupçonner quelque négligence dans la nourriture & l'éducation de ces coqs. On a vu un Roi d'Achem , faire couper le poing à un des principaux Seigneurs de la Cour , pour le punir , dit-il , du peu de soin qu'il avoit eu à nourrir ses coqs , qui s'étoient trouvés plus foibles , & avoient été vaincus dans un combat qui s'étoit donné sous les yeux du cruel despote.

croyant s'amuser , pourvoit à sa subsistance. En général , les hommes au Tonquin sont lâches & paresseux. Les plus honnêtes d'entr'eux , ne s'occuperoient qu'à satisfaire leur gourmandise , s'ils n'étoient forcés au travail : il n'y a que des passions , presque toujours nuisibles à la société , qui les tirent de cet état de léthargie. Il n'en est pas de même des femmes : si on en excepte leur goût décidé pour les hommes , elles sont plus estimables , plus laborieuses , & souvent pleines d'industrie & de courage.



C H A P I T R E V I.

Denrées & nourritures des Tonquinois ; manière de les préparer ; boissons & vins du pays ; usages dans le service des tables.

LE riz cuit à l'eau , est aux Tonquinois ce que nous est le pain. Les pauvres & les gens de la campagne le man-

gent liquide , & cuit, à peu près, comme dans certaines Provinces de France on prépare le gruau d'orge , ou d'autres grains : ils en consomment moins de cette manière , & il est plus nourrissant. Les ouvriers des villes & les personnes aisées le mangent sec. On en fait cuire pour chaque repas , & on le prend chaud. Etant préparé , sans sel ni aucun autre assaisonnement, & toujours avec de l'eau, il ne peut être que fort insipide : c'est pourquoi on use de beaucoup de choses salées & d'un goût relevé , telles que le *balachan* , dont il y a plusieurs espèces , & qui tient lieu d'anchois ; de poisson salé ; d'une espèce de sel composé de sel ordinaire , & d'une menue graine rôtie & pulvérisée , qui est de fort bon goût , & d'eau de poisson salé. Tels sont les assaisonnemens qui entrent dans la cuisine des pauvres & des riches. Ceux-ci cependant font, comme par tout ailleurs, bien meilleure chère. Quoiqu'en général tout le poisson du Tonquin soit bon ,

il y a du choix dans les espèces, de même que dans la volaille & les oiseaux de mer & de rivières. Ces denrées abondent dans le pays ; mais il est rare que le menu peuple puisse s'en procurer fréquemment : sa nourriture la plus ordinaire est de riz , de légumes , & de petits poissons les plus communs.

Le *balachan* & l'eau salée sont d'un grand débit, & comme nécessaires à tout le monde ; on ne s'en prive qu'autant que l'on y est forcé ; ils entrent dans tous les ragoûts destinés à la nourriture des Tonquinois. Voici comment se préparent ces deux assaisonnemens si communs. Il n'y entre rien d'étranger au pays : le poisson y étant plus abondant qu'en aucun autre lieu du monde, la mer , les rivières & les lacs sont toujours peuplés de pêcheurs , qui fournissent continuellement la matière de ces sauces. Pour fabriquer le *balachan*, on se sert de grands vases de bois, ou de petites cuves que l'on remplit en partie de poissons , de

petites écrevisses, ou cancrs que l'on pile, selon l'espèce de balachan que l'on veut faire ; on y met une grande quantité de sel & d'eau, à proportion ; on laisse fermenter le tout ensemble pendant un mois, ou six semaines ; on le remue tous les jours à force de bras. Ce temps expiré, si c'est de l'eau salée que l'on fasse, on en tire la liqueur, qui est de couleur rouge-foncé ; si c'est du balachan, on ne sépare pas la sauce du résidu qui reste au fond de la cuve ; on met le tout dans des pots de terre qui se transportent & se débitent par tout le Royaume, où ces denrées sont également recherchées des grands & du peuple.

On peut dire que dans ce pays on mange de toutes sortes d'animaux & de productions de la terre, pourvu qu'elles ne soient pas reconnues pour venimeuses ; encore le poison connu de certains animaux, ne les garantit pas de la dent des Tonquinois. Ils se font un régal de manger du poisson & du bœuf cruds, & le

sang des animaux sortant des veines. Ces denrées sont , dit-on , préparées avec tant de propreté , accompagnées de sauces si ragoûtantes , que la seule vue porte les Etrangers au moins à en goûter : les Européens même s'y accoutument , quoique ces sortes de mets soient si peu dans leurs usages ; on prétend qu'ils sont sains & rafraîchissans.

La chair de porc , qui est très-commune , tient lieu de viande de boucherie : comme on nourrit ces animaux à peu de frais , au moyen de la quantité de légumes & de racines qui croissent partout , & des marcs de riz fermenté dont on fait des boissons , les plus pauvres d'entre le peuple en élèvent pour leur usage : aussi voit-on presque tous les gens de cette classe , suivis d'un cochon qu'ils conduisent , au moyen d'une petite corde attachée à son oreille ; les pêcheurs même en ont dans leurs bateaux , ainsi que tous ceux qui sont occupés au service des canaux & rivières. C'est un délice

que de manger des petits poissons, que l'on sert vivans dans des tasses où on les voit nager. Les chiens, les chats, les rats des champs, dont on fait une chasse générale tous les ans, la chair du cheval & de l'éléphant, les vers à soie, les œufs de certaines fourmis, les gros vers blancs que l'on tire des vieux arbres, une forte de petites mouches à miel, les veaux morts nés, sont des mets recherchés; & l'on mange toutes ces viandes avec leur peau. Le Tonquinois méprise la chair des animaux écorchés; il n'en perd rien, non plus que des poissons, hors les excréments: il fait de bons ragoûts avec leurs boyaux; il en réduit même les os les plus tendres, en pâte, dont il fait des boulettes. La paresse, la nécessité, & l'appétit soutenu de cette Nation, la font profiter de tout ce qui peut la nourrir.

Dans la saison sèche, le pays est infesté de nuées d'insectes, qui ressemblent à des Hanneçons. Le peuple en ramasse le plus qu'il peut, les fait rôrir,

les réduit en poudre , & s'en sert pour donner du haut goût à sa nourriture.

Il n'est d'usage de manger au Tonquin des œufs de poule , que par remède , & lorsqu'on est indisposé. Ceux qui sont couvés , sont réservés pour la table du Roi & celles des Seigneurs : mais on fait une grande consommation d'œufs de canards , d'oies , & d'autres oiseaux.

On n'y mange ni beurre , ni lait , ni fromage qui y est en une sorte d'horreur : quelques Tonquinois amenés à Macao , furent malades plusieurs jours , pour en avoir mangé. Ils usent peu d'huile dans leurs cuisines ; on y en fait même très-peu , quoique les Oliviers réussissent bien dans le pays : on se sert de graisse de porc , pour préparer les mets des personnes riches ; le plus grand nombre se contente de l'eau salée qui entre dans la composition de toutes les sauces.

Outre le grand nombre de légumes & de racines qui abondent dans le pays , il y a quantité d'arbres , dont on mange

les premières feuilles , les branches tendres , & le cœur. Ainsi la moëlle du Bambou , tient lieu de belles & grandes asperges , dont quelques-unes sont très-grosses , & longues de cinq à six pieds. On en fait sécher , que l'on fait cuire lorsqu'on veut les manger. Le cœur , ou la moëlle de l'Aréquier est d'un goût excellent. On y fait aussi différentes espèces de pâtisserie , ordinairement bouillie , ou frite , si elle est de farine de riz ; entr'autres , des petits pains , qui cuisent à la vapeur d'un pot bouillant , en moins d'une demi-heure , & que l'on mange mous. Les Européens les font griller , ce qui les rend plus légers & plus agréables au goût. Il est rare d'en faire de froment ; on n'en sème point au Tonquin ; la farine en vient de la Chine : il n'y a , dans ce pays , ni fours , ni moulins , parce qu'on n'y a pas l'usage du pain.

Un manger fort commun , & qui est du goût de tout le monde , grands &

petits , ce sont des gâteaux de farine de fèves , préparés avec des herbes fortes & du balachan. Il y a différentes façons de les servir : on les coupe en morceaux , & on les fait frire , ou on les mange séchés au feu & fumés , avec de la graisse de porc ; ce qui est la meilleure manière. On prétend que cette nourriture est très-saine ; ce qui , sans doute , contribue à la grande consommation qui s'en fait. Ce n'est pas le prix qui l'a fait rechercher des gens riches ; car la livre , qui est de vingt onces , ne coûte pas plus d'un sol. On y fait encore des espèces de gaufres , ou de beignets avec de l'argille délayée , du sucre , & quelques autres assaisonnemens ordinaires : cette nourriture ne peut être que mal-saine ; mais les femmes en sont fort avides.

Le sucre étant très-commun dans ce pays , on y confit toutes sortes de fruits & même des racines : ces confitures sèches , ou liquides , ne sont point désagréables.

On recherche avec autant d'empressement au Tonquin, qu'à la Chine, des petits nids d'oiseaux, qui non seulement font partie de la chère la plus exquise, mais auxquels on attribue la vertu de fortifier l'estomac, & d'exciter les deux sexes à la propagation de leur espèce. Ces nids (1) sont réservés pour la table du

(1) Ces nids sont faits par des oiseaux qui ressemblent aux Hirondelles, & ne sont pas si gros, que l'on appelle *Chim*. Dans le pays, on les tire d'un canton appelé *le Bô-chin'h*, sur les côtes de la mer de la Cochinchine & du Tonquin. Quelques Insulaires, voisins des îles Manilles, nomment cet oiseau *Salangan*, & le regardent comme le plus précieux du pays, attendu le grand profit qu'ils retirent de la vente de son nid. On trouve quantité de ces nids sur les rochers de l'île de Paragua, l'une des Manilles; & ils passent en Orient, ainsi qu'à la Chine, pour un mets très-délicat. Les montagnes de ce pays produisent beaucoup de cire qui semble entrer dans la composition de ces nids: ils sont blancs, lorsqu'on les détache du ro-

Roi & celles de quelques-uns des principaux Seigneurs qui peuvent s'en procurer. On les délaye ; on en fait des coulis ; on les mêle avec quelques autres alimens recherchés , & on prétend qu'ils ont toutes fortes de goûts. Cela doit être ainsi pour les naturels de la Chine & du Tonquin. Quelques Européens qui en ont goûté , ne les ont pas trouvés si délicieux. D'autres , au contraire , les ont regardés comme un manger excellent , qui n'a par lui-même aucun goût déterminé , mais qui s'accommode si bien

cher auquel ils tiennent , par le même mécanisme qui attache les nids des Hirondelles communes , aux murailles , en Europe. On en trouve , en quantité , dans l'isle de Xolo , & dans les Calamianes , qui font partie des Philippines : ainsi cette production de la nature & de l'industrie d'un petit oiseau , est recherchée dans tout l'Orient , pour les mêmes usages auxquels on l'emploie à la Chine & au Tonquin. Voyez *l'Histoire générale des Voyages* , tom. 10 , pag 411.

avec

avec toutes les espèces de viandes , ou légumes , qu'il les rend excellentes. Les petits oiseaux qui construisent ces nids , les attachent aux rochers contre lesquels les flots de la mer viennent se briser. Il y a toute apparence qu'ils sont formés de l'écume de la mer condensée , que les oiseaux ramassent avec leur bec , & du suc ou résine de calembac. Ces deux matières mêlées ensemble , desséchées & durcies , forment une substance transparente , blanche , lorsqu'elle est fraîche , & dont la couleur , en séchant , tient le milieu entre le jaune & le verd. On trouve ces nids en grande quantité , collés les uns contre les autres , de la forme à peu près des nids que fabriquent les Hirondelles en France ; mais beaucoup plus petits. Lorsqu'on les vend , ils ressemblent assez à la moitié de l'écorce d'un citron confit , pour la grandeur & pour la forme. On les ramasse , & on les charge dans des petites barques , que les gens du pays savent conduire à travers les ro-

chers auxquels ils tiennent. Le Roi de la Cochinchine , pour ce qui lui en appartient , s'en est réservé le commerce exclusif , comme la production la plus précieuse de ses Etats , & dont le débit est le plus assuré (1).

(1) C'est avec raison que les Missionnaires Jésuites , qui ont le mieux examiné les matières dont ces nids sont composés , ont dit que le suc du Calembac leur communiquoit les qualités rares & le goût exquis qu'ils donnent aux autres alimens. Le Calembac est une espèce de résine qui distille naturellement du bois d'aloës autour de ses nœuds , & sur-tout au pied de l'arbre. Ce bois d'aloës n'a rien de commun avec la plante du même nom , qui produit le suc amer & purgatif , si connu dans l'usage de la Médecine. Il n'a été ainsi appelé , qu'à raison de son amertume. La gomme-résine que l'on en retire , & que l'on appelle le Calembac , ou Tambac des Indiens , est une substance qui s'écrase sous les dents comme la cire , quoiqu'elle soit plus ferme , qui a un goût délicieux , & qui , brûlée sur des charbons , rend l'odeur la plus suave. Cette résine est peu connue en Europe , on n'en re-

Les ustensiles de cuisine sont en petit nombre au Tonquin, & peu diversifiés, ce sont des marmites de cuivre étamé : grandes & petites, sans pieds, à peu près de la forme des nôtres, ou des poêles de fer qui viennent de la Chine, qui sont larges & peu profondes, avec quelques pots & plats de terre commune ; on n'y connoît pas l'usage de faire rôtir les viandes.

Dans le pays plat, où il n'y a point de bois, le peuple se sert de paille pour faire la cuisine : on l'amasse en gros tas, & on la conserve à l'abri des pluies &

cueille que sur les montagnes presque inaccessibleles de la Cochinchine, & de la province d'Yéman à la Chine. On la vend au poids de l'or aux Seigneurs de la Chine & du Japon. On l'emploie & on en brûle dans les pagodes les plus fameuses de ces deux Empires, & dans les occasions rares, où les gens en place & très-riches veulent donner des festins somptueux à quelques personnes d'une haute considération.

des inondations ; les branches de quelques arbres de clôture , les grosses racines séchées , servent à entretenir le feu , & à lui donner plus d'ardeur. C'est peut-être cette disette de bois qui oblige le peuple à manger crues certaines viandes difficiles à cuire.

Sa boisson ordinaire est le thé du pays , non ce thé fin , & d'un goût agréable , que l'on apporte de la Chine en Europe ; il ne croît pas au Tonquin : c'est une autre espèce de thé grossier , que l'on appelle *chiabang* , dont le goût est âcre , mais qui désaltère beaucoup. On remplit d'eau une marmite , où l'on jette une quantité déterminée de cette herbe , on la fait bouillir quelques heures , & elle produit une liqueur rouge comme du sang. Cette espèce de thé n'étant pas assez abondante pour en fournir à tout le peuple , il se sert de plusieurs autres espèces de feuilles , d'écorces , même de bois , dont un morceau peut bouillir dans différentes eaux

pendant sept à huit jours , en conservant sa qualité : cette boisson altère l'estomac , pour être trop mordante , & pour précipiter trop la digestion ; elle est d'une telle âcreté , qu'elle donne la galle , si on en use souvent ; incommodité très-commune au Tonquin , ainsi que les dartres.

Les Grands font usage du thé de la Chine , plus par air , que par goût ; car ils en ont un autre nommé Chiaway , qui est composé de bourgeons & de fleurs d'un arbre du pays , que l'on fait sécher avant que de les mettre bouillir dans l'eau : ils donnent une liqueur fort agréable qui se boit chaude , moins pour l'utilité , que pour le plaisir.

On tire du riz une boisson fort estimée dans toutes les Indes orientales , & connue en Europe sous le nom d'Arack : elle se fait , ou par la fermentation , comme à la Chine , ou par distillation dans l'alambic. Cette liqueur , bien distillée & en petite quantité , devient une eau-de-vie de la première force : si on en tire da-

yantage , elle est plus potable : l'usage en est fort mal-sain; & l'ivresse en est souvent mortelle : prise avec excès, elle fait passer sans intervalle du sommeil, à la mort.

Le vin Chinois, tiré du riz par la fermentation , est de plusieurs espèces. Celui que l'on qualifie vin de Mandarin , est très bon, & de couleur jaune : on le laisse fermenter long temps dans de grands vases de terre : on y mêle quelques simples salutaires, & même, à ce que l'on dit, un agneau nouvellement né, que l'on réduit en une espèce de pâte liquide. Quand ce vin est tiré au clair, on le met dans des vases d'une pinte ou environ , & il peut se garder des siècles, sans rien perdre de sa qualité. Il se vend fort cher au Tonquin , où on l'apporte de la Chine : il est très-fort, d'un goût peu agréable, & plaît plus au Tartares qu'aux Chinois. Les Tonquinois n'en usent que dans les festins principaux & comme par débauche. On fait moins de façons pour le vin ordinaire.

On en fabrique au Tonquin pour la consommation du pays , & qui est à bas prix, tel que celui dont use le peuple , que l'on appelle vin d'eau , parce que , sur huit parties d'eau , on en met environ deux de vin ; il passe avec raison pour être rafraîchissant. Le riz que l'on distille, pour en tirer ces différentes liqueurs, n'est pas le même que celui que l'on mange , c'est une espèce particulière, uniquement destinée à cet usage.

Toutes les denrées dont nous venons de parler , se vendent par-tout à des marches réglés , qui se tiennent de cinq en cinq jours.

On mange au Tonquin , sur des tables de vernis , rondes ou quarrées , mais peu élevées , parce qu'on est assis , les jambes croisées. On ne peut être commodément plus de quatre à une table. On sert le riz dans des tasses ; les autres mets dans des tasses , ou de petites jattes ou plats , qui ressemblent à des soucoupes de tasses à thé. La vaisselle répond à la qualité des

sonvives , & à l'état du maître de la maison : elle est de porcelaine de la Chine & du Japon , ou de faïance du pays , qui est assez propre ; & dans quelques occasions , de bois vernissé.

Sur des tables aussi propres , on n'a pas besoin de nappes , & comme les doigts ne touchent jamais aux mets , les serviettes sont également inutiles. Chacun est servi à part des mêmes viandes dans des jattes ou tasses : au lieu de cuiliers & de fourchettes , on a de petits bâtons d'ébène ou d'ivoire , garnis d'or ou d'argent , ou simplement de bois dur , avec lesquels on approche les alimens de la bouche.

On tient la tasse de riz de la main gauche , on l'approche de la bouche , & avec les bâtonnets on y fait entrer le riz : on prend de même les viandes qui ont été coupées par morceaux , avant que de les servir. Ce qui est liquide , se hume comme le riz. Chacun mange proprement , sans toucher rien avec la main ,

que la jatte ou le petit bâton. Cette manière ne nous paroîtra pas commode ; mais l'habitude rend tout facile : le Tonquinois ne feroit pas moins embarrassé avec nos fourchettes & nos couteaux , que nous le serions avec ses bâtonnets. Les personnes de distinction mangent avec une sorte de décence , & comme en mesure. Il y a de l'adresse & même de l'élégance à manier le bâtonnet , de façon que le morceau paroisse sauter dans la bouche.

Quant aux gens du commun , comme ils sont très-gourmands , ils ne s'occupent que du soin de se remplir avidement l'estomac : ils ne répondent à aucune des questions qu'on leur fait alors : ils semblent craindre que le temps qu'ils emploieroient à parler ne diminuât le plaisir dont ils jouissent , & leur portion d'alimens. Ils mangent prodigieusement ; mais ils ne boivent pas à proportion , même dans leurs repas d'appareil , & rarement ils font excès de liqueurs fortes. Il n'en

est pas de même à la Cour & parmi les gens de guerre ; le plus fort buveur y passe pour le plus galant-homme. Dans les repas qu'ils se donnent entr'eux , les convives ont la liberté de demander tout ce qu'ils desirerent : celui qui les traite , regarde cette occasion de les obliger , comme une faveur. A la fin des repas , on présente , dans les maisons riches , une pièce de toile de coton blanche , ou peinte , à laquelle les convives s'esfuiient les doigts.

L'usage des grands & des riches est de faire trois repas par jour , sans y comprendre une légère collation dans le cours de l'après-midi. Pour le peuple , il n'a point d'heures réglées ; il mange quand son travail le lui permet , & qu'il a de quoi subvenir au besoin.





CHAPITRE VII.

Maladies communes au Tonquin ; Médecine & Chirurgie.

DANS tous les climats , il y a des maladies qui paroissent endémiques à certaines contrées , comme il y en a qui leur sont tout-à fait étrangères , ou si rares , qu'elles y sont comme inconnues. L'apoplexie , la pleurésie , la peste , telle qu'on la connoît en Europe , sont des maladies ignorées au Tonquin. Il y a rarement des rachitiques , des bossus , ou des personnes avec des défauts de conformation sensibles. On n'y trouve presque point de sourds ni d'aveugles. Il semble que la température du pays conserve aux organes & aux sens leurs facultés & leur vigueur plus long temps que dans beaucoup d'autres régions connues. Les maladies les plus communes, sont la fièvre, la dyssenterie , la jaunisse , la petite vé-

role : il y en a même de particulières au pays qui tiennent au climat, à l'excès de la chaleur, & au genre de nourriture qui agissent plus sur certains tempéramens que sur d'autres.

La lepre y est un mal si ordinaire, que dans beaucoup d'endroits, on assigne des terrains isolés, où ceux qui en sont atteints, doivent habiter : ils sont exclus de la société : il est même permis de les tuer impunément, s'ils entrent dans les villes ou dans les bourgs. Cette maladie est affreuse, elle dévore les extrémités des pieds & des mains; en sorte qu'après un certain temps, il ne reste plus de doigts à ceux qui en sont affligés : ils ne laissent pas de vivre long-temps dans cet état, & de transmettre cette maladie à leurs enfans; car on est obligé de leur permettre de se marier : ils ont le sang si chaud, si âcre, que le besoin du commerce des femmes les rendroit furieux, s'ils ne pouvoient en user librement.

Le mauvais vent est une autre espèce de maladie qui nous est inconnue. Le vent ou l'impression subite d'un air froid, chargé d'exhalaisons locales, glace tout d'un coup le sang, & fait mourir sur le champ plusieurs personnes : d'autres ne sont qu'estropiés de quelques membres : le plus souvent, la bouche se déforme & tourne comme dans une attaque de paralysie. Lorsque l'impression est légère, on en guérit en se réchauffant. Il y a des remèdes spécifiques contre ce mal, s'ils sont administrés à temps.

Les femmes en couche sont sujettes à une révolution du sang, qui les étouffe en un moment, ou les rend infirmes pour toute leur vie : celles qui en sont atteintes, deviennent ordinairement stériles. Les enfans sont sujets à des obstructions dangereuses qui arrêtent toutes les évacuations naturelles, & en font périr beaucoup. Le remède d'usage pour cette maladie, est un cataplasme composé

d'une drogue, appelée Coakroch & d'oignons rôtis , qu'ils appliquent sur le nombril , & qui a un prompt succès.

Tant de maladies communes en ce pays & qui lui sont particulières , exigent le soin & la connoissance des Médecins. Les Chirurgiens ne sont pas moins nécessaires dans quantité d'accidens : plusieurs exercent ces professions au Tonquin ; mais on peut dire que c'est à l'aventure , sans principes & sans connoissance de la constitution du corps humain , car ils ne se doutent pas de l'anatomie.

Cependant ils font quelques études à ce sujet , dans des livres Chinois , où ils apprennent à connoître & à préparer les drogues , les herbes & les racines qu'ils emploient dans la cure des différentes maladies : mais leurs idées sont si confuses , que , s'ils s'avisent de les mettre au jour , on reconnoît aussitôt leur profonde ignorance. L'expérience est la

plus sûre de leurs règles; mais comme elle ne donne aucune connoissance de l'anatomie, & qu'ils croient que le siège de toutes les maladies est dans le sang, ils appliquent leurs remèdes en conséquence, n'imaginant pas qu'il y ait aucune différence dans la constitution des corps & dans la qualité des humeurs.

Ils ont d'anciens livres de médecine, où toutes les parties du corps sont représentées; ce qui annonce qu'autrefois ils ont eu quelque idée de l'anatomie : mais leur pratique actuelle prouve qu'ils ne font aucune réflexion sur ces figures; ils ne les consultent même pas dans les cas où elles pourroient leur indiquer la conduite qu'ils devroient tenir (1).

Les Médecins Chinois sont beaucoup plus estimés que ceux du Tonquin : ils sont habiles dans la connoissance du pouls, qui les guide quelquefois heu-

(1) Voyez encore à ce sujet, le chapitre 10 de cette première partie.

reusement dans le traitement des maladies ; aussi ont-ils la plus grande vogue. Ceux qui viennent exercer leur art dans le Royaume , y font fortune , & retournent dans leur patrie jouir de leur opulence.

La Chirurgie est au Tonquin bien au dessous de la Médecine. On n'y connoît pas la manière de guérir les dislocations, ou les fractures des os. Les Chirurgiens, dans ces occasions, n'emploient que certaines herbes dont ils font des cataplasmes, qui, quelquefois ont le succès le plus étonnant. Ils ont un autre remède qui consiste à réduire en poussière les os cruds d'une poule, dont ils font une pâte qu'ils appliquent sur la partie affectée, & qui passe pour un spécifique souverain.

La saignée s'y pratique rarement, & la méthode du pays ne ressemble pas à celle de l'Europe. C'est du front que les Tonquinois se font tirer du sang, avec un os de poisson, que l'on applique sur

la veine ; on l'en frappe avec le doigt ; il perce , & le sang jaillit aussitôt. Cet os a la forme de la flâme dont se servent les Maréchaux.

L'opération principale & du plus grand appareil dans la plupart des maladies , est le feu (1). La manière dont ils le donnent , mérite d'être remarquée. Ils

(1) Cette opération ressemble beaucoup au *Moxa* , ou caustique en usage au Japon , dont Kempfer donne le procédé dans son Histoire du Japon , *tom. 3 , pag. 282*. On emploie des feuilles d'armoïse séchées , battues dans un mortier , au point de les réduire en filasse , frottées ensuite entre les mains , de manière qu'elles soient dépouillées de leurs fibres grossières , & de leurs parties membraneuses les plus rudes , & qu'il n'en reste qu'une espèce de duvet fin & délicat. La brûlure de ces sortes de vésicatoires n'a rien de douloureux , elle est seulement suivie d'ampoules qui s'élèvent sur la peau , pleines d'une sérosité qui entraîne au dehors les humeurs peccantes. On applique le Moxa avec succès dans le paroxysme de la goutte , dans les épilepsies , & on

emploient une feuille d'arbre bien sèche, qu'ils battent dans un mortier, & qu'ils humectent ensuite légèrement avec de l'encre de la Chine délayée : ils la divisent en plusieurs pièces, de la grandeur d'un liard, qu'ils appliquent en différens endroits du corps ; ils y mettent le feu avec du papier allumé. Le malade n'a pas moins besoin de patience pour résister à la douleur, que de confiance en l'efficacité du remède. L'usage des ventouses est très-fréquent : elles s'appliquent de la même manière qu'en Europe, sinon qu'au lieu de verres qui manquent au Tonquin, on emploie des calebasses.

Les lavemens ne sont jamais employés, en quelque maladie que ce soit : il est rare de se servir de purgatifs, proprement dits. Les Médecins prétendent connoître des simples spécifiques pour tous les

le place indifféremment sur toutes les parties du corps.

maux en particulier. Ces remèdes ne fatiguent, ni ne dégoûtent les malades : ils ont même la liberté de manger ce qui leur plaît, à l'exception de la chair de porc & de celle de poule, qui sont ordinairement interdites ; mais on se permet celle de canard, que l'on regarde comme rafraîchissante, & tenant de la qualité du poisson qui entre dans le régime de tous les malades, lesquels cependant pour la plupart se mettent à la diète, se contentant, pour toute nourriture, de riz liquide, qui est léger & salutaire. Cette manière de vivre, simple & continuée tant que l'incommodité dure, contribue autant au succès des cures les plus admirées dans le pays, que les prétendus spécifiques des Médecins.

Les eaux du Tonquin, en général, sont mal-saines, & causent sur-tout dans la saison des pluies & de la chaleur, sinon des épidémies, au moins des incommodités sensibles : elles ne le sont nulle part autant que dans le pays des

montagnes & des forêts, lors de la chute des feuilles; car quelques arbres s'en dépouillent, & dans les autres, les nouvelles font tomber les anciennes. Ces feuilles se pourrissant dans les fontaines & les ruisseaux, communiquent à leurs eaux une qualité très-malfaisante, funeste à presque tous les Tonquinois des pays bas, qui vont s'établir dans les montagnes : plusieurs en meurent assez promptement, après en avoir fait usage. On n'échappe à ce danger, qu'en quittant les forêts avant le retour du printemps. Les habitans naturels de ces provinces, qui sont des espèces de Sauvages, ne paroissent pas être affectés par le changement de qualité des eaux, quoique la plupart de ceux qui y sont habitués, soient atteints de squirrhes, & aient une jambe plus grosse que l'autre; difformité occasionnée par les dépôts d'humeurs qui s'y forment. On peut aussi attribuer ces infirmités à la qualité de l'air que l'on respire dans ces forêts, & que les

exhalaisons , dont il est chargé , rendent pesant : il arrive même aux Etrangers & aux Missionnaires qui passent dans ces cantons, de se sentir, eux & leur suite, saisis par un sommeil qu'ils ont beaucoup de peine à surmonter. Il est rare que, s'ils y séjournent quelque temps, ils n'en reviennent pas malades , quelque mouvement qu'ils se donnent pour empêcher que l'air n'agisse sur eux autant qu'il le feroit, s'ils cédoient à son impression.

Les chaleurs de l'été amènent presque toujours avec elles des maladies épidémiques qui font mourir une infinité de monde. Des bourgs entiers sont tout à coup dépeuplés , plus d'hommes encore que de femmes. Les pluies, jointes à l'ardeur de l'air, empêchent les hommes d'agir autant qu'à l'ordinaire : cette inaction leur est funeste. Il n'en est pas de même des femmes , qui sont toujours à peu près occupées aux mêmes travaux domestiques, & par conséquent toujours agissantes.

Vers le mois de Septembre , les maladies cessent , l'air change & devient plus salulaire , parce que la sécheresse succède à l'humidité. L'hiver est , dans ce pays , la saison la plus saine & la plus agréable : on peut la comparer aux printemps de l'Europe les plus beaux & les plus agréables : il tombe peu de pluies , & rarement : on n'y a pas même l'idée des effets de la gelée , lors du plus grand éloignement du soleil.

Malgré toutes les maladies particulières à ce pays & les intempéries de l'été , on y voit beaucoup plus de vieillards vigoureux & sujets à très peu d'incommodités de leur âge , que dans la plus grande partie de l'Europe. Il n'est pas rare d'en rencontrer à la tête d'une famille de soixante ou quatre-vingt , tant enfans que petits-enfans , tous sortis d'eux , & finir leur carrière dans une heureuse maturité , comme le fruit qui se détache de l'arbre qui l'a nourri. Ils ne témoignent aucun regret de quitter la vie ; ils revie-

vent dans leurs enfans , & la satisfaction de mourir au milieu d'eux , ôte à la mort tout ce qu'elle a d'effrayant. Ils cessent d'exister , sans être troublés par l'appareil lugubre , les inquiétudes inutiles , les larmes feintes , qui , chez d'autres peuples plus policés , entourent & fatiguent un vieillard , auquel on veut rendre redoutable un terme qu'il ne peut éviter. Ces vieillards heureux jouissent de cet avantage , comme de la récompense de la vie frugale & laborieuse qu'ils ont menée. On en trouve plus dans le peuple , que parmi les personnes du premier rang.



CHAPITRE VIII.

Cérémonies funèbres des différens ordres de l'Etat ; appareil des funérailles ; piété envers les morts.

Les Tonquinois se règlent , pour les cérémonies funéraires , sur une espèce de rituel qui leur vient originairement de

la Chine , & qu'ils observent à la lettre. Le principe de leur conduite , dans ces circonstances , est la maxime de Confucius , si célèbre parmi eux : *Il faut servir les morts comme on sert les vivans ; ou bien , il faut avoir pour les absens les mêmes égards que pour les présens.* Ce qui rend ces maximes si respectables , relativement aux défunts , c'est que l'horreur de la mort , plus vive au Tonquin que par-tout ailleurs , a donné lieu à quantité d'usages superstitieux , dont les Grands sont les esclaves , aussi-bien que le peuple , parce que le rang ne dispense pas de la mort , ni ne la retarde.

Ils croient que les enfans , dans le sein maternel , ne sont animés que par les esprits des enfans morts avant que d'être parvenus à la maturité de la raison : mais que les ames de tous les autres hommes deviennent autant de génies capables de faire du bien ou du mal ; qu'elles seroient toujours errantes & sujettes à toutes sortes de besoins , si le secours

secours de leurs familles ne les aidoit à subsister ; ou si , suivant leurs propres inclinations , elles ne se procuroient ce qui leur manque par le mal qu'elles occasionnent , ou par le bien qu'elles procurent. Ils ne disent point ce que ces ames deviennent , lorsque leurs familles cessent de leur donner des secours , ni pendant quel temps on est obligé à ces devoirs envers elles : ils s'en tiennent à la persuasion où ils sont tous , que la mort est le plus grand mal qui puisse arriver à ceux qui sont sortis de l'enfance : aussi avons-nous vu qu'ils ne parlent même pas de ce qui peut en donner l'idée ; & que prévenir un homme , que son dernier moment approche , seroit pour eux le comble de l'impolitesse , & même une preuve de barbarie.

Cependant ils observent avec l'exactitude la plus rigoureuse , l'heure , le jour & le moment auquel une personne expire ; & dans l'instant même où ils pensent qu'elle finit , ils lui mettent sur le

visage un mouchoir, qu'ils replient après le dernier soupir rendu, disant que son ame s'y est attachée. S'il arrive qu'elle meure au même jour que son pere ou ses plus proches parens sont nés, on regarde cet événement comme un funeste présage pour les héritiers & ses descendans : dans ce cas, le corps n'est point enterré, avant que les Devins & les Ministres de la religion du pays, n'aient été consultés, afin de choisir un jour assez favorable à cette cérémonie, pour détourner ce que le moment de la mort peut annoncer de fatal. Souvent il se passe plusieurs mois, & même plusieurs années, avant que d'avoir la réponse qu'ils attendent; & jusqu'à ce qu'ils la reçoivent, le cercueil est enfermé dans un endroit de la maison destiné à ce dépôt, ou dans une cabane bâtie exprès : il est posé sur quatre pieux plantés pour cet usage.

Ces inquiétudes & ces précautions n'ont lieu que chez les Grands & les

personnes riches , qui sont plus attachés à la vie que les gens du commun. Ceux-ci n'auroient pas de quoi fournir à la dépense qu'exige un si long délai ; aussi ils enterrent les morts douze ou quinze jours après qu'ils sont expirés , parce que plus la sépulture est retardée , plus il en coûte , non seulement aux femmes & aux enfans du défunt , mais encore à tous ses proches , obligés de contribuer aux frais des cérémonies & fêtes des funérailles , & de se conformer à l'usage indispensable & fatigant de venir tous les jours se prosterner plusieurs fois devant le corps , & de renouveler leurs lamentations à des temps marqués.

Les gens riches font donc des dépenses très grandes pour leurs morts. Afin d'avoir le temps d'étaler , dans cette occasion , leur magnificence , ils diffèrent la sépulture au moins de trois mois , si aucune des raisons dont nous avons parlé , ne les oblige à la retarder de quelques années.

Les vieillards même font faire avec soin le cercueil où ils doivent être mis : ils n'y épargnent pas la dépense , lorsqu'ils sont en état de la faire ; ils y emploient les bois les plus précieux & les plus beaux vernis.

On fait distinction des sexes dans la manière de les ensevelir. Les hommes sont revêtus de sept de leurs meilleurs habits ; les femmes de neuf : on leur met dans la bouche des pièces d'or & d'argent , de la semence de perles , pour les garantir de l'indigence dans une nouvelle vie : le cercueil est garni en dedans d'étoffes de soie , plus ou moins précieuses : le corps y est déposé , la face tournée vers le ciel , la tête appuyée sur quelque pâte , afin qu'elle soit immobile. Ce qui reste de vuide dans le cercueil , est entièrement rempli du plus beau riz. Quant aux pauvres , on les traite à peu près de même , sinon qu'au lieu de pièces d'or & d'argent , on leur remplit la bouche de choses communes & peu précieuses.

ses , dans la seule vue de les empêcher , par cette espèce de frein , de tourmenter les vivans. On ferme ensuite le cercueil : on ne se sert pas de clous pour en joindre les différentes pièces ; on croiroit faire insulte au corps ; mais on le calfate avec une espèce de ciment très - tenace , & on l'enduit de vernis.

Avec ces précautions , l'air n'ayant point d'action sur le cadavre , il n'est pas étonnant qu'on le conserve plusieurs années de suite dans la maison , sans que l'odeur de la corruption soit incommode. Tout le temps qu'il y reste , le fils aîné doit coucher au pied du cercueil , lui faire des offrandes & des sacrifices d'animaux entiers , ou de tables couvertes de viandes & d'encens : c'est un devoir indispensable , duquel personne ne peut s'exempter , sans crime.

Lorsque le jour de l'enterrement est venu , il se fait une assemblée de parens & d'amis , vêtus de deuil , c'est à-dire , d'une robe de grosse roile de coton blan-

che. Le fils, ou celui qui est à la tête du deuil, est ceint d'une corde, la tête entourée, plutôt que couverte, d'un fagot de paille, qui lui sert de bonnet : tous ont des bâtons à la main, sur lesquels ils s'appuient, comme des gens prêts à succomber sous l'excès de la douleur. Les femmes & les filles ont la tête & le visage couverts d'une pièce de toile qui les dérobe à la vue ; mais qui n'empêche pas que l'on n'entende leurs gémissemens & leurs cris. Le corps du défunt est porté par vingt ou trente personnes, avec gravité, lenteur & la plus grande attention, pour qu'il ne penche pas plus d'un côté que de l'autre ; afin qu'il garde l'équilibre le plus parfait, on met sur la biere une tasse pleine d'eau : s'il n'en est pas tombé une goutte, ce qui est ordinaire, on le tient à bon présage, & on récompense les porteurs.

Toute l'assemblée précède, ou suit le corps ; les génuflexions, les prosternations, les cris, les gémissemens sont réglés par

un Maître de cérémonie , au signal duquel tout se fait avec le plus grand ordre. Toutes les voix d'hommes & de femmes s'élèvent en même temps : les uns réclament le mort comme leur mari , les autres comme leur bon pere ; le plus grand nombre , comme parent , bienfaiteur , ami ; chacun en fait un éloge convenable à la qualité qu'il lui donne : ce concert funèbre finit au même signal , & on continue la marche en silence. De temps en temps on s'arrête pour faire des offrandes , & recommencer les mêmes cérémonies. Dans la marche , l'aîné des fils se couche à terre par intervalles , & laisse passer le corps sur lui : cette cérémonie est regardée comme la plus grande marque du respect filial : lorsqu'il se relève , il pousse des deux mains le cercueil en arrière , comme pour engager son pere à retourner au séjour des vivans. Le convoi est précédé de divers instrumens de musique : on y porte des banderoles , ou espèces de bannières char-

gées d'inscriptions différentes à la louange du défunt : une des principales pièces du convoi , est le mouchoir , où on croit avoir reçu son ame , que l'on porte avec circonspection jusqu'au lieu de la sépulture , & que l'on rapporte ensuite à la maison , où on le place sur une tablette destinée à ce seul usage.

Dans cette cérémonie , les riches offrent des animaux de toute espèce , & même des palais avec leurs meubles : le tout est de papier doré : on en brûle de temps en temps une certaine quantité. Toutes ces offrandes sont comme autant de lettres de change que l'on expédie au profit du mort , à la vue desquelles il trouvera , dans l'autre monde , tout ce qui lui sera nécessaire pour être à son aise. Outre ces offrandes , il y a beaucoup de tables chargées de viandes & de provisions réelles , en si grande abondance , qu'il faut des échelles pour y atteindre : ces tables sont abandonnées au peuple qui suit le convoi. Quand le corps est

déposé au lieu de sa sépulture, on reconduit l'assemblée à la maison, & la cérémonie se termine par un grand festin, où l'on boit à l'honneur du défunt, souvent jusqu'à l'ivresse (1).

L'appareil des funérailles est propor-

(1) Les usages superstitieux se ressemblent dans tous les pays, par quelque côté. Les festins qui terminent les cérémonies des funérailles, sont encore en usage dans plusieurs provinces de France; mais seulement dans les villages; & on y boit beaucoup. Je me souviens d'avoir lu dans le *Pour & Contre*, Ouvrage périodique de l'Abbé Prevost, que l'on eut beaucoup de peine, dans une ville d'Espagne, à retrancher des honoraires des Moines qui assistoient aux convois funèbres, la dépense du festin qu'ils devoient faire pour honorer la mémoire du défunt. L'Auteur dit que les Moines, dans la chaleur du repas, s'écrioient, après avoir bu, *viva el morto*: » & que dans le Rituel, qui leur prescrivait ce qu'ils devoient faire en pareille occasion, il étoit écrit » : *Itaque fratres largiùs comportandum, quia perfectiùs & plenius inde recreantur mortui.*

tionné au Tonquin , comme par-tout ailleurs aux richesses de la famille : les Seigneurs ont plusieurs cercueils l'un sur l'autre , portés sous de riches dais , avec une escorte de Soldats & une longue suite de Mandarins , qui s'empressent , dans ces occasions , de rendre aux morts les mêmes honneurs qu'ils espèrent recevoir de leurs familles.

Les enfans sont d'autant plus intéressés à ne rien épargner dans ces occasions , que leur réputation dépend de leur générosité. On n'est pas regardé comme bon fils , qui est la première des qualités au Tonquin , comme à la Chine , si on n'a vendu quelques parties de ses biens , pour la dépense des funérailles de son pere ou de sa mere ; plusieurs même vendent tout ce qu'ils possèdent, pour remplir plus dignement ce devoir.

Le temps du deuil , pour un pere ou une mere , dure trois ans : il est de trois mois de plus pour le fils aîné : on porte , pendant ce temps , des habits couleur de

cendre , & des bonnets de paille. Dans ce long intervalle , les enfans habitent peu leurs logemens ordinaires ; ils couchent à terre sur des nattes : non seulement ils se réduisent aux alimens les plus simples , mais ils se font servir dans une vaisselle grossière ; ils se privent de liqueurs fortes , ils n'assistent à aucune fête , le mariage même leur est interdit : s'ils manquoient à des loix si sévères , ils perdroient leurs droits à la succession. Pendant le cours du deuil , on célèbre quatre fois l'an la fête des morts , aux mois de Mai , Juin , Juillet & Septembre. Le sacrifice qui se fait à l'expiration des trois ans , est le plus magnifique , & jette les Tonquinois dans une dépense , qui , quelquefois , absorbe toute leur fortune.

Ils s'occupent long-temps avant que de mourir du soin de se choisir un lieu pour leur sépulture ; & ce choix n'est point indifférent , parce qu'ils regardent la place où ils seront enterrés ,

comme pouvant influer sur le bonheur ; ou le malheur de leurs descendans.

Ce lieu n'est point fixé , comme à la Chine , sur les montagnes ; mais chacun a dans son Aldée , ou lieu natal , l'endroit de sa sépulture , au milieu de quelque champ cultivé. On y élève une cabane , autour de laquelle on bêche la terre tous les ans , pour empêcher l'herbe d'y croître. Ces soins cependant ne passent pas de générations en générations , parce qu'à la longue les morts ne laisseroient plus de place aux vivans , qu'ils pussent habiter , ni de terres d'où ils tiraient leur subsistance : le respect pour les sépultures qu'il est défendu de violer , sous peine de mort , a des bornes. Quelques Grands , curieux de perpétuer leur mémoire , font bâtir des caveaux où on place leurs corps : il y en a même qui font élever des temples à cet usage , avec des Ministres pour les servir , auxquels ils assignent des revenus ; mais c'est le très-petit nombre , même parmi

les personnes qualifiées & riches. Le grand respect dû aux tombeaux ne s'étend guère au delà de trois ans, c'est-à-dire, du terme prescrit pour le deuil, à la fin duquel on relève le corps de terre, on en recueille les os dans une petite biere que l'on enterre ailleurs. S'il arrive que les chairs se soient conservées jusqu'à ce temps, on juge que le mort étoit un méchant homme qui a tourmenté les vivans, & qu'il ne s'est conservé dans cet état de fraîcheur, qu'à leurs dépens : si les chairs sont entièrement consumées, & qu'il ne reste que les os secs, on en tire un bon augure, & pour la mémoire du défunt, & pour l'honneur de sa famille.



C H A P I T R E I X.

Pratiques religieuses du Tonquin ; secte de Bout , ou des Idoles ; secte des Magiciens ; secte des Lettrés ; superstitions particulières ; Sages , ou Philosophes.

SI, par le terme *Religion* , on entend les pratiques superstitieuses, qui sont l'objet de la vénération & de l'attachement de la multitude ignorante , il n'y en a nulle part autant qu'au Tonquin ; mais comme les objets de la superstition y changent continuellement, & que ce qui a été le sujet du culte public dans un temps , est tout-à fait oublié & même méprisé peu après , qu'il n'y a point de constance dans ce que la populace appelle sa Religion , on peut dire , qu'à proprement parler , il n'y en a point , & que l'on ne fait qu'y passer d'une superstition à une autre , qui prend faveur pour un temps , par l'intérêt qu'y trouve

quelque Prêtre du pays, Devin ou Bonze, enfin un Ministre quelconque du culte public, pourvu qu'il soit accrédité dans le peuple, & qu'il ait le talent de lui en imposer.

Cependant le fond des Loix religieuses & des superstitions qui règnent au Tonquin, vient de la Chine, qui elle-même a tiré le culte des Idoles des Indes orientales : il y a donc au Tonquin, comme à la Chine, trois sortes de Religions, ou de superstitions dominantes; celle de Bout, ou l'idolâtrie de Foë; celle de Lanzo, ou des Magiciens, & la secte des Lettrés, qui est la même que celle de Confucius à la Chine.

I.

Sectes de Bout, ou des Idoles.

La Religion de l'Etat & de tout le peuple, est le culte des Idoles, dont l'origine la plus ancienne & la plus connue se rapporte à Foë ou *Thánphat*.

Voici ce qu'en racontent ses Ministres au Tonquin.

Foë étoit fils d'un Roi de l'Inde , qui ayant manqué de payer le tribut qu'il devoit à un Roi voisin , & ne se trouvant pas en état de résister aux préparatifs de guerre que l'on faisoit contre lui , envoya Foë son fils à sa Cour , pour traiter de la paix , & prendre des engagements pour payer dans la suite le tribut plus exactement. Celui-ci non seulement apaisa le Monarque irrité ; mais il gagna tellement ses bonnes grâces , qu'il en obtint la fille en mariage. L'ayant conduite à la Cour du Roi son pere , au lieu de l'aider dans le Gouvernement du Royaume , & d'habiter avec sa nouvelle épouse , il disparut , & se retira dans un désert , où deux Génies s'emparèrent de sa personne , & lui suggérèrent un nombre infini de Loix , que les plus habiles de ses Sectateurs n'osent convenir de connoître toutes , tant elles sont multipliées.

Le solitaire Foë , devenu Législateur ,

se fit des disciples , & par leur moyen la Religion s'étendit des Indes aux extrémités orientales du Monde , où elle subsiste encore en diverses sectes distinguées les unes des autres , par leurs pratiques superstitieuses & ridicules. Les dogmes principaux de la Religion au Tonquin sont , qu'il existe un premier Être , que Foë a changé de formes plusieurs fois , & pris différens corps : qu'après la mort , il y a un lieu destiné à la récompense des bons , & un autre à la punition des méchans , ou un paradis & un enfer , dont chaque secte se fait une idée relative à ses préjugés & à ses intérêts ; qu'un même homme a plusieurs ames , (sans doute de l'espèce de celles que les anciens Philosophes admettoient , des ames végératives , sensitives & raisonnables) ; que les ames passent d'un corps à un autre ; du corps d'une bête à celui d'un homme , & réciproquement : ainsi la Métempsycose est un point de foi. Cette Religion prescrit encore des

abstinences & des jeûnes sans nombre (1).
On trouve dans les Histoires de la Chine,

(1) On place la naissance de Fo ou Foe , environ mille ans avant l'ere chrétienne , & le temps où sa doctrine & son culte furent portés à la Chine , environ soixante-cinq ans avant la même date. Son pere , que les Chinois nomment Iu-fun-vang , régnoit dans la presqu'île de l'Inde. Sa mere , Mo ya , ne cessa de rêver , pendant sa grossesse , qu'elle avoit avalé un éléphant. Elle accoucha de Fo par le côté gauche , & mourut en le mettant au monde. Il se tint debout en naissant , fit sept pas , & montrant le ciel d'une main , la terre de l'autre , sa langue se délia tout d'un coup , & on l'entendit prononcer , qu'au ciel & sur la terre il n'y avoit que lui qui méritât d'être adoré. A l'âge de dix-sept ans , il épousa trois femmes , de l'une desquelles il eut un fils : à dix-neuf , il les abandonna pour se retirer dans le désert avec quatre Philosophes. A trente ans , il sentit tout d'un coup qu'il étoit rempli de la divinité ; & se regardant lui-même comme un être divin , il ne pensa plus qu'à répandre sa doctrine , & à s'attirer la vénération du peuple , par les merveilles dont

la manière dont elle s'est répandue dans l'Orient : elles apprennent qu'un Empe-

il accompagna ses prédications. Sa doctrine fut aussitôt répandue dans toutes les parties de l'Orient, par quarante mille disciples. Enfin le Dieu Fo ne pouvant se soustraire à la loi commune à tous les hommes, mourut à soixante-dix-neuf ans. Sa doctrine extérieure étoit celle que l'on suit encore au Tonquin, & dont nous avons cité les points principaux. On prétend qu'à l'approche de la mort, il rassembla ses disciples favoris pour leur déclarer que jusqu'alors il n'avoit parlé que par figures ; mais que la vraie doctrine étoit, qu'il n'y avoit d'autre principe que le vuide & le néant, que tout étoit sorti du néant, & devoit y rentrer, que telle étoit la fin de toutes les espérances : ce qui est l'athéisme le plus décidé. Mais il y a grande apparence que cette prétendue déclaration de Fo a été imaginée long-temps après sa mort : on ne la trouve que dans quelques livres Chinois, connus seulement de ceux qui font une profession secrète de l'athéisme. L'état le plus marqué d'inaction, celui qui approche le plus de l'anéantissement, est la perfection de ses Sectateurs. Le

reur vit en songe un homme d'une grandeur extraordinaire , qui lui ordonna

grand Lama , qui prétend avoir succédé à ses prérogatives , n'a d'autre travail que de satisfaire les besoins de la nature ; à peine daignait-il parler ; son état est l'immobilité : il croit représenter ainsi le souverain Être. Les Siamois donnent pour titre distinctif à leurs Rois celui d'Immobile. Les Rois de Cananor regardent l'inaction comme le premier de leurs privilèges. L'idolâtrie de Fo est généralement répandue dans tout l'Orient , à quelques différences près. Les Lamas , les Talapoins , les Bonzes , les Hochangis , prêchent la même doctrine dans la Tartarie , à Siam , à la Chine , au Japon , à Ceylan. On prétend que le songe de la mere de Fo a donné lieu aux honneurs que presque tous les Rois des Indes rendent à l'éléphant blanc , qu'ils mettent au rang de leurs possessions les plus précieuses. Voyez *la description de la Chine , par du Halde*. Les *Mémoires de le Comte*, *proem. declarat. scientiæ sinicæ*, par le P. Couplet. Les *Voyages de la Loubere & de François Pyrrad*. Le célèbre Auteur de l'Esprit des Loix , a remarqué , l. 14 , chap. 5 , & l. 24 , chap. 11 , combien la secte

d'aller chercher & de recevoir la Loi du grand Occident : il étoit résolu d'y aller lui-même ; mais sur les représentations & les prières de son Conseil, il resta à la garde de son Empire , & chargea quelques Seigneurs de sa Cour d'aller dans les régions occidentales chercher cette Loi. Les Chinois s'embarquèrent , & après quelque temps d'une navigation qui leur parut très-longue , ils résolurent d'aborder à la première terre qu'ils découvriroient, & ce fut dans l'Inde, qu'ils appellent actuellement le petit Occident, depuis que l'Europe leur est connue, & à laquelle ils donnent le nom de grand Occident , où il n'étoit guères possible qu'ils pussent jamais parvenir par la route qu'ils avoient prise , en égard à leur peu

ou l'idolâtrie de Foë avoit causé de maux dans les Indes , en fomentant la paresse naturelle des habitans. On en peut juger par les excès superstitieux auxquels se livrent ses Sectateurs les plus zélés.

d'habileté dans la navigation. Il paroît cependant que c'étoit-là qu'ils devoient chercher la connoissance de la Religion & des Loix que le grand spectre avoit indiquées à l'Empereur. Il est aisé de voir par ce récit, que cette tradition est bien postérieure au premier établissement de l'idolâtrie à la Chine.

Aussitôt que les députés Chinois eurent pris terre, ils acquirent quelques connoissances de la Religion de l'Inde, & amenèrent avec eux des Bonzes ou Bramines, pour s'établir dans leur pays, & former des Ministres qui pussent les seconder. L'Empereur les reçut avec distinction, & fit publier, sur leurs instructions, la Religion de Foë dans toute l'étendue de sa domination : il défendit de tuer des animaux, ordonna que l'on bâtit des Temples, ou des Oratoires, de demi-lieue en demi-lieue : il fit même élever dans sa ville Impériale une haute tour, spécialement destinée au culte de la nouvelle Religion. Cette tour, à ce

qu'ont rapporté depuis les Lettrés , a été renversée plusieurs fois par la foudre : ils assurent même que l'Empereur qui établit ce culte , ainsi que ses successeurs qui l'ont imité , ont tous été malheureux , & ont attiré une longue suite de disgraces sur leurs sujets. Cependant le culte de Foë a fait de grands progrès à la Chine , & s'est toujours maintenu parmi le peuple , quoique ce ne soit pas la Religion de l'Etat , puisque les Empereurs , à leur avènement au trône , le proscrivent comme une Religion étrangère : mais malgré cette défense , ils ne laissent pas de bâtir , même dans l'enceinte de leurs palais , des Temples aux Idoles , & des Monastères aux Bonzes dans le Royaume ; sans doute par complaisance pour leurs femmes , attachées à cette espèce de culte , & par politique pour leurs intérêts , qui les engage à ménager le peuple qui est généralement dévoué à l'idolâtrie.

Au Tonquin , la Religion de Foë doit

être regardée comme celle de l'Etat ; le Chova , ou le Général des forces du Royaume , dans la personne duquel réside toute la puissance du sceptre , se fait une gloire de la soutenir ; tandis que le Dova , ou celui qui a le titre de Roi , ou d'Empereur sans autorité , est le chef de la Religion des Lettrés , ou du culte que l'on rend au ciel , ou au souverain Être.

Il doit y avoir dans chaque bourg , ou Xâ , un Temple d'Idoles. Ces édifices sont plus ou moins considérables , suivant la richesse du pays. En général , ils sont assez négligés , & ressemblent à des espèces d'angars ouverts de tous les côtés , dans lesquels on voit quelques Idoles suspendues , ou placées sur des tables , sans aucun ornement. Chacun de ces Temples a son gardien , qui jouit des terres & revenus attachés à la maison de l'Idole qu'il sert : chaque particulier est obligé de lui donner tous les mois une certaine quantité de riz & une petite somme en deniers.

Les

Les Temples principaux font bâtis avec plus de dépense : quelques-uns ont des tours & des espèces de clochers ; ceux-ci mieux fondés , suffisent à l'entretien de différentes communautés de Bonzes , ou de Religieux qui vivent ensemble , & portent un habit semblable à celui des gens du pays , dont la couleur est gris-blanc. Ils sont obligés de se raser la tête , & de garder la continence : il leur est défendu de rien manger de tout ce qui a eu vie , de boire du vin , ou de quelque autre liqueur qui enivre ; ils s'abstiennent d'oignons & de toute plante , ou racine d'une odeur forte ; ils récitent en commun & à des heures marquées , des prières dans une langue qu'ils entendent à peine : leur Chef , ou Supérieur , doit être un Lettré en grade : ils ne font aucune fonction de Sacrificateurs ; leur emploi se réduit à servir les Pagodes , ou Temples des Idoles , & à exercer la Médecine parmi le peuple. La plupart subsistent des aumônes qu'on leur fait. Il y a

aussi des communautés de Religieuses qui vivent retirées dans leurs cloîtres , d'où elles ne sortent que pour jouer des instrumens de musique aux funérailles : elles n'ont pas la réputation d'être les femmes les plus chastes du pays.

Il s'en faut beaucoup que ces communautés Religieuses des deux sexes soient aussi multipliées au Tonquin qu'à la Chine ; aussi n'y font-elles presque aucune sensation : on ne s'apperçoit pas qu'elles soient à charge au peuple , ni qu'elles abusent de sa crédulité pour extorquer des aumônes. Le caractère de tous ces Bonzes est fort humain ; ils ne sont ni intolérans , ni persécuteurs ; ils n'ont aucune aversion pour la religion Chrétienne , & n'approuvent pas que l'on inquiete , ni que l'on punisse ceux qui l'embrassent. Ils prétendent que Foë & Jésus-Christ étoient frères ; le premier , l'aîné ; le second , le cadet , qui , par ambition , ayant voulu s'élever au dessus de son aîné , fut attaché à une croix par

l'ordre de son frere ; que nonobstant le supplice dont il est mort , c'est bien fait de l'honorer ; mais sans préjudice du culte que l'on doit rendre à Foë. Telle est l'idée qu'ils ont du divin Auteur de la religion Chrétienne.

Il n'y a pas au Tonquin de Bonzes solitaires comme à la Chine : les idées des Tonquinois , en matière de religion , ne sont pas exaltées ; ils ne feroient pas propres aux jeûnes & aux abstinences de ces reclus. Quelques-uns ont essayé d'en imposer au peuple , en feignant de jeûner très-austèrement ; tandis qu'ils mangeoient en secret de toutes sortes de viandes avec excès , & qu'ils s'enivroient de liqueurs fortes : mais leur imposture a été bientôt reconnue , & ils ont été couverts de la confusion qu'ils s'étoient justement attirée.

Les fêtes , même les plus solennelles des Idoles , n'ont point de jour fixé , dans l'année , pour leur célébration : cependant la cinquième lune est le temps le plus

ordinaire des processions & des sacrifices que l'on fait en leur honneur. Les Dévots vont aux Temples le premier & le quinzième jour de la lune : ils offrent des présens aux Bonzes & aux Gardiens des Pagodes; ensuite on promène l'Idole, & on oblige les hommes & les femmes de chaque bourg ou village, de lui faire cortége, revêtus de leurs plus beaux habits. Un des derniers Rois, autant pour se divertir, que pour honorer ses Idoles, faisoit faire de temps en temps de ces processions dans la province du Midi, pour lesquelles chaque bourg étoit obligé de fournir un certain nombre d'hommes & de femmes habillés uniformément : le spectacle en étoit assez régulier. Les mêmes cérémonies se pratiquent dans la ville royale. De temps en temps on fait par tout des processions solennelles, pour honorer les Génies, ou les Mânes; mais quelque importantes que puissent paroître ces fêtes à ceux qui les ordonnent, elles n'obligent jamais

d'interrompre les travaux ordinaires de la campagne.

Le Chova, qui règnoit il y a environ quarante ans, étoit sujet à des accès de dévotion, qui l'obligeoient à tenir continuellement, dans son palais, une troupe de Bonzes, pour faire des jeûnes à leurs modes, & diverses cérémonies en l'honneur de leurs Idoles. Il les envoyoit purifier la ville, sur laquelle ils répandoient, par asperision, une certaine eau lustrale. Quelques-uns de ces Bonzes, qui avoient vu les cérémonies de la Religion Chrétienne, & l'appareil avec lequel les Missionnaires les pratiquent, trouvoient les leurs trop simples & trop grossières; ils en imitoient quelques-unes, au moins celles de décoration extérieure; ils se revêtoient d'espèces de tuniques, d'étoffes plus précieuses que leurs habits ordinaires, qu'ils appeloient l'habit de grace, lorsqu'ils devoient faire quelque fonction de leur état; ils avoient même établi dans quel-

ques Pagodes , l'usage des cierges.

Le culte de représentation de toutes ces Idoles , consiste dans les sacrifices , la lutte , les comédies , les festins. Le jour de l'exercice venu , on propose des prix pour la lutte : ceux qui entrent dans la lice , se dépouillent de leurs habits , & se ceignent les reins d'une pièce entière de toile , qu'ils ferment assez pour que l'on ne puisse avoir aucune prise sur eux. Les deux Athletes emploient toutes sortes de ruses pour se surprendre & se terrasser l'un ou l'autre : ils s'entrelacent les bras & les jambes ; ils s'embrassent par le corps , se soulèvent de terre , se renversent à demi , & celui que l'on croyoit déjà vaincu , recommence le combat avec plus d'ardeur : toutes les parties du corps travaillent , & font les plus grands efforts ; mais les Lutteurs ne se donnent jamais de coups : leurs combats sont plus d'adresse que de violence , & n'en sont que plus intéressans pour un peuple qui n'est

pas fanguinaire. La plupart de ces Athlètes n'ont que ce talent pour gagner leur vie.

Les Hommes non mariés égorgent les victimes, qui sont ordinairement des cochons, quelquefois des buffles, des bœufs, des poules, des canards. Lorsque ces animaux sont bien lavés, on les apporte sur des tables devant l'Idole. Les Chefs les plus distingués du lieu, offrent le sacrifice, présentent la victime au Dieu, ou Génie, lui font des complimens, rendent grâces des bienfaits reçus, & en demandent la continuation pour l'avenir : ils se prosternent ensuite contre la terre, qu'ils battent avec le front ; ils se relèvent & se prosternent de nouveau jusqu'à trois fois. Tous les hommes qui ont atteint l'âge de vingt ans, sont obligés de faire la même cérémonie ; mais les femmes & les enfans ne sont admis qu'au spectacle, & non à adorer la Divinité.

Les comédies font une partie considérable du culte des Idoles : elles

se jouent dans les Temples, où il y a des troupes de Comédiens & de Comédiennes attachées à leur service : on les paye , non à raison de leur talent , mais à proportion de leur nombre & de la durée des pièces. Ces sortes de spectacles consistent en représentations d'anciennes histoires du pays , à réciter des pièces de poésie , à exécuter des concerts de voix & d'instrumens , & des danses diverses : ils durent le jour & la nuit sans interruption , les Acteurs & les Spectateurs se succédant continuellement. Les instrumens sont des tambours de différentes grandeurs , des flûtes & plusieurs espèces de violons , ou de guitares : la musique n'en est pas désagréable ; ceux qui l'exécutent , observent entr'eux une méthode qui leur tient lieu de mesure , & qui empêche la confusion des parties & des instrumens.

Ces spectacles sont accompagnés de festins : les habitans du lieu où on célèbre la fête , sont obligés de faire servir

au Temple une table couverte de riz , de viandes , de poissons & de différens fruits cruds & confits : chacun y contribue , suivant ses facultés , & est assis au spectacle & au festin , selon son rang d'ancienneté , ou de dignité. On invite les villages voisins à ces fêtes ; souvent il y en a plusieurs de société qui s'aident mutuellement , & fournissent ce qui est nécessaire à la célébration des sacrifices , à la pompe des processions , & au service des festins.

Pour fournir à toutes les dépenses qu'exigent la construction & réparation des Temples , l'entretien des Ministres & Gardiens , les frais des sacrifices , on impose une capitation que l'on est obligé de payer , sous les plus fortes peines. Pour rendre au peuple ce joug plus facile à porter , on l'entretient de prétendus miracles des divinités , des guérisons qui s'opèrent par leur puissance , de leurs fréquentes apparitions : mais on les craint plus qu'on ne les aime , parce qu'en gé-

néral on est persuadé qu'elles font plus de mal que de bien , & que l'on a plus de calamités à redouter d'eux , que de faveurs à en attendre. Cette idée ne rend les peuples que plus intéressés à les apaiser & à se les rendre propices : leur grand objet est de les réduire à l'inaction.

Dans quelques endroits où le Génie est honoré , sous la figure d'un chien , on lui offre , pour premier présent , le jour de la solennité , des ordures d'enfant. Les sacrifices ordinaires viennent ensuite. Plus anciennement , & lorsque ce peuple n'avoit pas des mœurs aussi douces qu'à présent , il arrêtoit les Etrangers qui avoient le malheur de passer sur ses terres , leur faisoit perdre la raison par des breuvages préparés exprès ; puis il les immoloit à ses Idoles , persuadé qu'aucun sacrifice n'étoit plus capable d'éloigner les maux qui pouvoient le menacer. Cette barbarie atroce , quoique défendue en tout temps , sous peine de mort , a joui long-temps de l'impunité

que l'on achetoit par les grands présens que l'on faisoit aux Mandarins, pour qu'ils ne fissent aucunes recherches dans ces circonstances.

Rien n'est plus contradictoire que la conduite de ces peuples, comparée avec leur croyance. La Métempsychose est un de leurs dogmes religieux ; il leur est défendu, en conséquence, de tuer aucuns animaux ; cependant ils immolent des victimes à ces mêmes Divinités qui défendent de les faire mourir : ils conviennent aisément des conséquences absurdes de leurs actions, relativement aux préceptes de leur loi ; mais ils prétendent que les Bonzes & les Gardiens des Temples, sont chargés de les observer pour le reste de la Nation : ceux ci ne s'en acquittent pas mieux, & vivent en secret comme les autres. Il est vrai que dans les calamités publiques, pour appaiser les Dieux & les Génies irrités, on fait des défenses de tuer des animaux pendant un certain temps. On appelle alors des Bonzes pour

célébrer des jeûnes solennels & publics : mais ces jeûnes sont, pour ceux qui les payent, d'une cherté excessive, & les repas qui les accompagnent, sont beaucoup plus somptueux que les festins des jours de fêtes. On ne sert, à la vérité, que des légumes & des racines ; mais les plats sont multipliés & préparés avec le plus grand soin, & on y joint des pâtisseries & des confitures de toute espèce.

Sans préjudicier au culte de Foë, établi par-tout, chaque ville ou bourg se choisit un Génie tutélaire, ou patron propre : il y en a d'anciens & de nouveaux ; on en change quand on le juge à propos. Rien de plus ridicule que ces Génies & le culte qu'on leur rend : ce sont des animaux, quelquefois les plus vils, des serpents, des tigres, des chiens, des chats, des bœufs, des poissons : plus souvent, & avec plus de raison, ce sont des hommes qui ont bien servi la patrie ; souvent aussi ce sont des mal-faiteurs, ou des criminels qui ont été condamnés à

une mort ignominieuse qu'ils ont subie , & dont le Souverain fait ensuite l'apothéose. Le grand Cham-ghi , Empereur de la Chine , fit tenailler & périr dans les tourmens les plus cruels un Seigneur de sa Cour , attaché aux Souverains de l'ancienne race , & après sa mort , il lui fit bâtir un Temple pour honorer sa fidélité. Communément ce sont les Devins qui , interrogés à l'occasion de quelque malheur , ou d'une maladie épidémique , qui affligent une ville ou une province , répondent qu'on a irrité le Génie qui résidoit en tel animal , ou en tel homme ; & que , pour l'appaîser & se le rendre favorable , il faut l'adorer sous telle figure. Il n'est pas difficile de déterminer des gens de cette espèce à prononcer la décision que l'on souhaite. On a vu des Communautés se choisir pour Génies , des hommes vivans. Un Mendiant persuada aux habitans d'un bourg , qu'il étoit leur Génie ; en conséquence , on se fit un devoir religieux de le bien

nourrir & de le combler d'honneurs. Dans ces sortes de cas , on peut , moyennant une somme d'argent , être associé aux droits & prérogatives du Génie : ceux qui ont acheté ces places de distinction , mangent , les jours de fête , à la table du Dieu , & après leur mort , on leur offre des sacrifices.

Les Tonquinois ont encore des Dieux domestiques , à l'exemple des Chinois ; des Dieux termes , qui président aux bornes des champs , des Esprits qui gardent les montagnes , le foyer de la maison , la porte.

On place à l'entrée des Pagodes considérables , les statues colossales des Génies qui président à ces Temples , & les gardent , ainsi que le pays : ils ont le visage noir , des cornes sur la tête , un air menaçant ; le reste du corps doré : on ne les représente que comme terribles , formidables & forts , suivant l'idée que ces peuples en ont. C'est ainsi que parmi nous le vulgaire représenteroit les Dé-

mons , ou Esprits mal-faisans : ce culte paroît être de la plus haute antiquité dans les Indes , ainsi que le dogme de la Métémpsychose , que Pythagore apprit des anciens Bramines , & qu'il essaya , sans succès , d'établir en Grece & en Italie ; mais qui s'est conservé jusqu'à présent , dans routes les régions orientales , & même au Japon.

Il ne paroît pas que les Tonquinois aient jamais adoré le soleil , la lune , ni les étoiles : le peuple seulement semble rendre quelque culte au ciel dans ses sacrifices particuliers ; il fait des révérences vers les quatre points principaux du ciel , ou du globe : les dévots , surtout les Mandarins , jurent à chaque moment par le ciel ; ils semblent le regarder comme le souverain Juge , dont les décrets sont irrévocables & absolus : ils le réclament dans leurs peines , & dans les injustices qu'ils éprouvent. Par-tout on trouve établie l'idée d'un Dieu Suprême , vengeur du crime , & rémuné-

rateur de la vertu. Ils croient un paradis situé à l'occident , & un enfer où ils imaginent que l'on souffre tous les genres des supplices les plus cruels , dont le feu est sur-tout l'agent le plus terrible : mais cette idée est si peu développée en eux , qu'ils ne peuvent dire ce que c'est que le bonheur ou les peines d'une autre vie ; s'ils sont éternels ; quel est le Dieu qui préside au paradis ou à l'enfer , à la transmigration des ames. Il n'est pas étonnant que leurs réflexions ne puissent s'élever jusques-là : le culte de leur religion est tout matériel , ainsi que nous l'avons vu : la puissance des Divinités qu'ils adorent , n'influe que sur des objets sensibles , tels que la disette ou l'abondance des denrées , la santé ou la maladie , le succès des affaires temporelles. Cependant quelque ancienne & absurde que soit l'idolatrie dans l'orient , on ne trouve aucune preuve , aucune tradition qui indique que la prostitution ait jamais fait partie du culte public , ainsi qu'il est

arrivé dans quelques régions de l'Asie occidentale, de l'Afrique & de l'Europe : aucune cérémonie n'y a jamais érigé en acte de Religion la débauche la plus outrée , telle qu'elle se pratiquoit aux mystères de Venus & d'Isis.

Toutes les opinions ridicules & les superstitions dont nous venons de parler, n'empêchent pas qu'il ne règne au Tonquin une forte d'honnêteté morale, fondée sur l'idée si naturelle & si vraie du juste & de l'injuste , de la noblesse , qui consiste à faire le bien , & de la honte à commettre le mal. Les gens de bien qui ne sont pas le plus grand nombre , craignent de faire tort à qui que ce soit : ils sont charitables , humains , compa-
rissans ; mais en général , leurs mœurs répondent à leur croyance ; on leur indique tant de moyens d'intéresser leurs Dieux pour leurs passions, qu'il n'est pas étonnant que leur conduite soit déréglée, & que l'on ne puisse se fier à leur bonne foi : ils ressemblent beaucoup aux Chinois avec lesquels ils ont une origine commune.

I I.

Seête de Lanço , ou des Magiciens.

Cette branche de la Religion du Tonquin n'a aucune espèce de culte autorisé : tous ceux qui la professent en sont les Ministres publics , ou aspirent à l'être. Elle ne paroît avoir d'autre origine que l'intérêt de ceux qui l'exercent , & la crédule superstition de ceux qui en espèrent tirer quelque secours, ou quelque connoissance particulière. Ainsi on doit moins la regarder comme faisant partie de la Religion , proprement dite , que comme l'effet d'une superstition aveugle.

Cependant elle s'est acquis la considération des Grands & le respect du vulgaire. On consulte ses Chefs dans les occasions importantes, & leurs réponses passent pour des inspirations du ciel. On verra que l'intérêt des hommes & leur folle espérance de pénétrer dans les secrets de l'avenir , ont établi & conservent partout les mêmes pratiques ridicules.

Cette secte reconnoît pour son Auteur un certain Lao-kun , né à la Chine , que l'on dit avoir été quatre-vingts ans dans le sein de sa mère , dont il déchira enfin les flancs pour jouir de la lumière du jour. Son Général , ou Chef , réside à la Chine : tous les trois ans , il est obligé de venir rendre ses hommages à l'Empereur régnant , dont la coutume est de s'avancer quelques pas pour le recevoir , honneur qu'il n'accorde à aucun autre Grand de son Empire (1).

(1) Les Auteurs Chinois disent que le Philosophe Lao-kun , Auteur de cette secte , naquit environ cinquante-deux ans avant Confucius : sa doctrine est un mélange de celle Foë , & de superstitions absurdes qu'ils y ont ajoutées : elle a été long-temps méprisée à la Chine ; mais sous la dynastie des Tang , qui a duré depuis l'an 618 de notre ère , jusqu'en 907 , ces superstitions prirent tant de crédit , qu'on donna à ses Ministres le titre de Tien-sée , (Docteurs célestes). On éleva un superbe Temple à Lao-kun. Les successeurs du

On ne connoît ni temples , ni cérémonies publiques propres à cette secte : elle n'a de rapports qu'au Démon & aux Génies mal-faisans , auxquels on doit faire des sacrifices pour les adoucir & les empêcher de nuire aux hommes , & quelquefois aussi pour les y engager ; car si on a des graces à attendre , on a aussi des vengeances à exercer ; & chez un peuple ignorant & superstitieux , la pas-

Chef de cette secte sont honorés pour toujours de la dignité de grands Mandarins : ils résident dans une bourgade de la province de Kiang-si , où ils ont un palais magnifique. On y voit un grand concours de peuples qui s'y rendent des provinces voisines , pour demander des remèdes à leurs maux , pour apprendre leur destinée , ou ce qui doit leur arriver dans la suite de leur vie ; & ils reçoivent du Tien-sée un billet rempli de caractères magiques , avec lequel ils s'en retournent contents , sans regretter l'argent que leur coûte cette faveur singulière. Les Ministres de cette secte ont introduit dans l'Empire , cette multitude d'esprits mal-faisans , inconnus avant eux , qu'ils

sion n'épargne aucun moyen pour se satisfaire.

Si on interroge ces prétendus Magiciens sur leurs dogmes secrets, ils disent qu'ils reconnoissent un premier principe, qu'ils appellent le vuide, parce qu'ils ne tombent pas sous les sens; & ils avouent que ceux qui sont sous la protection de ce premier être, n'ont rien à redouter du Démon, ou des Génies mal-faisans, qui ne peuvent leur nuire. Cette

honorent comme des Divinités indépendantes de l'Etre Suprême. . . . Ils agissent comme au Tonquin, de concert avec les Devins. Il est étonnant qu'un Souverain aussi censé que l'étoit le grand Chang-Hi, dans un aussi long règne que le sien, n'ait pas essayé de détruire des superstitions aussi déshonorantes & aussi préjudiciables au bien de ses sujets ! On ne dira pas que des superstitions de ce genre conviennent au genre des peuples & à l'exigence du climat : car il n'est pas possible de les appeler Religion. . . . Voyez *la Chine*, du P. du Halde, tom. 3, pag. 19 & suivantes, édit. de Hollande.

idée est assez raisonnable de la part de gens de cette ignorance ; & elle suffiroit pour faire tomber tout le crédit des Magiciens : mais ils ajoutent que ce Dieu souverain, ou premier Principe , ne se soucie ni des adorations, ni du culte des mortels ; que le peuple n'est pas digne d'en approcher pour lui rendre ses hommages : en un mot, ils font Dieu, semblable à leurs Rois, qui n'admettent à leur présence que quelques grands Seigneurs. Aussi disent-ils qu'il est peu important de rendre un culte solennel à un Dieu indifférent sur les respects des hommes, & trop bon pour faire du mal, & que l'essentiel est de se concilier la faveur des Génies mal faisans, sans cesse occupés à nuire ; & qu'au moins il ne faut rien omettre pour les obliger à l'inaction. Ce sont eux qui font tout le mal, & on ne parle d'autre chose que d'apparitions de Diables, de corps dont ils s'emparent, de maladies, de morts même qu'ils procu-

rent, d'incendies qu'ils allument, de tempêtes qu'ils excitent, & de quantité d'autres fléaux dont ils affligent les hommes. Il n'y eut jamais de Nation si crédule à cet égard, que les Tonquinois; ils ont la plus grande curiosité d'être témoins de l'apparition de ces Esprits : toute crainte cesse, dès qu'il est question de les voir; on y court avec empressement; il semble qu'on n'ait plus rien à en redouter. Cette folle crédulité ne leur est pas si particulière, qu'elle ne règne sourdement parmi des Nations qui passent pour être beaucoup plus instruites & mieux policées.

On ne peut douter que des imposteurs plus avides encore du gain, que de l'espèce de considération que l'on accorde à leurs prétendues connoissances, n'aient profité de l'imbécille crédulité du peuple, pour se faire un état distingué, & en tirer les moyens de subsister, sans être obligés à aucun travail; ce qui, dans les Indes, est un objet de la première importance.

Ils offrent aux Démons des sacrifices

des meilleures viandes, & des denrées choisies, si ceux qui les consultent, sont en état de les fournir. Ces Génies se nourrissent, disent-ils, de la fumée; si elle leur manquoit, ils seroient contraints de manger de la boue, ou de la terre; ce qui les rend de très-mauvaise humeur, & les irrite contre les hommes qui manquent aux attentions qu'ils leur doivent. Les Tonquinois se persuadent bonnement que ces Génies ayant un corps d'une matière très-subtile, il ne peut tomber sous les sens; mais qu'ils n'en sont pas moins présens aux sacrifices, & qu'ils s'enveloppent dans les tourbillons de fumée, qui s'élèvent des victimes que l'on fait cuire.

La doctrine des Magiciens est toujours associée à l'art des Devins; ils ne peuvent rien les uns sans les autres. La divination ne s'exerce pas au Tonquin comme chez les Grecs & les Romains, par le vol des oiseaux, ou l'inspection des entrailles des victimes immolées: ce sont des aveugles

gles qui professent ordinairement cet art ; ils devinent , par le moyen des conjectures qu'ils tirent de certaines pratiques qui leur sont familières , telles que l'âge , le nom , le jour de la naissance des personnes qui les consultent , des constellations sous lesquelles elles sont nées ; ou ils jettent les sorts , & ils emploient pour cela deux moitiés de boules qu'ils font rouler , & tâtent ensuite quelles en sont les positions , lorsqu'elles sont arrêtées ; ou un paquet de petites baguettes qu'ils laissent tomber de quelque hauteur , dont l'arrangement , en tombant , leur fait deviner ce que l'on veut savoir (1) ;

(1) Cette espèce de divination est encore en usage à la Chine : l'anecdote qui suit , en détaille le procédé.

Corneille Matelief , Amiral d'une flotte Hollandoise , entra dans un Temple de l'isle de Lamao , située sur les côtes de la Chine , dans le voisinage de Canton. Il y vit trois Idoles , avec une table devant la principale , sur laquelle étoient quelques petites coupes

ou trois pièces de cuivre, qu'ils jettent plusieurs fois à terre dans un espace où

de porcelaine remplies d'eau & de riz : il y avoit aussi une lampe & un petit autel pour les parfums. La table offroit encore deux petits morceaux de bois, que l'on auroit pris pour les deux parties d'une boule coupée par le milieu, creux par dedans, chacun de la grosseur du poing. On demanda aux Insulaires ce qu'ils en faisoient. Ils répondirent, qu'à l'arrivée des Etrangers ils s'en servoient pour connoître si c'étoit des gens doux & traitables. L'Amiral voulut savoir quelle idée ces sorts leur avoient fait prendre de lui : ils lui dirent qu'ils le croyoient honnête homme. Il leur demanda s'ils pouvoient connoître quelle seroit la destinée de sa flotte, & si elle seroit bien reçue à Canton. Alors un d'entr'eux ayant pris les deux morceaux de bois dans sa main, & les ayant jetés à terre, la partie creuse des deux morceaux se trouva dessus. Elle se trouva la seconde fois dans la même situation ; mais la troisième fois le creux des deux demi-boules se trouva dessous. Chaque fois que l'Insulaire les jetoit, il adressoit quelques mots à son Idole : ensuite ayant

ils peuvent atteindre avec leurs mains ; ils sentent chaque fois sur quelle face elles sont tombées , & après avoir prononcé quelques mots , dont le son ne passe pas leurs lèvres , ils donnent la réponse qu'on leur demande ; c'est-à-dire qu'ils indiquent les causes d'une maladie, qui sont ordinairement tel ou tel Démon qui est irrité ; les ames des aïeux , des parens qui ont faim , ou qui s'en-

consulté un écrit qui étoit attaché aux murs du Temple , il assura l'Amiral que sa flotte seroit bien reçue à Canton. On lui fit d'autres demandes auxquelles il répondit avec les mêmes cérémonies. Matelief leur fit dire que toutes leurs cérémonies n'étoient que de misérables superstitions ; que les Hollandois croyoient au seul Dieu qui gouverne le ciel & la terre, qui réserve des punitions au crime, & des récompenses à la vertu ; que des Idoles, sans mouvement & sans connoissance , n'étoient propres à rien : ils répondirent que ce qu'il leur disoit leur paroïssoit fort raisonnable ; mais qu'ils étoient obligés de suivre les coutumes de leur pays. *Hist. gén. des Voyages.* tom. 8 , pag. 346.

nuient d'être seules dans l'autre monde, & qui viennent chercher compagnie dans leurs familles, qu'il faut nourrir & rassasier, afin qu'elles prennent patience, & n'abrégent point la vie de leurs descendants.

Le Devin est toujours d'avis, que, pour appaiser les Démon's ou les ombres des morts, il faut appeler le Magicien principal pour sacrifier aux Manes, & les conjurer. Celui-ci qui est accoutumé à suivre l'intention du Devin, s'y conforme dans sa conduite : il prend son livre, dans lequel il prétend trouver la cause & le résultat de tous les effets naturels & surnaturels ; il ne manque pas d'attribuer la maladie au Démon, à quelque Génie de l'eau, à des défunts qui sont fâchés contre leurs enfans : il commence ses conjurations, vêtu d'une manière bizarre ; il s'agite ; il parle tantôt avec douceur, tantôt d'un ton menaçant : il se fait accompagner du bruit des cymbales, des trompettes, des bassins de

cuivre , & lui-même ne cesse de sonner une petite cloche qu'il tient à la main ; il prononce fort haut quelques mots , qu'il est impossible d'entendre au milieu du bruit qui fait partie de la cérémonie. Pendant ce temps-là , il brûle des papiers dorés & argentés de différentes figures , des monnoies de même matière , des parfums ; il présente à l'Esprit de la chair , du poisson , des volailles ; il répand sur l'eau , ou sur la terre , quelques gouttes de vin ; & comme les Génies ou les Manes ne se nourrissent que de la plus fine substance de la fumée des offrandes , tout ce qui est matériel , reste au Magicien & au Devin , que l'on paye d'ailleurs de leurs peines. On n'appelle le Magicien , que lorsque les malades paroissent à l'extrémité ; ce qui lui facilite les moyens de faire durer ses conjurations , ses prières , ses cris , ses sauts , assez long - temps , pour attendre le moment où le sort du malade paroît se décider pour la vie ou pour la mort ; il le considère attentivement , & rend

un oracle conforme aux circonstances.²
Depuis quelque temps, les Magiciens ont imaginé une nouvelle manière d'opérer des guérisons ; ils donnent au malade un certain nombre de coups de baguettes, frappent du pied en cadence , & récitent des espèces d'oraisons.

Si le malade ne se rétablit pas , ou si les malheurs & l'infortune des particuliers ne cessent pas , alors on consulte de nouveau , on recommence les sacrifices , avec les mêmes cérémonies & les mêmes dépenses. Malgré le peu de satisfaction que l'on en retire , les Tonquinois sont tellement attachés à ces pratiques folles & superstitieuses , qu'il est rare qu'ils appellent des Médecins dans leurs maladies , ou qu'ils leur accordent autant de confiance qu'à leurs Magiciens.

Les Tonquinois observent des jours heureux & malheureux ; ils sont même marqués dans leurs almanachs : mais ces indications ne leur suffisent pas ; & lorsqu'ils sont sur le point d'entreprendre

un voyage, de bâtir une maison, d'intenter un procès, de marier leurs enfans, ou de faire quelque entreprise également importante; ils consultent le Devin, qui désigne le jour favorable pour la commencer : ensuite on appelle le Magicien qui fait les conjurations & les sacrifices propres à assurer le succès. Enfin la crédulité de ce peuple est portée au point que certaines rencontres, qu'il regarde comme malheureuses, l'arrêtent tout court dans ses projets : si un homme, qui veut faire un voyage, trouve, en sortant de chez lui, une femme sur son chemin; il rentre aussitôt, & attend une rencontre de meilleur augure.

Les Magiciens s'attribuent aussi le pouvoir de chasser les Esprits malins des maisons dont ils se sont emparés; ils commencent par invoquer d'autres Esprits, avec les formules en usage, & tâchent de chasser un Démon par un autre : ensuite ayant appliqué sur le mur des feuilles de papier jaune, sur lequel sont

tracées des figures horribles; ils se mettent à crier, à sauter, à faire toutes sortes de mouvemens, avec un bruit & des contorsions épouvantables : quand ils sont fatigués, ils croient avoir réussi : ils bénissent aussi les maisons neuves, par une espèce de consécration beaucoup moins bruyante.

Les Devins & les Magiciens ont différentes manières de prédire : ils considèrent le pied d'une poule, dont ils mangent la chair; ils consultent les miroirs; ils évoquent les âmes des morts, & les Génies, pour les faire parler & leur faire révéler des choses secrètes & cachées, ou retrouver des effets perdus.

On conçoit que dans une profession qui exige une sorte de souplesse, des pratiques méthodiques qu'il faut renouveler ou varier, suivant les circonstances, on doit être instruit par des Maîtres qui aient de l'expérience. Or ces leçons ne se donnent que dans le secret, par les principaux Devins & Magiciens, qui

sont persuadés de toute la futilité de leur art ; mais qui n'en vantent pas moins les effets merveilleux. Ils y sont d'autant plus attachés, que ce métier leur fournit, pour peu qu'ils aient de réputation , de quoi vivre à leur aise , & soutenir toute leur famille.

Ces imposteurs sont en grand nombre au Tonquin ; il n'y a point de bourg ou de village qui n'ait ses Devins & ses Magiciens ; leur pouvoir s'étend depuis le dernier du peuple , jusqu'au Monarque , dont ils règlent les actions principales. On craindroit quelque désastre , si on commençoit une entreprise dans un jour qu'ils auroient marqué comme malheureux, & on ne fait rien sans les consulter (1).

(1) Baron , dans sa Relation du Tonquin , partage la secte des Devins & Magiciens en quatre classes. 1^e. Les *Thay - Bou* , qui sont aveugles ou de naissance , ou par accident : ils n'exercent que la divination. 2^e. Les *Thay - Bou - Toni* , ou les Magiciens qui font les conjurations & les sacrifices , pour les mala-

I I I.

Secte des Lettrés , ou de Confucius.

Ce que nous allons raconter de cette secte , est le résultat de plusieurs conférences que l'Auteur des Mémoires sur lesquels nous avons rédigé cette histoire , dit avoir eues avec plusieurs Lettrés & autres personnes instruites , tant à la Chine qu'au Tonquin.

La secte des Lettrés est regardée , avec raison , comme la plus noble & la plus raisonnable de celles qui sont en vogue

dies & les maisons infestées par les Esprits malins. 3^e. Les *Thay-de-Lis* , espèce de Devins que l'on consulte sur les lieux favorables aux sépultures des morts : comme on y attache beaucoup d'importance , ils ne sont pas les moins occupés de leur état. 4^e. Les *Ba-co-tes* , espèce d'imposteurs de la dernière classe , qui n'exercent la magie que pour le peuple , dont le salaire est fixé à cinq deniers par opération ; paiement aussi vil que leurs fonctions.

dans l'Orient : elle est composée à la Chine & au Tonquin , de ce qu'il y a de plus illustre & de plus grand dans l'Etat , des Magistrats ou Mandarins des différens ordres , & de tous les Lettrés. La doctrine qu'elle prescrit est consignée dans les livres de Confucius , que l'on regarde au Tonquin comme le Maître & le Docteur le plus éclairé qui ait jamais paru , & dont on se fait gloire de suivre les préceptes , ainsi que les règles de conduire qu'il a données , & les cérémonies qu'il a établies : aussi n'obtient-on dans ce pays aucun degré d'honneur & d'autorité , si l'on n'est versé dans ses écrits. Voici en peu de mots l'idée que l'on a au Tonquin de son origine , de sa personne , & de sa doctrine.

Les Tonquinois donnent à Confucius le nom de *Ong-Khou*. *Ong* répond au titre de Monsieur , ou de Dom , qualification qu'ils accordent à tous les personages distingués , dont ils révèrent la mémoire. Il vivoit plus de cinq cent cin-

quante ans avant l'Ere Chrétienne. Il ne paroît pas que de son temps le culte des Idoles fût établi à la Chine ; on n'en trouve aucun vestige dans ses écrits. Quoiqu'alors la science des mœurs ne fût pas encore à la perfection où il la porta , il existoit long - temps avant lui plusieurs sages , dont il a recueilli les maximes , qu'il a expliquées , & dont il a formé un corps de morale , en y ajoutant ce qui convenoit aux circonstances. Il en a établi la pratique , en l'enseignant publiquement , & se formant des disciples qui le secundoient dans le projet qu'il avoit conçu de réformer les mœurs , & de les rétablir dans leur pureté primitive. Sa doctrine parut de son temps trop sévère , & lui attira des persécutions qu'il souffrit avec courage , n'ayant jamais perdu de vue la restauration des mœurs. Il mourut dans ces sentimens , & laissa à ses disciples le soin de perfectionner l'ouvrage qu'il avoit commencé.

La famille de ce célèbre Législateur s'est conservée jusqu'à présent, & s'est même beaucoup multipliée. Les Empereurs de la Chine sont dans l'usage de conférer à quelques-uns de ses descendants les dignités principales de l'Etat. En 1729, le premier Mandarin des provinces de Canton & de Kanfi, étoit de la famille de Confucius; il avoit été Précepteur de l'Empereur Yong-Tchin. La considération dont les membres de cette famille jouissent à la Chine, fait qu'ils n'en sortent jamais pour aller dans les pays étrangers: ils y seroient privés de la satisfaction honorable de voir combien la Nation respecte le souvenir de leur Auteur, par les honneurs qu'elle lui rend, & auxquels ils participent en quelque manière: par-tout ils voient des espèces de Temples, ou de salles publiques, où les Mandarins sont tenus d'aller tous les mois rendre leurs hommages à la mémoire de Confucius; ils

peuvent même obliger tous les Gradués de leur district, quelque éloignés qu'ils soient, de venir les accompagner à cette cérémonie.

Quoique les usages soient les mêmes sur ce point, au Tonquin & à la Chine, cependant les Tonquinois ne les observent pas avec autant d'exactitude : on y voit peu de ces salles, ou Temples dont nous venons de parler. Les Maîtres se contentent d'avoir dans leurs écoles, des tablettes de Confucius, devant lesquelles ils obligent leurs disciples de se prosterner ; devoir qu'ils remplissent avec d'autant plus d'empressement, que c'est de cet ancien Docteur qu'ils attendent la grace de réussir dans leurs études, & d'obtenir les charges auxquelles ils aspirent. Il faut croire que leur intention, dans cette espèce de culte, est de parvenir à leur but, en se rendant familière la doctrine de Confucius, & en se conduisant conformément aux préceptes de sa morale.

Les points principaux en sont ; 1°. de donner la plus grande étendue possible à la puissance intellectuelle, & d'arriver par la réflexion à la connoissance intime des choses. 2°. De fonder son intention & sa volonté sur la vérité, & de régler en conséquence les mouvemens du cœur & les desirs des passions. 3°. D'acquérir l'habitude de l'honnêteté, tant intérieure qu'extérieure, dans toute sa personne. De ces principes, doivent résulter la meilleure institution possible de chaque famille, de chaque administration particulière, & dès-lors du Gouvernement général, la subordination des inférieurs aux supérieurs, des femmes à leurs maris, des enfans à leurs parens, des disciples à leurs maîtres. Un point sur lequel le Docteur Chinois insiste beaucoup, c'est sur le respect qu'il exige des enfans pour les parens, après leur mort : il veut que l'on ait les mêmes attentions pour eux, & qu'on leur rende les mêmes devoirs que s'ils étoient vivans.

C'est sans doute de ses écrits que les Chinois , & à leur exemple les Tonquinois , ont tiré les préceptes de leur piété envers les morts , & les motifs du respect que l'on rend aux corps des défunts , respect qui s'étend jusqu'à leurs tombeaux , que l'on tient de la plus grande propreté.

Il est très-vraisemblable qu'ils sont persuadés que l'ame survit au corps : ils ont tous chez eux des tablettes , où ils croient que reposent les ames de leurs parens , devant lesquelles ils se prosternent , offrent des sacrifices , & font brûler des parfums. Ces tablettes ont un pied & demi de hauteur , & un demi-pied de largeur ; elles sont arrondies par le haut : les noms & les surnoms des défunts , dont les ames sont censées y être conservées , y sont écrits. Les plus superstitieux viennent consulter ces tablettes , sur leurs entreprises ; ils prient leurs parens de les assister de leurs lumières & de leurs secours ; non.

qu'ils les regardent comme des divinités, mais ils les croient encore présens; au moins ils sont persuadés qu'ils les entendent, & qu'ils peuvent leur inspirer ce qu'il convient qu'ils fassent. Cette coutume ne peut avoir d'autre origine que le respect sincère & si bien établi parmi eux, qu'ils portent à leur parens, dans tous les états où ils peuvent les concevoir (1).

(1) Le respect pour les morts, & la persuasion où l'on est qu'ils s'intéressent encore aux vivans, tiennent à la plus haute antiquité. On trouve ce respect & cette persuasion établis, même parmi les Tartares errans, & qui observent quelque police entr'eux: on ne peut cependant pas dire que Confucius ait rien décidé là-dessus. Un de ses disciples lui demandoit avec instance, si les morts conservoient quelque connoissance des choses: il répondit. . . . Si j'affure que les morts conservent cette connoissance, je crains que les fils, pénétrés d'un trop grand amour pour leurs pères, ne terminent leurs jours pour les rejoindre plutôt; si je dis que non, je crains que la

Quoique les Lettrés paroissent mépriser le culte idolâtre & ses Ministres , plusieurs d'entr'eux cependant , lorsqu'ils sont dans l'affliction , ou à l'extrémité de la vie , réclament les secours & la protection des Idoles ; ils appellent les Bonzes , espérant d'eux quelques secours spirituels ; ils sont même dans l'usage de les faire assister aux enterremens : il semble que la maladie , & les terreurs d'un avenir sur lequel ils n'ont aucune idée consolante , leur fassent oublier la sagesse de la morale qu'ils ont professée

piété filiale ne s'affoiblisse , & que des enfans ne laissent leurs pères sans leur rendre les honneurs de la sépulture. Cessez donc mon fils de demander trop curieusement quelle est la condition des morts ; il y a des choses plus utiles à savoir à présent ; vous connoîtrez celle-ci dans son temps. *Scientia sinica lib. secundus fol.* Paris. 1687. A la tête de ce livre , il est dit qu'il est l'ouvrage de Confucius , & qu'il a été mis au jour par Çù-sùm , son petit-fils.

pendant leur vie , & le culte du souverain Être , pour les ramener aux superstitions populaires : c'est ce qui arrive assez souvent à la plupart des Mandarins qui n'ont eu qu'un attachement extérieur à la justice , aux libertins déclarés , & aux incrédules de profession : plus ils ont témoigné d'assurance lorsqu'ils jouissoient d'une pleine santé , plus ils montrent de foiblesse dans leurs derniers momens.

La coutume ridicule de brûler toutes sortes de représentations & de figures de papier doré & argenté aux funérailles des morts , & aux sacrifices que l'on offre pour eux , n'a point été établie par Confucius , & ne se trouve pas ordonnée dans les écrits de ses anciens disciples, qui ont expliqué les préceptes qu'il a enseignés ; elle ne s'est établie que plusieurs siècles après lui. Les plus habiles des Tonquinois, & même des Chinois, en rapportent l'origine à un Marchand de papier, qui le premier imagina de faire de pareilles offrandes. La nouveauté plut , il s'enrichit

promptement, par le débit prodigieux qu'il fit de son papier; & sa fortune fut regardée comme un effet de la protection de ses parens défunts, & de l'honneur qu'il leur rendoit. La facilité que l'on a trouvée à rendre ses devoirs aux morts à peu de frais, & d'offrir pour eux des sacrifices peu dispendieux, a rendu le commerce du papier, l'un des plus considérables du Royaume.

Les parfums que l'on brûle au Tonquin devant les tablettes où l'on croit que résident les ames des morts, ne ressemblerent point à l'encens que nous employons dans nos cérémonies religieuses. Ce sont différentes écorces d'arbres réduites en poussière, dont on fait une pâte, au moyen de quelques résines odoriférantes, & dont on enduit de petites baguettes que l'on brûle : il s'en fait la plus grande consommation dans les Temples, autour des tombeaux, devant les Idoles & les tablettes des défunts, dans les maisons, sur les bateaux :

les Chrétiens eux-mêmes en tiennent continuellement devant les images : le cent de ces baguettes ne vaut pas plus d'un sou. Ces sortes d'offrandes font d'autant plus du goût des Tonquinois, qu'ils aiment à donner à leurs Divinités ce qui leur coûte peu.

Le soin de choisir des lieux favorables pour la sépulture des morts, auquel les Lettrés sont si attachés, est encore une coutume de nouvelle invention. Ils ont fait de ridicules descriptions topographiques de leurs montagnes, dont les unes ont la figure d'un tigre, d'un ours, d'une oie, d'un dragon; d'autres ressemblent à des hommes, à des arbres, ou à quelque autre objet qui n'a de réalité que dans l'imagination, qui les représente telles. Or la figure désigne, selon eux, le Génie qui l'habite.

Lorsqu'il est question d'enterrer un mort, on va à la découverte du pays, pour trouver un lieu favorable à son repos & au bien de toute sa parenté.

Lorsque l'on croit avoir rencontré cet heureux endroit, on étudie la figure de la montagne, & les parties qui répondent à la tête, aux pieds, à la gueule, aux griffes, &c. du Génie. Si par malheur on se trompe, si l'on dépose le mort à l'endroit de la gueule, ou des griffes, c'en est fait de la parenré ; cet animal la dévorera bientôt. Si au contraire on place le mort dans une situation hors de tout danger, par exemple, sur la tête, sur l'estomac, sur le dos du dragon, & que l'aspect du lieu soit propice, toute la famille peut compter, non-seulement sur une longue vie, mais encore sur une suite de bonheur non interrompu. Il est aisé de faire voir le ridicule de ces pratiques superstitieuses aux personnes de bon sens, qui les adoptent à la Chine & au Tonquin : mais comme elles n'osent s'en détacher, elles essayent de les justifier, par des explications tirées de leurs connoissances physiques ; elles assurent que certaines terres sont plus propres que

d'autres au repos des défunts ; que du lieu où ils sont enterrés , il se répand de favorables exhalaisons sur toute leur famille, à raison des rapports ou de la sympathie qui règnent entre le corps du défunt & ceux des vivans de la même race. Telles sont les idées des Chinois les plus spirituels, de ceux sur-tout qui habitent les provinces méridionales , & qui sont parvenus aux grands emplois. Ils attribuent leur fortune au choix favorable des tombeaux, qu'ils appellent dans leur langue, un bon *Fû-chui*. Ceux qui aspirent aux mêmes distinctions , les attendent des mêmes moyens. Ils n'épargnent ni temps, ni dépense pour faire un choix heureux. Ils appellent des Experts dans cet art, qui vont visiter le pays fort au loin , pour découvrir le lieu le plus propre à pleurer leur sépulture : les procès les plus considérables , naissent au sujet des sépultures , qu'on se vole les uns aux autres. Les enfans se disputent entr'eux , à qui appartiendra en propriété le sépulchre de leur père : ils en viennent aux mains ,

& souvent ils s'immolent les uns les autres sur le terrain même dont ils veulent s'attribuer la jouissance exclusive.

Ces superstitions Chinoises n'ont pas moins de force au Tonquin , où les Mandarins , les Lettrés & les plus riches de la Nation se font un honneur de les imiter en tout , comme venant d'un pays d'où ils ont tiré toutes leurs lumières.

Le Chova , ou Général du Royaume , vivant il y a quarante à cinquante ans , attribuoit sa fortune & le bonheur de sa famille à un bon Fû-chù. Un de ses ancêtres , pauvre & misérable , fut tué , & son corps abandonné sans sépulture : les eaux amassèrent peu à peu de la terre autour du cadavre , & lui formèrent un tombeau , sous un aspect si favorable , dans une position si heureuse , que ses petits-neveux firent la fortune la plus brillante , & enfin parvinrent au souverain commandement : leur sépulture est dans le pays appelé *Thanh - hũa* , au milieu des montagnes , à laquelle on a consacré plusieurs

plusieurs lieues de terrain à la ronde , avec des défenses rigoureuses de le cultiver. Ce lieu n'est habité que par les morts & par les tigres que l'on regarde comme les Génies des forêts : chaque Prince y a son Temple & ses gardiens , qui veillent sans cesse de crainte que quelqu'un ne vienne s'emparer du bonheur attaché à ces sépulcres.

En 1737 , le premier Ministre du Tonquin , qui aspirait à la puissance souveraine , avoit pris secrètement toutes les mesures convenables pour réussir : il ne compta s'être vraiment frayé le chemin au trône , qu'après qu'il eut obtenu , par adresse, la permission de faire ériger, pour sa famille , un tombeau, dans le terrain consacré à la sépulture des Rois. La conspiration fut découverte , & on mit au nombre des crimes principaux dont il fut accusé , la permission qu'il avoit surprise

On rapporte au Tonquin une histoire célèbre , touchant l'heureuse l'influence

des sépultures sur toute une famille. Un maître Chinois s'étant égaré dans une forêt, & ne sachant où il devoit aller, découvrit enfin une cabane habitée par un homme & une femme déjà âgés, qui avoient des enfans; ces bonnes gens le reçurent de leur mieux. Le Chinois, pour leur marquer sa reconnoissance, leur dit qu'il pouvoit rendre leur postérité heureuse, par le moyen d'une sépulture favorable; mais qu'il falloit pour cela que l'un des deux mourût: le mari accepta la mort sans hésiter. Le Chinois le conduisit dans un endroit retiré de la forêt, où l'ayant tué, il l'enterra, suivant les règles de son art. Peu d'années après, les enfans du mort, qui étoient voleurs de profession, parvinrent, par leur bravoure, à des emplois distingués, du vivant même de leur mère: il en existoit encore, il y a peu d'années, que l'on citoit comme garants de la vérité du fait. C'est par de telles histoires, que les Lettrés Chinois, répandus au

Tonquin , accréditent l'art de choisir des endroits avantageux pour placer les tombeaux ; car ce sont eux qui président aux sépultures des plus riches Tonquinois.

Ces Lettrés disent que les hommes sont composés d'une matière céleste & d'une matière terrestre : à la mort , ce qui est matériel retourne en terre ; ce qui est pur & céleste , s'élève au ciel , & conserve une sorte de liaison avec la famille à laquelle il a appartenu : lorsque la famille fait des offrandes aux morts , la partie céleste est rappelée au lieu du sacrifice , par la sympathie , qui est le lien qui unit les morts aux vivans.

Le peuple trop grossier , pour rien concevoir à des distinctions si subtiles , croit tout simplement que les ames résident dans les tablettes , où ils pensent les avoir rapportées , après la cérémonie des funérailles. Les Lettrés ne donnent pas dans cette idée , quoiqu'en apparence ils soient soumis à la même superstition,

ayant l'usage des tablettes de même que le peuple ; mais ils ne les regardent que comme destinées à leur rappeler le souvenir de leurs proches ; ou s'ils les invitent aux festins qu'ils leur préparent, ils croient que leur ame, ou la partie la plus pure d'eux-mêmes, qui ne doit point périr, ne s'y trouve présente, que par une sorte de sympathie & par l'attachement qu'elle conserve pour la famille. Ajoutons encore que le desir de l'immortalité, qui a tant de pouvoir sur les hommes, & principalement sur ceux qui sont instruits, est le motif de la conduite des Lettrés dans ces circonstances. Ils espèrent que l'on aura les mêmes égards pour leur mémoire ; qu'elle ne périra pas, & que leur postérité leur portera le même respect, que celui qu'ils marquent pour leurs ancêtres. C'est dans cette vue que plusieurs se font bâtir des Temples, & élever des tombeaux pendant leur vie, qu'ils assignent des fonds pour l'entretien des Ministres & des sacrifices qui doivent

leur être offerts , afin que , si leur famille vient à s'éteindre , leur mémoire au moins ne cesse pas d'être honorée.

Une des raisons pour lesquelles on méprise les Bonzes & tous ceux qui ne sont pas mariés , ou qui n'ont point d'enfans ; c'est que l'on regarde la stérilité comme une des plus grandes punitions du ciel. Que deviendrez-vous , après votre mort , dit-on à ces fortes de gens ? Vous n'aurez personne qui se souvienne de vous ; votre ame errante n'aura point de lieu de repos ; on ne fera pour elle ni offrandes , ni sacrifices. Cette crainte a beaucoup contribué à établir au Tonquin l'usage général d'adopter des enfans , lesquels sont obligés au mêmes devoirs que les enfans légitimes.

Les ames abandonnées , errantes , répandues dans la campagne , sur les arbres , au bord des eaux , qui n'ont pas de postérité pour leur faire des offrandes , sont l'objet de la pitié générale , & d'une

forte de culte de dévotion. Les écoliers sur-tout donnent , dans cette occasion , des marques de leur zèle : ils quêtent différentes denrées pour faire des sacrifices à ces ames ; ils font cuire du riz , qu'ils jettent de côté & d'autre , dans les endroits où ils croient qu'elles se retirent , afin de les nourrir & de leur procurer quelque repos.

On célèbre tous les ans au Tonquin , comme à la Chine , une fête solennelle & générale pour les morts. Elle consiste dans des festins publics , on allume des torches , on brûle des papiers ; outre cette cérémonie nationale , les enfans & les héritiers honorent encore la mémoire de leurs parens & bienfaiteurs , par des anniversaires où l'on fait les offrandes & les sacrifices dont nous avons parlé. Lorsque des personnes en dignité doivent célébrer ces sortes de sacrifices annuels , les inférieurs de la même famille sont obligés de contribuer à la dépense , en envoyant des tables couver-

tes de différens mets. On ne fait point de cérémonies semblables , pour ceux qui meurent célibataires : ils ne sont pas censés avoir fait partie de la famille dont ils sont sortis , ni de la société générale.

Ce respect pour les parens vivans & morts , est proprement ce qui caractérise la Religion des Lettrés Chinois & Tonquinois : le peuple même est plus attaché à cette pratique, qu'à toutes ses autres superstitions. On ne peut s'empêcher de la regarder comme une qualité très-estimable dans la société , qui semble être récompensée dans ces peuples , par la longue vie qui leur est communément accordée , & par la tranquillité dont jouit l'Etat : on y est habituellement en paix , sans guerre étrangère ou domestique : les meurtres même sont rares , quoique le peuple soit très-nombreux & pauvre.

Les enfans sont élevés dans la pratique de ce devoir , & le regardent comme indispensable ; ils y sont d'autant plus portés d'inclination , que dès qu'ils ont

l'usage de la raison , ils sont persuadés que les attentions & les soins qu'ils prennent pour leurs parens , leur seront rendus un jour par leurs enfans. Les loix extrêmement sévères à cet égard , sont un frein qui ne permet pas que l'on transgresse ce précepte ; les enfans ne sont jamais admis à porter des plaintes contre leurs pères & mères. Le grand Cham-hi, Empereur de la Chine , fit mourir sous la Cangue , à la porte de son palais , un Seigneur & sa femme , qui avoient osé se plaindre de leurs parens : quoique leurs griefs nous aient paru justes , répondit il , aux représentations qu'on lui fit en leur faveur , il ne sera pas dit , que sous mon règne , des enfans se soient élevés impunément contre leur père & mère. S'il arrive qu'une mère se mette en colère contre ses enfans , elle les fait trembler , quoique constitués dans les plus hautes dignités : le moins qu'il puisse leur en arriver c'est d'être privés de leurs places. Les Mandarins perdent de droit

leurs Charges à la mort de leurs pères & mères , afin qu'ils puissent s'occuper uniquement du soin de les pleurer & de leur rendre les derniers honneurs : ils ne rentrent en place que trois ans après , lorsque le terme du deuil est expiré. Enfin il n'est pas possible de porter plus loin le respect pour les parens qu'on le fait au Tonquin & à la Chine (1). Ce devoir , dont l'origine est dans la nature , considérée dans son état de perfection , & dont l'observation est si exacte dans ces pays depuis une longue suite de siècles , loin

(1) De cette institution si belle dans son origine ; mais portée au delà des bornes que la nature & la raison lui fixent , résulte tout ce que le despotisme a de plus absolu & de plus arbitraire. Personne dans ces pays n'a une volonté propre , ou n'ose en avoir. Le gouvernement paternel , qui est le modèle & la source de la législation générale , rapporte tout à la volonté du père , qui doit être exécutée sans opposition & sans examen. Le Prince , qui est , par excellence , le père de la

de s'affoiblir, semble acquérir, avec le temps, une nouvelle force. Aussi depuis que les Bulles des Papes ont défendu d'allier les pratiques de la Religion Chrétienne avec les cérémonies, pour honorer Confucius & la mémoire des défunts, on n'a plus vu de Lettrés l'embrasser, quoique la pureté de la morale évangélique & la charité générale qu'elle ordonne, leur paroissent fort au dessus de ce que Confucius & leurs autres Docteurs ont enseigné de plus parfait.

Les différentes sectes religieuses établies au Tonquin, ne causent aucune division dans les familles, & n'ont jamais excité le moindre trouble dans l'Etat. Chacun dans la même famille est

Nation, seul commande, veut & juge, & doit être obéi sur le champ. Ceux qui le représentent, ont les mêmes droits, & par-tout on ne connoît qu'un seul homme : l'existence des peuples n'est comptée pour rien, ou qu'à raison de leur dépendance.

de la secte qui lui plaît le plus. Il est même commun de trouver des personnes qui sont attachées à toutes, & en suivent les différentes pratiques : les Lettrés eux-mêmes, qui font profession de mépriser les Idoles, assistent quelquefois aux cérémonies des Bonzes ; & il n'est pas rare de voir les mêmes personnes aller aux temples des Idoles, aux salles de Confucius, & avoir recours aux Devins & aux Magiciens dans les temps de maladies.

Outre ces trois principales sectes, il y a celle des Jeûneurs, ou vrais Partisans de la Métempsychose, qui, sans être Bonzes, ne mangent rien de ce qui a eu vie. Cette secte est fort suivie à la Chine ; ce sont ceux dont la morale & les actions sont les plus honnêtes. Ils vivent tranquillement sans faire de tort à personne ; mais ils ne sont pas vus de bon œil ; on observe toutes leurs démarches ; on craint qu'ils ne se révoltent, parce que originairement cette secte a été composée

des mécontents de la Cour , qui se retirèrent & embrassèrent ce genre de vie , qu'ils regardèrent comme le plus parfait & le plus propre à obtenir du ciel un Souverain plus équitable & un Gouvernement plus heureux. Le peu qu'il y a au Tonquin de gens de cette secte , n'est point inquiété ; ils ne s'y multiplient pas : les Tonquinois ont de l'aversion même pour l'apparence du jeûne : voilà pourquoi il y a si peu de Communautés de Bonzes parmi eux.

On y trouve encore quelques Sages , que l'on pourroit comparer à ces hommes distingués , qui illustrèrent autrefois la Grèce : ils font profession d'être attachés à la vertu , & de vivre en vrais sages : ils aiment , disent ils , la vertu , à cause d'elle même , & sans avoir égard à leur intérêt propre , ni aux récompenses présentes ou à venir : ils prétendent en conséquence que leur morale est plus désintéressée & plus pure que celle des Chrétiens : vous aimez le bien , leur

disent-ils , vous le faites , parce qu'il plaît à votre Dieu , & qu'il vous promet des récompenses : nous ne pensons ni aux récompenses , ni aux châtimens ; nous nous attachons au souverain bien , à cause de lui-même. Ces sages présomptueux sont en petit nombre , & ils ont l'apparence de se conduire d'une manière conforme aux sentimens qu'ils annoncent.

On pourroit encore mettre au rang des pratiques religieuses , une multitude d'usages superstitieux suivis au Tonquin , sur-tout parmi le peuple. Que de vaines observations ne fait-il pas entrer dans la plupart de ses actions , dans les repas , les mariages , la naissance des enfans ! Par exemple , il donne à ses enfans des noms infâmes , afin que les mauvais Génies en aient horreur , & ne leur nuisent pas ; il change ces noms , lorsqu'il croit que ses enfans sont assez forts , pour ne plus craindre les esprits mal-faisans ; il leur laisse croître six à sept toupets de che-


veux de différentes grandeurs, en l'honneur des Idoles. Au commencement de l'année, il applique sur les portes des maisons, des figures affreuses pour faire peur aux Diables & les empêcher d'entrer; il en met d'infâmes, par la même raison. Toujours attentif à distinguer les bons & les mauvais jours, il est dans l'appréhension continuelle de se tromper. Un Dévot Tonquinois commence par faire une libation de vin avant que de se mettre à table. Dans la revue générale des troupes, on fait une décharge de toute l'artillerie & de la mousqueterie, pour mettre en fuite les esprits contraires au bonheur & à la tranquillité de l'état : enfin il y a quantité d'autres pratiques aussi absurdes desquelles on peut juger, par ce que nous venons d'en rapporter.

On doit regarder comme un effet singulier de la Providence, que la secte de Mahomet, qui s'est répandue dans tout l'Orient, n'ait pas pénétré dans le Tonquin : il y a plus d'un million de Musulmans

à la Chine ; ils y sont puissans, par l'union qui règne entr'eux : ils y exercent publiquement leur Religion : ils y ont des Mosquées élevées , avec des tours ou minarets. On les craint , & ils sont en effet redoutables , par la protection que l'Empereur leur accorde , & qu'ils se ménagent par des présens considérables : il y en a beaucoup dans les honneurs & les dignités , que l'on n'oblige point aux cérémonies religieuses du pays. Cependant ils se fussent aisément établis au Tonquin , & leur secte y eût fait d'autant plus de progrès , qu'elle favorise les passions , & qu'elle annonce l'unité d'un Dieu , vérité qu'il est aisé de persuader aux Tonquinois ; mais sans doute que s'ils ont fait quelques tentatives à ce sujet , elles ont été arrêtées dans leur naissance , par la sévérité du Gouvernement à empêcher que les Etrangers ne fassent des établissemens fixes dans le pays : ils ne souffrent même pas que le commerce leur soit un prétexte d'y pren-

dre des arrangemens qui aient une apparence solide (1), ainsi que nous aurons occasion de le faire remarquer dans la suite.

(1) Si l'on est instruit au Tonquin de la manière dont les Portugais , les Hollandois & les Anglois se sont comportés avec les Nations orientales qui leur ont permis de faire des établissemens dans leur pays ; on ne peut pas blâmer les Ministres de prendre toutes les précautions nécessaires pour ne pas tomber insensiblement dans la dépendance des Européens, ainsi qu'il est arrivé aux Souverains naturels de la plupart des îles de l'Archipel oriental , & à la plus grande partie de ceux du Bengale. Les uns & les autres sont plutôt les Esclaves que les Alliés des Hollandois & des Anglois , qui cependant ne se sont d'abord présentés chez eux que sous le titre de commerçans , & qui ont fini par y exercer une souveraineté absolue.





CHAPITRE X.

Sciences ; Arts & Métiers ; Pêches.

TOUTES les sciences au Tonquin , de même qu'à la Chine , s'étudient dans les livres de Confucius & de ses Commentateurs ou Interpretes : elles ont pour objets , différens Traités de Morale ; quelques-uns de Mathématiques , de Physique & d'Astronomie ; la connoissance des Loix & de l'Histoire du pays.

Ceux qui en sont instruits, sont regardés avec raison comme les personnes les plus éclairées de la Nation, quoique leurs connoissances soient fort bornées. Rien n'est encore plus imparfait que leurs sciences géographiques & astronomiques : leur attachement aux anciens usages ne permet pas d'espérer d'eux de grands progrès en ce genre. Leur histoire se borne à ce qui s'est passé dans le pays. Les Rédacteurs des Annales publiques , qui tra-

vaillent par ordre du Souverain , seroient punis de mort , s'ils y mêloient quelques faits qui eussent rapport à l'histoire des régions étrangères. Mais ils connoissent parfaitement la morale de Confucius ; leur propre histoire , les loix & les coutumes du Royaume ; moyens qui leur suffisent pour gouverner sagement , & sur des principes qui ne varient jamais.

Le savoir est en grande considération au Tonquin, parce que c'est le seul moyen de s'élever aux honneurs ; & les Lettrés sont regardés comme les seuls nobles du pays. Ils doivent passer par différens degrés pour arriver au terme où ils aspirent , aux charges & aux dignités du Royaume , qui sont toutes la récompense du mérite littéraire.

Le premier degré est celui de *Singdo* , qui répond au degré de Bachelier ; le second , est celui de *Hung-cong* , ou de Licencié ; le troisième , celui de *Tuncy* , ou Docteur. On choisit entre les Docteurs le plus habile pour en faire le

Président des Sciences, sous le nom de *Trangivin*. Chacun dans sa province peut être admis au premier degré; il est même aisé d'y parvenir, pour peu qu'on ait de dispositions à l'étude. Si l'on ne se sent pas les conditions requises pour être reçu, c'est-à-dire, pour faire les compositions d'usage, un Lettré reconnu pour être capable & d'un degré supérieur, que l'on paye, entre avec le Candidat, & compose à sa place. Il y a plus de difficulté pour arriver au second degré; chacun est obligé de satisfaire, en personne, aux conditions requises. Quant au troisième degré, on n'y parvient que par son mérite propre; & l'épreuve est de la plus grande rigueur (1).

(1) Lorsque les Candidats ont mis la dernière main à leurs compositions, ils les ferment soigneusement, & inscrivent dessus le nom de leur pays; ils les recouvrent d'une enveloppe, pour qu'on ne puisse pas lire ce qu'elle renferme. Des Officiers proposés à cet

On ne peut être reçu Docteur que dans la ville royale, & en présence du Roi, dans une assemblée générale de tous les Aspirans, qui ne se tient que tous les trois ans : l'examen consiste dans une composition, dont le Roi donne le sujet ; cette composition se fait en pleine campagne, dans un parc fermé, où chaque Candidat a sa cellule à part, dans laquelle il travaille. Elle doit contenir un nombre déterminé de feuilles, de lignes, de caractères ; ainsi sa première perfection

effet, les portent à la première salle des Mandarins où on les examine & on en rejette au moins la moitié. Le reste passe à une seconde salle plus sévère encore, qui les réduit à un petit nombre ; de-là elles passent à une troisième salle, pardevant les Présidens de l'examen, qui font le choix de celles qu'ils jugent dignes d'être couronnées. Alors on appelle à haute voix le Compositeur, on écrit son nom sur un tableau, que l'on expose dans la place publique : cette promulgation suffit pour l'élever au degré auquel il prétend.

est dans l'exactitude des caractères ; un seul point manqué fait rejeter un Aspirant au doctorat. On n'a pas moins d'attention à la solidité du raisonnement & à la finesse des pensées. Toutes ces qualités supposent des hommes instruits & de bon esprit : aussi , quoique ceux qui se présentent pour le degré de D^octeur soient ordinairement au nombre de plusieurs mille , il y en a rarement plus de huit ou dix de reçus. Telle est l'attention que l'on apporte à choisir les personnes qui doivent remplir les premières dignités de l'Etat , & qui en sont regardées comme le soutien : il est difficile que le choix ne tombe pas toujours sur les plus dignes.

La corruption , la partialité , les passions , qui ont tant de part à tout ce qui se passe dans le Royaume , le cèdent dans cette occasion à l'amour de l'ordre & de la justice. Il ne faut pas s'en étonner , il y a peine de mort prononcée contre les Mandarins examinateurs , qui se se-

roient laissé gagner par argent , ou par quelqu'autre voie , & plus d'un exemple prouve que cette loi sévère est exécutée (1).

(1) On suit au Tonquin la même méthode qu'à la Chine , où la sévérité de l'Empereur est extrême , dès qu'il s'apperçoit de quelque fraude. Kang-hi fit couper la tête à deux Licenciés, convaincus de s'être élevés à ce degré par intrigue. Cependant il est très-commun de gagner les Examineurs : on leur rend visite ; on convient avec eux d'une somme , & les conditions acceptées , ils donnent au Candidat une marque à laquelle ils pourront reconnoître leurs compositions , ou ils leur en indiquent le sujet , afin qu'ils le préparent d'avance. Si après la réception le Bachelier , ou le Licencié est reconnu coupable , c'est son Examineur qui est puni , souvent de sa tête ; & lui-même est dégradé pour toujours. Il n'est pas possible que les Aspirans aux degrés portent rien avec eux , dont ils puissent s'aider dans leurs compositions , parce qu'avant que d'entrer dans le parc fermé , où ils ont chacun une cellule à part , & où toute communication est interdite , sous les peines les plus graves , on les dépouille nus , & on

Au reste, il n'y a point de terme fixé pour le temps des études; il se trouve

visite exactement s'ils n'ont aucun papier d'où ils puissent tirer quelques secours. L'Empereur Kang-hi, qui avoit beaucoup d'esprit naturel & de connoissances acquises, s'apercevant vers la fin de son règne (avant 1721), que les livres imprimés n'étoient pas aussi nombreux qu'il le souhaitoit pour la gloire de l'Empire & l'utilité publique, accusa les principaux Docteurs de négliger leurs études pour se livrer à des vues d'ambition & d'intrigue. Il entreprit d'examiner lui-même les Docteurs principaux qui decidoient du sort des autres : sa résolution les effraya; mais il n'y eut pas moyen de s'y soustraire. Les Docteurs furent obligés de composer, gardés à vue. L'Empereur examina les compositions dont il avoit donné les sujets, & les fit juger par l'homme de son Empire qu'il croyoit le plus habile, sans lui communiquer ce qu'il en pensoit : les jugemens du Prince & du Ministre se trouvèrent conformes à une seule pièce près; & le résultat fut que plusieurs Docteurs qui avoient de la célébrité, furent renvoyés honteusement dans leur province, où ils rentrèrent dans

des Lettrés qui n'ont pris leurs degrés qu'après quinze, vingt, ou trente ans d'étude; plusieurs même ont passé leur vie à des tentatives inutiles, sans pouvoir jamais y arriver. La plupart se contentent d'être dans l'ordre des Lettrés, & se retirent : ils remplissent des offices inférieurs, tels que ceux de Secrétaires des provinces & des Mandarins, qui demandent moins de savoir & d'éloquence, que d'aisance & de netteté dans la manière d'écrire : ces places ont des privilèges, & assurent à ceux qui les exercent les distinctions dont jouissent les Lettrés.

Quoiqu'il y ait des Professeurs publics dans les endroits principaux, tirés du rang inférieur des Lettrés, & qui sont gagés par le Roi, ainsi que des Maîtres

l'ordre du peuple. On ne peut pas refuser son admiration à cette police extraordinaire & sévère. Voyez la description de la Chine, par du Halde, citée dans le tome 6 de l'Histoire générale des Voyages,

d'école

d'école attachés à chaque bourg ou village, il n'y a cependant point de cours réglé d'études, & on se présente aux différens examens, lorsque l'on se croit en état de les soutenir. Le succès dépend, comme par tout ailleurs, des qualités naturelles de l'esprit, & surtout de l'excellence de la mémoire, qui, de toutes les facultés, est la plus nécessaire, pour les connoissances que les Aspirans aux degrés doivent acquérir, & qui consistent principalement à se rendre familiers les caractères Chinois, presque en aussi grand nombre qu'il y a de mots dans la langue.

Tout le fruit de la peine qu'on se donne pour parvenir aux emplois & dignités de l'Etat, se borne à la personne qui en jouit : les honneurs finissent avec celui qui les a possédés. Les héritiers immédiats du nom des premiers personnages de l'Etat, n'ont d'autre distinction que d'être exempts des impôts & charges publiques; avantage qui ne passe

point à leurs enfans , lesquels rentrent dans l'ordre commun , à moins qu'ils ne s'en tirent par leur mérite personnel , comme ont fait leurs aïeux. Cette coutume n'a rien de barbare ; elle tend à conserver l'égalité parmi tous les sujets de l'Etat, où il n'y a de noblesse que celle que donnent les qualités distinguées & personnelles.

Ils n'est pas permis à tout le monde d'étudier les Mathématiques ; on soupçonneroit celui qui s'y appliqueroit , sans un ordre exprès , de conspirer contre l'Etat , parce que l'on est persuadé au Tonquin, que c'est le ciel qui préside aux Royaumes , qui dispose du sort des Rois, & que les Mathématiques sont la science des secrets du ciel : ainsi c'est le Roi qui choisit parmi les Docteurs du premier rang , ceux qu'il établit ses Mathématiciens en titre. Il appartient à ces seuls Officiers d'étudier cette science , & de l'approfondir autant qu'ils en sont capa-

bles , encore l'altèrent-ils toujours , par le mélange de l'Astrologie judiciaire & de la divination , à laquelle ils doivent aussi s'appliquer pour satisfaire aux questions du Roi , de ses femmes & des principaux personnages de la Cour.

C'est seulement depuis l'arrivée des Européens au Tonquin , qu'on y a quelque idée des Nations étrangères , & que l'on a cru qu'il existoit d'autres continents , & d'autres peuples que ceux qui touchent immédiatement les frontières de ce Royaume ; mais on n'y a pas pris plus de connoissance de la Géographie générale : les Tonquinois n'ont aucune notion distincte de la distribution du globe en terres & en mers , non plus que des différentes parties du monde. Les explications qu'ils donnent des phénomènes de la nature les plus ordinaires à leur climat, sont si ridicules , qu'il est inutile de rien ajouter à ce que nous avons dit au sujet des éclipses & du bruit du tonnerre. Comme ce peuple ne conçoit que ce qui

est corporel & sensible , nos spéculations métaphysiques ne lui paroissent que des chimères inutiles à entendre. La recherche de la vérité lui est tout-à-fait indifférente ; il s'en tient aux idées généralement reçues en morale ; il s'applique à savoir ce qui est contenu dans les livres de ses anciens Auteurs , sans examen ni critique (1).

(1) Dans ce pays , ainsi qu'à la Chine , les choses n'ont pas changé depuis une longue suite de siècles ; on écrit , on pense , on vit comme il y a deux mille ans. Ce que l'on a dit des mœurs , du climat , des qualités du sol , se trouve être toujours le même , & ne paroît pas devoir changer. Les peuples font entendre que , sous certains Rois , ils ont été plus heureux ; il faut les en croire , & ces beaux jours peuvent renaître. Mais tant que le despotisme subsistera , les mœurs & les coutumes seront les mêmes. Il n'y a point d'autres loix que les usages , & ils ne peuvent changer sans que la constitution de l'Etat tombe , & qu'il n'arrive une révolution. Voilà pourquoi les Souverains sont si attentifs à re-

Les Tonquinois n'étudient aucune langue étrangère; le Roi a seulement des interprètes pour la langue Chinoise, pour celle de quelques Royaumes voisins, & la Portugaise. La raison pourquoi, de toutes les langues de l'Europe, la Portugaise est la seule connue au Tonquin, c'est qu'un dialecte corrompu de cette langue, est celui du commerce de toutes les Indes orientales, & que les vaisseaux qui viennent de Batavia, n'ont pour Pilotes, que des noirs Indiens, ou Africains, qui s'expriment dans ce jargon, que plusieurs Marchands Tonquinois entendent & parlent, ainsi que les subalternes, hommes & femmes, qu'ils emploient dans leur commerce.

En parlant des maladies & de la manière de les traiter, nous avons rapporté quel étoit l'état de la Médecine & de la Chirurgie au Tonquin; nous ajouterons

tenir leurs sujets dans une servitude qui ne leur permette pas de rien changer à leur manière d'être.

seulement ici qu'il est libre à chacun d'exercer ces professions, ainsi que tout autre métier, & de former des Elèves, sans avoir subi aucun examen qui constate la science de celui qui s'érige en maître, & sans être obligé de payer aucune taxe. Cependant quelques Chirurgiens, pour se faire une réputation & avoir des pratiques, prennent le titre de Chirurgiens, ou de Médecins du Roi, qu'on ne souffre pas qu'ils portent, qu'après avoir subi un examen devant des Officiers préposés à cet effet. Cet examen consiste particulièrement à reconnoître, si celui qui se présente, saura distinguer les unes des autres, les plantes qu'il emploie dans le traitement des maladies, quoique ces plantes soient hachées ensemble, & mêlées confusément. On leur fait aussi éprouver la vertu des remèdes qu'ils vantent; sans doute, pour assurer qu'il n'y a rien de dangereux à la vie. Lorsqu'un homme riche est malade, on a coutume de proposer une récom-

pense à celui qui le guérira : il se fait chez lui un concours de Médecins & de Chirurgiens ; chacun lui donne à son tour sa médecine qu'on lui paye aussitôt : & la récompense est accordée à celui dont on s'est apperçu que le remède avoit opéré un changement considérable dans le malade ; fort souvent ils réussissent (1). Ce qu'il y a d'étonnant c'est que ces médecines multipliées ne fassent

(1) Si l'on compare la plupart des usages observés par les Sauvages de l'Amérique, avec ceux du Tonquin & d'autres régions orientales , on trouvera entr'eux un rapport si frappant , que l'on sera très - porté à en conclure que l'Amérique a été peuplée originairement par les Indiens. Si les Jongleurs de la Louisiane & de la Cayenne , paroissent plus grossiers encore, plus superstitieux & plus ignorans que les Médecins & les Devins Tonquinois ; c'est que les premiers accoutumés depuis long-temps à une vie errante & sauvage, n'ont conservé qu'une tradition obscure de la manière d'agir des peuples dont ils tirent leur origine.

pas d'ordinaire empirer la maladie : il faut qu'elles ne soient pas dangereuses , & que la composition en soit très-simple. Celui des Médecins auquel on attribue la guérison du malade , acquiert beaucoup de réputation , sans que ceux qui exercent la même profession , & qui ont concouru avec lui , dans le traitement de la maladie , en soient jaloux : ils se rencontrent sans peine plusieurs à la fois , visitant même malade , & aucun d'eux ne cesse pour cela de lui donner ses soins.

Il y a quelques Peintres au Tonquin qui sont employés à la décoration des Temples & des maisons distinguées ; mais leur art est encore bien informe , & se perfectionnera difficilement , à raison de l'attachement qu'ils conservent pour leurs anciens usages ; cependant quelques-uns d'entr'eux ont du goût , & seroient capables de mieux faire s'ils avoient des Maîtres. La sculpture se borne à faire quelques statues grossières d'Idoles , dont la plupart des figures

sont de caprice, & destinées à représenter les Génies sous des formes effrayantes ; il semble que le degré de perfection soit de les rendre horribles & de la plus grande bizarrerie. L'art de la gravure y est inconnu ; on y a l'usage de l'Imprimerie de même qu'à la Chine. Les Missionnaires assurent que leurs Catechistes sont assez adroits, pour imprimer les images, dont ils leur apportent les planches de l'Europe.

Les autres arts & métiers sont peu multipliés au Tonquin : nous avons déjà donné une idée de la manière de bâtir de ce pays, que l'on ne peut comparer, pour la solidité & l'agrément, à l'architecture des Européens. On n'y fait point construire de vaisseaux ; à peine y a-t-on une idée de la navigation sur mer, parce qu'il est défendu de sortir du pays : mais les ouvriers excellent dans la fabrique des bateaux de toute espèce, dont quelques-uns même pourroient tenir la mer pour des voyages qui ne seroient pas.

de long cours : on a vu s'en servir pour passer heureusement du Tonquin à Siam. La plupart des bateaux sont couverts , excepté ceux qui sont destinés à la pêche de la mer : ils sont l'habitation ordinaire des gens employés continuellement au transport des denrées d'un lieu à un autre , & aux Pêcheurs de profession , dont très-peu ont des maisons, parce que le terrain est trop cher , & leur pauvreté trop grande. Il croît au Tonquin des bois propres à la construction de ces bateaux : les meilleurs se tirent de la province de Nghé an : on emploie , au lieu de cordages , des lianes d'une très-grande force : les voiles sont des nattes assez pesantes , à raison de leur volume : les seuls bateaux des Mandarins en ont de toile. La couverture est faite de claies de bambou , garnies d'un tissu de grosses feuilles impénétrables à la pluie : elles sont appuyées sur des tirans , & forment un tillac sur lequel on marche sûrement , & on y fait toute la manœuvre nécessaire

pour le service du bateau. Le vernis tient lieu d'un goudron plus durable que celui que l'on emploie pour nos vaisseaux : ces petits bâtimens vont également bien à la rame & à la voile.

Dans les bateaux destinés à l'usage des Mandarins, le service se fait au son de deux bâtonnets d'un bois sonore, ou d'un timbre garni d'un battant, dont le son détermine l'égalité de leurs mouvemens : ils fendent l'eau & avancent avec la plus grande vitesse. Ces bateaux sont construits avec une sorte d'élégance, & on y trouve la distribution & toutes les aisances d'une maison commode.

Les Tonquinois se servent communément sur leurs canaux & leurs petites rivières, de bateaux faits d'un tissu de bambou mâle, enduits d'un mastic composé de racines rouges & de terre forte. Rien n'égale leur légèreté & la promptitude de leur marche : on les porte aisément d'un lieu à un autre ; c'est une espèce de meubles qui se trouvent dans toutes les mai-

sons , sur-tout des provinces des Pays-Bas ; parce que dans la cinquième lune ou à peu près , il arrive des inondations qui couvrent d'eau la plus grande partie du Tonquin : ces bateaux sont alors nécessaires pour le service journalier des maisons. En tout autre temps , ils sont fort utiles ; ils servent à transporter les denrées d'un bourg à un autre. Les Tonquinois sont en général de la plus grande adresse à conduire ces sortes de petits bâtimens : on les voit traverser les rivières les plus larges & les plus rapides sur des nacelles qui n'ont pas plus de quatre pieds de long , sans autres rames que leur main , ou tout au plus un bâton.

On exerce au Tonquin tous les métiers absolument nécessaires aux besoins de première nécessité , ainsi que dans les autres Etats policés de l'Inde : le peuple y a trop de commerce avec les Chinois , pour ne pas les imiter en beaucoup de choses ; mais il n'invente rien dans aucun genre , & n'a jamais pensé à per-

fectionner quelque branche de son industrie. Il seroit inutile & même dangereux d'essayer quelques nouvelles manières d'opérer, fussent-elles plus utiles, plus commodes & moins dispendieuses. Chaque métier s'exerce avec les instrumens les plus simples & avec une grande aisance. Un Charpentier, ou un Menuisier, enferme tous ses outils dans une canne de bambou, si on excepte la coignée qui est très étroite : ces outils suffiroient pour exécuter les plus beaux ouvrages, avec une promptitude & une adresse étonnantes. Un Charpentier Anglois regardant avec mépris la forme & le petit nombre d'outils d'un Charpentier Tonquinois; celui ci le défia d'équarrir une pièce de bois aussi promptement que lui : le défi fût accepté; le Tonquinois avoit achevé parfaitement son ouvrage, avant que l'Anglois fût à la moitié du sien. Cependant les outils des ouvriers Européens sont bien plus sûrs, & ils ont des règles qui donnent une ai-

fance & une sûreté d'agir, inconnue aux Indiens; mais ceux-ci ont l'habitude, & sans doute le coup d'œil juste; car ils travaillent sans prendre, en apparence aucune mesure.

Un grand nombre de professions & de métiers d'usage en Europe ne s'accordent pas avec la manière de vivre de ce pays, & y sont inutiles: il n'y a point de Boulangers, de Rôtisseurs, de Perruquiers; on n'y connoît ni les fours, ni les moulins: les Fourbisseurs & Armuriers ne travaillent que pour le service du Roi & de ses troupes: il y a quelques ouvriers en fer; des Orfèvres, ou gens qui mettent en œuvre le cuivre, l'or & l'argent: le salaire de tous les ouvriers est très-modique. Un Orfèvre Tonquinois qui avoit travaillé un mois entier dans la Maison des Vicaires Apostoliques, Chefs des Missions, à faire des calices & autres vases sacrés, pour le service de la Religion Chrétienne, fut très-satisfait de recevoir dix francs, pour ses peines. Il y a

par-tout des Potiers de terre ; chacun fait fabriquer la poudre à tirer : presque toutes les femmes savent faire la soie & les étoffes de soie à leur usage : il y a encore quelques autres professions dont nous parlerons, en traitant du commerce intérieur du Tonquin. Ce qui exerce la plus grande partie du peuple est la pêche, sorte de métier nécessaire à sa subsistance journalière. La manière de pêcher dans les rivières, les canaux, les lacs & la mer est très-variée.

On élève sur le bord des rivières qui ont la marée, des claies légères & peu ferrées : chaque bateau en place une assez longue suite : la marée haute les couvre ; le poisson habitué à la suivre, & à chercher de la nourriture sur le bord des terres, se trouve arrêté quand la marée se retire. La même chose se pratique sur le rivage de la mer, avec la différence que les palissades sont stables, arrêtées par de gros pieux, & qu'elles forment des angles, à la pointe desquels on place

des claies ferrées , d'où le poisson ne peut sortir. On en prend de cette manière une si grande quantité , que les pêcheurs se font un plaisir d'en donner à tous les bateaux qui passent alors.

Les Tonquinois savent prendre le poisson au feu : ils allument de gros fagots de cannes d'Inde , qu'ils portent en avant : le poisson effrayé par la lumière , saute de lui-même dans le bateau. Ils ont une autre façon de pêcher toute opposée , plus tranquille & même plus aisée & qui ne se fait que la nuit , lorsque le ciel est serein & la lune dans tout son éclat : ils se servent pour cela de bateaux longs & étroits , à chaque côté desquels ils attachent une planche de deux pieds de largeur , de la longueur du bateau , enduite d'un vernis blanc & luisant : elle est disposée en pente douce jusqu'à la surface de la mer , & tournée vers la lune , dont la lumière augmente l'éclat du vernis & le fait paroître plus blanc. Le poisson qui joue sur l'eau , saute sur

le côté de la planche qui se présente à lui, & tombe dans le bateau, où le pêcheur est couché, & le prend. Quelques-uns pêchent avec des échasses de douze à quinze pieds de haut, traînant après eux une espèce de filet : s'ils manquent l'équilibre, ils tombent dans l'eau, où il n'est pas rare qu'ils se noient, quoiqu'ils soient excellens plongeurs, même dans les courans les plus rapides, où ils prennent le poisson à la main, en le poursuivant jusques dans ses retraites les plus reculées. D'autres se hasardent sur la mer avec une seule planche, qui leur sert de nacelle : ils y appuient un pied, l'autre leur sert d'aviron, & ils poursuivent le poisson avec une rapidité étonnante. Des bourgs entiers, situés sur le bord de la mer, pêchent avec un seul & même filet, qui est ordinairement de soie ; quatre-vingt ou cent personnes y ont chacun leur portion marquée : des bateaux vont jeter le filet fort loin en mer, tandis que tous les intéressés sont alors sur le bord pour

aider à le tirer à terre. Chaque particulier a le poisson qui se trouve pris dans la partie du filet qu'il est obligé d'entretenir : lorsque la saison est favorable , cette pêche est très-abondante.

On pêche aussi sur la mer avec des hameçons : les bateaux des pêcheurs employés à ce travail sont petits & légers , garnis chacun de quelques centaines d'hameçons , que l'on ne rend qu'une fois en vingt quatre heures , & pendant la nuit : c'est de cette manière que se prend le plus beau poisson , que l'on sale , ou que l'on fait sécher , & qui se transporte dans les provinces les plus éloignées de la mer.

Il paroît à certaines saisons , sur les mers du Tonquin , de très-gros poissons que l'on harponne : plusieurs bateaux se réunissent pour entourer un de ces monstres marins : lorsqu'il a reçu les coups de harpons , nécessaires pour l'arrêter , les pêcheurs s'en éloignent promptement afin d'éviter ses mouvemens , qui ren-

verferoient les bateaux ; on se contente de le suivre de loin à la trace de son sang , & quand on le voit flotter sur l'eau , on l'attache à une corde , & on le traîne à terre. Ces poissons sont du genre des cétacées , & on les attaque de même que les baleines. La mer en jeta un sur le rivage , il y a quelque temps , qui étoit d'une grandeur monstrueuse ; le Roi en ayant eu avis , envoya des Mandarins pour lui rendre ses hommages : on couvrit de nattes la partie de son corps qui étoit hors de l'eau ; il en fallut cent de la largeur de deux ou trois pieds chacune : on crut sans doute à la Cour que ce poisson renfermoit l'ame de quelque Génie redoutable par sa naissance ; car quelques Tonquinois sont assez superstitieux , pour saluer avec respect les gros serpens , ou les plus gros poissons , sans oser les tuer ni les prendre. Il y en a d'autres qui sont plus intelligens , ou plus assurés dans leur manière de penser , & qui s'attachent de préférence à s'en

emparer , parce qu'ils voient qu'ils en tireront plus de profit, soit à la vente, soit pour leur usage.

Les côtes du Tonquin sont , par intervalles , peuplées de certains poissons étrangers qui passent en colonnes serrées & épaisses, à peu près comme les harengs sur nos côtes : ceux qui sont assez heureux pour s'y rencontrer, en prennent tout d'un coup la plus grande quantité possible ; mais quelque avantageuse que leur soit cette pêche , ils n'ont encore fait aucune remarque sur le temps fixe du retour de ces poissons de passage.



C H A P I T R E X I.

*Commerce intérieur & extérieur ; monnoie ;
prix de l'or & de l'argent ; marchan-
dises propres au Tonquin ; manière d'y
faire le sel.*

Tous ceux qui connoissent le Tonquin, s'accordent à dire que les arts & le commerce y fleuriroient, si le Gouvernement les encourageoit, ou même si on laissoit la liberté nécessaire à leurs progrès. La politique, assez généralement adoptée dans toutes les Cours de l'Orient, est de ne pas souffrir que les sujets accumulent de grandes richesses ; dans la crainte que l'ambition & l'orgueil ne leur fassent perdre l'habitude de cette dépendance absolue, dans laquelle on croit qu'il est de la sûreté du trône de les retenir. Malgré ces idées, qui naissent des absurdités du despotisme, il y auroit des Négocians qui deviendroient

riches , par leur intelligence & leur habileté à profiter des circonstances ; mais ils sont obligés de faire des présens si considérables aux Mandarins qui commandent sur les frontières , qu'ils absorbent la plus grande partie de leurs profits. Les Chinois eux-mêmes , qui sont presque tout le commerce étranger au Tonquin , ne sont pas exempts de ces concussions , sur lesquelles les Souverains ferment les yeux , parce qu'ils disposent plus aisément de la personne & des biens d'un Officier qui s'est enrichi par ses injustices , qu'ils ne pourroient le faire d'un peuple , dont la fortune s'augmenteroit considérablement , & que l'on croiroit redoutable s'il avoit trop de correspondance avec les étrangers , à raison de son commerce. Il y a donc aujourd'hui peu d'affaires entre les Négocians Tonquinois & les étrangers , si ce n'est avec les Chinois , dont le commerce & l'industrie sont si nécessaires au Royaume , qu'il ne peut s'en passer. Autre fois les Por-

rugais, les François, les Anglois, les Hollandois y avoient des comptoirs : les Négocians de ces deux dernières Nations avoient même obtenu la permission d'en construire à la ville Royale. Il y reste encore une digue que les Hollandois firent construite alors, pour rompre le cours du fleuve qui minoit la place qui leur avoit été accordée ; & c'est à leur imitation que le Roi en a fait élever une tout le long du même fleuve, qui, sans cet obstacle, auroit emporté à la longue, une partie du terrain sur lequel est située la ville royale. Les Espagnols y ont fait aussi quelques voyages ; mais plutôt dans la vue d'y favoriser l'établissement des Missions Chrétiennes, que par aucune raison d'intérêt.

Les Chinois apportent au Tonquin des simples pour l'usage de la Médecine, le pays n'en produisant pas assez ; au lieu que l'on trouve dans la vaste étendue de la Chine, tout ce que l'on peut desirer en ce genre. D'ailleurs les Chinois étant, comme nous l'avons dit, regardés comme

les plus habiles Médecins de toute cette partie de l'Orient , ils ont entierement la confiance de ceux qui sont en état de les payer , & qui ont le plus de crédit. C'est-là sans doute la raison qui a déterminé le Gouvernement à leur accorder la liberté du commerce dont ils jouissent. Un Mandarin Tonquinois voyant combien cette seule branche de commerce étoit préjudiciable à son pays , composa un Corps de Médecine-pratique , où il enseignoit les moyens de guérir toutes les maladies , avec les seules herbes & drogues que produit le Tonquin. Son ouvrage fut autorisé par la Cour ; mais l'habitude de se servir des remèdes Chinois a prévalu , & on n'emploie ses recettes que lorsqu'on n'a pas le moyen de faire autrement.

Outre les drogues , les Chinois font au Tonquin le commerce , 1^o. du thé , celui du pays étant âcre , grossier , & ne méritant pas le nom qu'on lui donne.

2^o. De

2°. De la porcelaine, non de la même forme que celle dont ils usent chez eux, ou qu'ils vendent aux Européens; ils ne débitent au Tonquin que des tasses de différentes grandeurs & des soucoupes, qui y servent de plats. Nous avons dit plus haut comment se faisoit le service des tables où l'on n'emploie que de la vaisselle de cette forme. 3°. Des étoffes de soie : quoique la matière en soit plus commune au Tonquin qu'à la Chine, on n'y fait pas fabriquer des damas, des velours, des brocards d'or & d'argent, des taffetas brochés, & autres étoffes de ce genre. 4°. Différentes espèces de toiles, qui ne se fabriquent pas dans le pays, & qu'on n'y fait pas teindre aussi bien qu'à la Chine, ou dans les Indes. 5°. Du sucre en cassonade & candi : les Tonqui-
nois en ont chez eux la matière en abondance; mais ils ignorent la façon de la préparer pour la conserver, ou la purifier. 6°. De la farine de froment &

d'orge : s'ils en apportent en grains , ils ont soin de les faire sécher , de façon que le germe péricisse , & que l'on ne puisse les semer ; car ils viendroient très-bien dans les parties élevées du Tonquin , si le peuple en connoissoit la culture ; encore ne sauroit-il ni les moudre , ni en tirer la farine , pour en composer du pain. Les Missionnaires , pour avoir des pains propres à célébrer la Messe , ont accoutumé leurs Domestiques à faire tremper le froment dans l'eau ; à l'écraser ensuite entre deux pierres , ou dans un mortier , pour le réduire en pâte , que l'on délaye avec de l'eau ; la farine tombe au fond du vase , & on la met aussitôt en œuvre.

7°. De la batterie de cuisine , de fer & de cuivre , dont ils font un grand débit , parce qu'elle est plus commode que celle du pays , & même nécessaire à tous les Etats. 8°. Du fer ; car celui du Tonquin est cassant , parce qu'il est mal fabriqué ,

& peu propre à des ouvrages délicats : les ouvriers qui l'emploient, passent de la Chine au Tonquin ; ils sont beaucoup plus adroits que ceux du pays , & plus dans l'habitude de porter par-tout où ils travaillent, le soufflet, l'enclume, & tous les outils propres à faire les ouvrages qu'on leur commande. 9°. Des épiceries, telles que poivre, gérofle, noix-muscade, canelles, & différentes espèces de confitures sèches. 10°. Du chanvre & du lin, sur lequel il y a beaucoup à gagner : il en croît fort peu au Tonquin ; en sorte que par épargne, on est obligé de fabriquer les filets avec de la soie. 11°. De la cire & du coton : quoique ces marchandises soient assez abondantes au Tonquin, elles sont encore plus communes & moins chères à la Chine. 12°. De la verrerie, de la quincaillerie, des petits miroirs, des lunettes, des bouteilles de verre blanc, de grains de verre, ou de pâte ; car les Chinois contrefont le verre avec une pâte qui en

a toute l'apparence. Ils inventent mille bagatelles en ce genre, dont ils tirent un parti avantageux avec un peuple ignorant & curieux, qui en est avide & qui se les procure au prix de ce qu'il a de meilleur, & souvent de plus utile.

Les Chinois exercent encore au Tonquin différens arts & métiers, dont ils ne communiquent pas le secret aux habitans du pays, afin qu'ils ne puissent se passer d'eux. On est dans la persuasion que rien ne peut se faire de beau & de parfait que par leur moyen. Ce sont eux qui sont chargés de la découverte & de l'exploitation des mines, ainsi que de fondre l'or, l'argent & le cuivre qu'ils en tirent; ils impriment les plus beaux livres, dont ils gravent les planches. Fins & intéressés, ils usent de toutes sortes de ruses pour soutenir leur crédit au Tonquin, & s'y faire désirer : ils s'entendent entr'eux, & cessent tout d'un coup d'apporter les marchandises dont on est le plus curieux, & ne repren-

nent leur commerce que lorsqu'ils sont assurés qu'on leur payera plus cher les mêmes marchandises, par l'empressement où l'on est d'en avoir.

- Ils conservent au Tonquin leur habit national & tous leurs usages; ils y viennent par terre & par mer : les provinces qui en envoient le plus, sont celles de Fokien & de Canton : il en vient aussi de l'isle d'Haynam & de Batavia. Ceux-ci, outre les marchandises communes, dont nous avons parlé, apportent beaucoup de peaux tannées de bœuf, ou de buffle, qui sont d'un grand débit au Tonquin, parce que le cuir y est très-rare, attendu que l'on mange presque tous les animaux avec leur peau, & que celles que l'on y prépare, sont de mauvaise qualité. Des étoffes de laine & des draps qui sont très-recherchés; le Roi en habille ses troupes : les Mandarins & les gens riches du peuple, n'en sont pas moins curieux.... Des toiles peintes des Indes; des toiles larges de fil & de coton : comme ce sont

les femmes qui fabriquent les toiles au Tonquin , elles leur donnent peu de largeur , pour avoir moins de fatigue dans leur travail. Toutes les marchandises d'Europe y sont d'un très-grand débit : les ouvrages de quincaillerie, ceux d'horlogerie ; les savons ; les onguents ; les gravures , ou estampes , s'y vendent promptement. Dans le commerce que l'on fait en ce pays , il faut plutôt se charger de marchandises communes , de peu de valeur , & d'un débit aisé , que d'effets précieux , qui deviendroient le partage des Mandarins , des femmes ou des Officiers du Roi , dont on auroit peine à être payé , même après les avoir taxées à leur gré. Lorsque les Anglois faisoient le commerce au Tonquin , ils y apportoitent à peu près les mêmes marchandises que les Chinois ; mais de meilleure qualité & mieux choisies ; ils les tiroient de leurs magasins de Madras : ils n'apportoient point de pierres précieuses , ni de perles , parce que ces mar-

chandises y font, ainsi qu'à la Chine, fort au dessous de leur valeur. Des pierres fausses se vendroient beaucoup mieux, & il y auroit beaucoup à gagner dans ce commerce, si on les apportoit bien montées. Ce n'est cependant pas avec le peuple que l'on pourroit espérer aucun gain, à moins que l'on ne commerçât par échange, parce que le pays est si peu riche, que si un naturel achete quelque chose d'un étranger, c'est toujours en lui demandant trois ou quatre mois de crédit, ce qui expose au risque de perdre la marchandise, ou à des difficultés inevitables pour le paiement.

Dès qu'un vaisseau arrive à l'embouchure du fleuve, on en donne avis à la Cour, qui y envoie un détachement de troupes pour l'observer; & comme il se passe un assez long intervalle de temps, avant que ce détachement arrive, on en profite pour débarquer les marchandises, & dérober à la vue des soldats une partie de celles qui sont les plus

précieuses. C'est alors que les Missionnaires qui abordent sur les vaisseaux Européens, s'échappent, par le moyen des guides que leur fournissent les Chrétiens du pays, & à la faveur des déguisemens qu'ils prennent, dont le plus favorable est l'habit national.

Les bâtimens Chinois ont permission d'aller jusqu'aux camps des Gouverneurs de province, ou aux villes & bourgs principaux; la plupart même remontent jusqu'à la capitale de la province du midi, une des plus grandes villes & des mieux peuplées du Royaume. Les vaisseaux Anglois ne jouissent plus de cet avantage; ils sont obligés de s'arrêter à cinq ou six lieues de l'embouchure du fleuve dans la mer. Depuis leur établissement au Tonquin, jusqu'à l'année 1730, ou environ, ils remontoient, ainsi que les Chinois, jusqu'à la capitale de la province du midi; mais un Capitaine de cette Nation ayant fait la contrebande du cuivre, le Roi donna ordre d'arrêter.

son vaisseau. Le Capitaine en ayant été averti , leva l'ancre promptement pour descendre le fleuve. On envoya des galères armées pour le combattre ; on fit barrer le fleuve par une multitude de bateaux remplis de soldats ; on planta même des pieux, dans le dessein d'arrêter le Capitaine , qui les fit couper par les gens de son équipage : quelques volées de canons lâchées contre les galères qui vouloient l'approcher de trop près, brisèrent les agrès des unes, & tuèrent ou blessèrent plusieurs soldats sur les autres ; en sorte qu'elles ne purent le poursuivre que de loin , jusqu'à la mer , où il les insulta avec encore plus d'assurance , avant que de prendre le large.

Cet affront fait aux ordres du Roi , causa une interruption de dix ou douze ans, au commerce des Anglois, qui n'ont reparu au Tonquin qu'en 1742 , environ, en se soumettant aux Loix du pays , qui défendent aux étrangers de vendre ou de débarquer les marchandises , qu'après

en avoir obtenu la permission, & payé les droits de douane : ils sont obligés, comme les autres Négocians, de livrer au Roi, à ses femmes & aux Mandarins de la Cour, les marchandises qui leur plaisent davantage, au prix qu'ils y mettent, & de leur faire des présens considérables, pour obtenir leurs paiemens.

Dans tous les pays policés, la monnoie, ou ce qui la représente, est l'instrument principal & comme l'ame du commerce; plus elle est précieuse, plus il y a de facilité pour le commerce en gros. Quant aux détails courans, il faut de la monnoie de moindre valeur; c'est à ce dernier objet que le Gouvernement du Tonquin semble porter toute son attention.

On n'y connoît d'autre monnoie que des deniers de cuivre de figure ronde, qui ne portent aucune empreinte, mais seulement quatre caractères qui désignent le nom du Roi. Ces deniers sont percés au milieu d'un trou quarré, pour pouvoir

les enfiler ensemble. On les divise par soixante, qui font une masse; dix masses font le Quan, ou valeur de compte que l'on peut estimer à trois livres de notre monnoie. Un Quan pese quatre à cinq livres; on peut juger de-là combien il est incommode d'avoir à porter une somme considérable: mais comme on voyage rarement au Tonquin, si ce n'est pour affaires de commerce, & que les Marchands ont tous leur bateau de transport, il leur est moins difficile de traîner à leur suite les balots de deniers nécessaires aux achats qu'ils veulent faire.

• Cette monnoie est mal frappée, & perd sa valeur dès que les caractères qui sont imprimés dessus, ne sont plus visibles; ce qui cause une perte réelle & inévitable aux Marchands: d'ailleurs elle n'a point de prix fixe, elle augmente ou diminue de valeur, au gré de la Cour, qui en fait fabriquer, lorsqu'il en est besoin, par des entrepreneurs qui en obtiennent la permission, moyennant une cer-

taine quantité de deniers qu'ils fournissent au Trésor royal ; ou on en tire de la Chine , qui a cours au Tonquin , de même que celle qui y a été fabriquée. Quelque vile que soit cette monnoie , il y a peu de pays au monde où il y ait autant de faux Monnoyeurs, sur-tout quand les deniers augmentent de valeur , parce que ce crime d'Etat n'est puni de mort qu'après plusieurs récidives , prouvées par les doigts ou les oreilles qu'on a perdus chaque fois que l'on a été surpris & convaincu. Il y a grande apparence que les Chinois , plus rusés & plus avides de gain qu'aucun autre peuple de l'Orient , font cette espèce de contrebande : on les accuse encore d'avoir enlevé toute l'ancienne monnoie du pays , qui étoit de bien meilleur aloi que celle qui a cours à présent , pour en fabriquer de la vaisselle de cuivre , qu'ils vendent fort cher. Cette monnoie du Tonquin n'a pas cours à la Chine , excepté à Canton , où on la reçoit ; mais les deniers de la

Chine conservent toute leur valeur au Tonquin, & y ont cours, de même que ceux du pays. Une monnoie si vile, & qui a cours sous différentes empreintes, dans presque toutes les régions orientales, est la preuve la moins équivoque de l'abondance & du bas prix de toutes les denrées de nécessité première pour le peuple (1).

On voit par ce que nous venons de dire, que l'or & l'argent ne sont pas d'usage comme monnoie, dans le commerce du Tonquin; mais ils y entrent comme marchandises, & les métaux se

(1) Cette petite monnoie de cuivre est connue dans presque tout l'Orient, sous le nom de Cas-jes : les Hollandois en apportent du Japon au Tonquin, & s'en servent dans les achats de soie qu'ils y font. A Bantam & dans plusieurs isles de l'Archipel oriental, où il y a plus de vanité que de richesses réelles, on donne en dot aux filles, jusqu'à deux cents mille de ces Cas-jes, tant en monnoie qu'en effets, ce qui fait un très-grand compte, & peu de valeur effective.

vendent ou s'échangent au poids : on ne les emploie que pour les marchés les plus considérables , ou dans les présens que l'on est obligé de faire au Roi & aux Mandarins : aussi le peuple fait-il à peine ce que c'est ; & même les personnes riches de cet ordre en ont très-peu. L'or que le Roi distribue , rentre tôt ou tard dans ses coffres. Le peu de pièces d'or & d'argent monnoyé qui circulent dans le commerce , est apporté du Japon par les Chinois, les Hollandois , ou les Anglois. Ce n'est pas que le Tonquin manque de mines de ce précieux métal , les rivières du pays en charrient avec leurs sables ; il y a des hommes qui ne sont occupés qu'à en chercher dans des espèces de fosses où ils détournent exprès le cours de l'eau , & y trouvent l'or à cinq à six pieds de profondeur dans les sables. Ils en rencontrent une plus grande quantité dans les fentes des rochers , & les courans des sources qui en sortent , ce qui indique des mines encore

inconnues ; il y a même des cantons où l'or doit être fort abondant , puisque l'on y nourrit des canards , pour le seul profit de l'or que l'on retire de leurs excréments. Il y a outre cela des mines ouvertes ; mais qui ne sont exploitées que par les Chinois ; & comme personne , au Tonquin , n'a connoissance de leurs procédés , ils n'en rendent que ce qu'ils jugent à propos : cependant les naturels du pays fouillent & travaillent eux-mêmes les mines de cuivre , de fer & de plomb qu'ils emploient à leur usage ; mais ils ne savent pas assez de métallurgie , pour séparer les métaux précieux qui peuvent se trouver mêlés , d'avec les métaux communs , dont ils ne tirent même pas un bon parti , puisqu'ils ne les emploient que très-imparfaits. L'or & l'argent qu'ils tirent des mines de leur pays , ou qui viennent des étrangers se fondent en petits lingots ou barres , chacune du poids de dix onces , qui font douze des nôtres , ou un marc & demi.

L'once d'argent est estimée dans le pays valoir cent sols, ainsi la valeur de la barre est de cinquante livres : l'or vaut de vingt-sept à trente livres l'once : la barre de dix onces est d'un prix proportionné, c'est-à-dire, qu'elle se vend de deux cent cinquante Quans, en valeur de trois livres, jusqu'à trois cents. Cet or est à un haut titre, de même que l'argent, au moins celui qui se vend d'ordinaire dans les marchés où il augmente & diminue de prix, suivant qu'il est plus ou moins recherché (1).

(1) Il n'est pas indifférent, pour les Européens, de faire dans ce pays le commerce de l'or & de l'argent, par contre-échange, pour les denrées qu'ils y portent; il y auroit plus de trente pour cent à gagner, & de plus un cinquième sur le total, attendu la différence des poids; le marc au Tonquin étant plus fort de deux onces, que celui d'usage en Europe; mais il faudroit essayer les barres avec soin, pour n'être pas trompé au titre de l'or ou de l'argent; car s'il y en a d'un métal pur, il y en a aussi qui contiennent quelquefois un tiers d'alliage.

Comme on fait des présens considérables de ces barres au Roi & aux Mandarins qui ne se connoissent pas à la valeur intrinseque des métaux , & qui ne jugent du présent que par son volume , & du prix que par l'apparence ; il y a des Orfèvres qui préparent les barres destinées à cet usage , de façon à y faire entrer un tiers d'alliage ; c'est pourquoi les Marchands aiment mieux donner de l'or & de l'argent en barre , dans ces occasions , que de la monnoie de cuivre , sur le prix de laquelle ils ne peuvent pas tromper. Il leur est plus commode aussi de porter une barre d'or du poids de dix onces , que la même valeur en deniers , qui peseroit quinze cents livres : d'un autre côté , les Officiers du Roi & les Mandarins voient tout d'un coup ce qu'on doit leur donner , & en disposent plus aisément.

Rarement on se sert au Tonquin de poids & de mesures , dans les ventes & les achats ; ou si on les emploie , c'est

avec peu d'exactitude , & au gré de ceux qui conviennent de s'en servir. On achete & on vend ordinairement à la main & par estimation : les grains se mesurent à peu près , ou se prennent au tas : la toile & les étoffes se vendent à la coudée , ce qui est très-arbitraire : la soie & le coton ont une sorte de poids qui leur est particulier , & de convention pour le pays seul : un balot , par exemple , d'un quintal , est dit peser une livre ; cette livre se divise en onces , se subdivise en livres : il n'y a que l'or & l'argent qui se vendent en barres , qui aient un poids déterminé & égal dans tout le Royaume.

Les étrangers prennent au Tonquin du vernis , de la soie crue ou travaillée , telle que des gazes , des grograms , ou étoffes fortes , qui ressemblent au gros-de-tours , & qui sont estimées ; des toiles d'écorces d'arbres , belles & fines ; différens ouvrages de nacre de perle , que les ouvriers du pays savent très-bien employer : des tissus de ratan , ou de cannes

propres à faire des meubles , & des espèces de tapis , que la délicatesse avec laquelle ils sont travaillés , fait rechercher ; toutes sortes de petits meubles & d'ouvrages en vernis , que l'on ne peut cependant débiter qu'avec l'agrément du Roi ; de l'ébène , de l'ivoire , de l'écaille de tortues , de la canelle , du cuivre , du coton , & plusieurs autres marchandises plus ou moins précieuses. Les Chinois enlèvent beaucoup d'œufs de cannes , salés , qui se préparent & se conservent , avec une pâte faite de brique pilée & de sel , dont on les enduit ; on n'en mange que le jaune , qui sert d'assaisonnement à d'autres denrées. L'exportation du riz est défendue ; mais les Chinois & les autres peuples voisins en recueillent assez pour leur consommation , & les vaisseaux trouvent toujours les moyens de s'en procurer pour leur approvisionnement : parce que , malgré les prohibitions , le commerce se fait avec assez de liberté au Tonquin ; le Roi ne s'étant réservé

que la vente de la canelle & du cuivre ; qui font contrebande pour tout autre ; quoique l'appât du gain engage plusieurs de ses sujets à la faire , parce qu'il est très-rare d'être puni de mort pour ce crime (1).

Le commerce intérieur du Tonquin y

(1) La calamine est un objet du commerce d'exportation que font les Hollandois au Tonquin : ils la tirent de ce Royaume pour la transporter au Japon , où elle sert à faire , avec le cuivre rouge ou rosette , le cuivre jaune ou laiton. La calamine est en gâteaux plats , & se vend fort cher. Cette terre ou pierre , est la minière terreuse du zinc , que l'on prépare au Tonquin , de manière qu'exposée au feu avec le cuivre rouge , la partie inflammable du charbon devient le lien d'union des deux substances , par laquelle se forme le laiton. Il faut pour cela que le zinc en soit extrait par l'opération du feu. On prétend que ce minéral résulte de la décomposition du vitriol de zinc & du vitriol martial , dans des matrices terreuses appropriées par la nature pour cet effet.

occasionne un mouvement continuel & nécessaire, d'une extrémité du Royaume à l'autre, pour le transport des denrées de consommation ordinaire, qui se fait de toutes parts à la ville Royale, de même qu'aux villes principales, & d'un endroit à un autre, par le moyen des rivières navigables, & des canaux multipliés dans le pays : la monnoie courante est de nature à ne pas attacher ; aussi circule-t-elle sans cesse & anime d'autant le commerce. Comme il consiste tout en denrées d'un débit journalier, il ne peut être qu'avantageux à ceux qui le font ; ils les achètent d'abord après les récoltes, & les revendent dans les premiers mois de l'année, avec un tiers de profit. Malgré le peu d'intervalle entre l'achat & la revente, & la sûreté du débit, les Tonquinois sont si mauvais spéculateurs en ce genre, qu'il n'y a aucun Marchand qui ait assez de courage ou de fonds, pour employer tout d'un coup deux mille écus en marchandises : il est vrai que pareille

fonime en deniers de cuivre, doit causer un embarras confidérable, & il n'en faut pas davantage pour arrêter un Négociant Indien, dans l'entreprise la plus utile (1).

(1) Ce qui ôte toute l'émulation dans le commerce de ce pays, c'est la pauvreté, presque générale, qui y règne, & qui empêche les Marchands d'y faire aucune grande entreprise; ils se contentent de vivre au jour la journée: s'ils se chargeoient de beaucoup de marchandises, quoiqu'ils fussent assurés du débit, ils perdroient plus par les intérêts qu'ils seroient obligés de payer, qu'ils ne gagneroient sur les objets de leur commerce, parce que les prêteurs exercent à leur gré l'usure la plus énorme, à raison des risques qu'ils courent de n'être pas remboursés. Il n'y a point de loix pour le commerce: il se conduit par une police, réglée sur les caprices & l'avidité des Mandarins, parmi lesquels les concussions sont si communes, qu'elles semblent une des prérogatives de leurs places. Les prohibitions mises par le Souverain, s'étendent à peu d'objets; mais rien n'échappe à la cupidité insatiable de ses Officiers. Voyez *l'Esprit des Loix*, Liv. 5, chap. 15.

Les denrées qui font l'objet de ce commerce intérieur , font.....

I. Les Noix , ou fruits d'Areck , sèches ou vertes , qui font l'ingrédient principal du bétel , dont l'usage est aussi fréquent dans les Indes , que celui du tabac en Europe ; mais que l'on peut regarder comme plus utile à la santé de ceux qui le mâchent. L'Arequier , ou l'arbre qui porte ces fruits , est haut & droit ; rarement il a plus de six pouces de diamètre , sur une hauteur d'environ vingt pieds ; il est fort agréable à la vue ; ses feuilles d'un verd assez gai , sont longues & larges , souples , & servent à envelopper toutes sortes de provisions ; cet arbre est extraordinairement multiplié au Tonquin , & on en trouve partout. Le fruit recouvert d'une peau verte , sans coque dure , est de la grosseur d'une petite noix , & ressemble beaucoup à la muscade , après qu'il est dépouillé de sa peau. Quand il est sur l'arbre , & au point de sa maturité , il se montre au sommet

en pelotons, d'une couleur rougeâtre; ce mélange avec le verd des feuilles, & leur bel arrangement, forme comme autant de bouquets très-agréables à la vue. Lorsque la noix est mûre, elle tombe, germe bientôt en terre, & produit un nouvel arbre; de sorte que les Aréquiers se multipliant d'eux-mêmes, on n'a d'autre soin à prendre pour les conserver, que de couper une partie de ceux qui ont atteint leur grosseur. On emploie les plus gros à faire les mâts & les vergues des bateaux; les plus petits servent à faire des lattes & des palissades : le fruit de cet arbre est si commun & en même temps si nécessaire, qu'à défaut de monnoie, il est reçu dans le commerce, pour le paiement des denrées d'usage journalier.

Le Bétel, qui donne le nom au composé dont nous parlons, est la feuille d'un arbruste rampant, ou espèce de Liane, qui serpente comme le Lierre autour des jeunes arbres : cette feuille, à

peu

peu près semblable à celles du Laurier franc, est de forme oblongue, pointue à son extrémité, & plus large à son pédicule. La manière de mâcher le Bétel, est de prendre deux ou trois des feuilles dont nous venons de parler, sur l'une desquelles on étend gros comme un pois, de chaux faite de coquilles : on les plie & on y ajoute le quart d'une noix d'Areck : on mâche le tout ensemble, avec l'attention de ne point avaler le suc que l'on en exprime. Cette préparation que l'on nomme Bétel, rougit la salive, la langue & les lèvres, & noirciroit les dents à la longue, si les Tonquinois n'avoient l'habitude de les teindre en noir dès leur jeunesse. Ce mélange donne aux lèvres le plus beau vermillon, laisse dans la bouche une odeur agréable, fortifie l'estomac, aide à la digestion, & soutient assez ceux qui en font un usage habituel, pour qu'ils puissent se passer de vin.

Les Européens qui font quelque séjour

Partie I.

O

aux Indes orientales , s'y habituent tout de suite , & finissent par en faire leurs délices (1). On doit prendre garde d'user de la noix d'Areck , lorsqu'elle est nouvelle : elle contient alors une matière blanche visqueuse , insipide au goût & qui enivre ceux qui l'ont mâchée , autant que s'ils avoient bu du vin avec excès ; ce qui n'arrive cependant pas à ceux qui sont habitués depuis long-temps au Bétel. Dès que la noix est sèche , elle perd cette mucosité , & n'enivre plus. Il est d'usage , dans toutes les visites que l'on fait , d'avoir avec soi sa boîte de Bétel ; & les gens du peuple s'en présentent réciproquement , comme ils font parmi nous du rabac.

(1) Robert Knox , qui avoit passé près de vingt ans à Ceïlan , avoue qu'en ayant usé long-temps , il lui étoit devenu impossible de s'en priver : il est sain , dit-il , il entretient dans la bouche une sorte de parfum qui donne une odeur fort agréable à l'haleine. *Hist. gén. des Voyages* , tom. 8 , pag. 534.

II. Les fruits du pays de toute espèce , dont nous avons indiqué les principales (chap. 2) , sur-tout le riz & les vins , ou espèces d'eau-de-vie distillées de ce grain. Après que la liqueur en est extraite , le marc ou le résidu sert à nourrir les porcs , qui font la viande ordinaire de boucherie : chaque maison en élève. Les Chinois qui font le petit commerce de détail au Tonquin , en ont dans leurs bateaux , auxquels ils percent les oreilles , afin de pouvoir les mener en lesse quand ils descendent à terre.

III. Le coton en bourre & filé ; les toiles de coton , ou d'écorce d'arbre. On sème au Tonquin le coton tous les ans ; un léger labour , suivi de quelque humidité de l'air , suffit pour faire germer la graine ; elle produit un arbuste qui s'élève à la hauteur de trois ou quatre pieds , lequel , après avoir donné une fleur jaune en forme de cloche , offre ensuite un fruit de la grosseur d'une noix , qui s'ouvre dès qu'il est mûr , & présente le

coton. Il faut être attentif à cette récolte ; si on ne saisit pas le moment favorable , le coton se perd pour la plus grande partie : les graines , grosses comme des pois , & noires , lorsqu'elles sont mûres , sont attachées au duvet. Il y a une autre espèce de Cotonier qui dure plusieurs années , & ressemble beaucoup à nos grands rosiers ; le coton qu'il produit est moins beau , que celui que l'on recueille sur la plante annuelle ; mais la graine que l'on en tire , donne des arbustes plus fertiles , & le coton en est de meilleure qualité , que celui qu'on tire des Cotoniers annuels. On se borne au Tonquin à faire , avec le coton , des toiles de médiocre qualité , que l'on n'y fait pas teindre autrement qu'en noir , ou en gris. On y fabrique aussi des toiles avec l'écorce d'un arbre qui ressemble au mûrier. Il croît dans les forêts , sans culture ; il s'élève & devient gros en très-peu de temps ; ses branches s'étendent fort au large : son utilité reconnue a engagé à le

transplanter & à lui donner des soins. On l'appelle l'arbre à papier, parce que de son écorce, on fait du papier, du fil, des meches, de l'étoffe, ou de la toile très-forte, des cordes & même quelques meubles. Les toiles que l'on fait avec le fil tiré de cette écorce, sont fort recherchées dans les pays chauds, parce qu'elles sont plus fraîches & d'un usage plus sain que les toiles de coton, & même que celles de chanvre & de lin. Ce sont les femmes au Tonquin qui fabriquent toutes les toiles, & tous les taffetas, auxquels elles donnent très-peu de largeur, ce qui est cause que ces fortes de marchandises n'entrent point dans le commerce avec l'étranger, sur-tout avec les Anglois & les Hollandois, qui, sans ce défaut en exporteroient beaucoup; car elles sont bien faites, ainsi que les taffetas, & à bon prix. Le papier que l'on fabrique avec cette écorce, se travaille à peu près de même que celui de l'Europe, sinon qu'on ne le cole pas, & que l'on ne peut

écrire, ou plutôt que peindre d'un côté.

IV. La température du Tonquin permet que l'on nourrisse des vers à soie pendant toute l'année : ceux des habitans qui sont attachés au produit qu'ils en retirent, suivent cette méthode ; cependant la vraie saison, pour les élever, est de six mois, autant de temps que le mûrier pousse de feuilles nouvelles & tendres ; car la qualité de la soie dépend en tout de la nourriture des vers. Les mûriers dans ce pays ne sont point des arbres élevés, tels que la plupart de ceux que l'on cultive dans les provinces méridionales de la France, & dans une grande partie de l'Italie : ce ne sont que des petits buissons, que l'on coupe tous les ans, à fleur de terre pendant l'hiver, & dont il faut renouveler le plants de temps en temps, si l'on veut avoir de la belle soie ; car on fait, par expérience, que les vieux plants, ainsi que les gros arbres, ne donnent que de la soie médiocre. Les plaines du Tonquin étant

fort aquatiques, le mûrier y croît parfaitement bien, & les vers qui en sont nourris, produisent de la soie de première qualité; il n'en est pas de même de celle que l'on tire des pays de montagnes, qui est fort inférieure. La soie y étant employée à toutes sortes d'usages, même par le peuple, est regardée comme nécessaire, & chacun élève des mûriers & des vers à soie, au moins pour ses besoins particuliers.

Les Tonquinois tiennent leurs vers à soie avec la plus grande propreté; ils les placent sur des claies ferrées, où ils leur donnent à manger plusieurs fois pendant le jour & la nuit. Ils naissent, croissent & font leur soie dans l'espace d'un mois: lorsqu'ils sont à leur point de maturité, on les expose au grand soleil, ou à la chaleur du feu: ils s'attachent à des brins de paille, où ils travaillent leur soie: on les tient dans des cabinets bien fermés, ou garantis par des pavillons de gaze de soie, ou de toile fort claire,

pour les mettre à l'abri des piquures des cousins, des mouches & des fourmis ; il ne faut pas en éloigner avec moins d'attention les poules, qui en sont très-avides, les rats & les grenouilles, dont le pays est plein, & qui s'insinuent par-tout.

On prépare la soie au Tonquin comme par-tout ailleurs : la première soie, ou la bourre qui enveloppe la coque, ainsi que celle qui couvre immédiatement le ver, est grossière : il n'y a que celle du milieu qui soit vraiment fine : les différentes métamorphoses du ver y sont les mêmes, sinon qu'elles sont plus accélérées qu'en Europe : le temps de faire la soie & de produire les œufs, n'est que de huit à dix jours : les papillons pondent sur des feuilles de papiers préparées exprès. On vend des œufs au marché, de même que les nymphes & crysalides, dont on a fait bouillir les coques, pour en tirer la soie ; le peuple les mange. Les Anglois & les Hollandois

enlèvent la plus grande partie de la soie crue qui s'exporte de ce Royaume.

V. La canelle du Tonquin seroit un objet de commerce très-utile pour une Nation plus intelligente : les forêts en sont pleines ; on la cultive dans les jardins du Roi & dans ceux des Temples seulement ; il est défendu aux particuliers d'en élever chez eux , le Roi s'en étant réservé tout le commerce. Sa couleur tire plutôt sur le gris que sur le rouge , qui est la couleur de la canelle de Ceylan : elle est aussi plus épaisse , plus rude , elle a moins d'odeur ; cependant elle a les mêmes propriétés , pour fortifier l'estomac & ranimer les esprits , quoique dans un degré moins parfait : il s'en trouve quelques arbres d'une couleur plus foncée ; mais qui se perd à la longue ; elle est plus âcre que la première. On n'en emploie pas d'autre au Tonquin ; elle y est si commune , que les habitans du pays des forêts , la brûlent souvent avec d'autres bois , sans s'en ap-

percevoir. Un de ces habitans ayant reconnu que sa femme en avoit apporté un fagot assez gros qu'elle commençoit à brûler, pressé par la nécessité, en vendit pour près de soixante livres, somme très-considérable dans le pays.

L'arbre de la canelle croît particulièrement dans les montagnes, frontières de la Chine : il ressemble beaucoup aux saules de l'Europe ; on ne prend que la première & la seconde écorce ; celle-ci est la plus précieuse ; la troisième est nécessaire à la conservation de l'arbre ; pour ne le pas endommager, il faut en savoir lever les écorces à propos. Cet arbre se plaît dans les lieux secs & aérés, l'humidité, les plantes qui s'y attachent font périr les jeunes plants : on en pourroit tirer de ce pays, pour les transplanter ailleurs, bien plus facilement que de l'isle de Ceylan.

Le Roi vend très-cher les permissions de chercher la canelle dans les bois & de la vendre ; c'est ce qui fait que plu-

seurs des habitans des forêts s'exposent au danger d'en faire la contrebande ; ce qui leur seroit très-facile, dans un pays dont ils connoissent toutes les routes les plus cachées , sans l'embarras de transporter cette marchandise, que son odeur décele à ceux qui sont chargés d'en empêcher le débit.

VI. Le vernis. L'arbre qui le produit ne s'élève pas au delà de douze à quinze pieds : son écorce est blanchâtre , ses feuilles ressemblent à celles du cerisier sauvage : il ne devient pas fort gros ; les plus considérables & les plus vieux ne prennent pas plus de dix huit à vingt pouces de circonférence. On en fait des plants assez épais ; & comme ces arbres ne sont pas branchus , on les tient près les uns des autres, tant pour ménager le terrain, que pour ne pas perdre du temps à recueillir le suc qui en distille dans la saison : ce suc végétal ressemble assez à la térébenthine , & sa couleur est rougeâtre. On ne se contente pas du suc qui

en sort naturellement , on en amasseroit trop peu. Dès que les arbres ont environ six ans & six à huit pouces de circonférence , on les ouvre en ligne spirale ; chaque ouverture est éloignée l'une de l'autre d'environ sept pouces. Cette opération doit se faire avec précaution , pour ne pas blesser l'arbre : on n'entame que l'écorce dans toute son épaisseur : les incisions se pratiquent non seulement au tronc de l'arbre , mais aux branches assez grosses , pour porter les coquilles plates , & indifféremment destinées à recevoir le suc qui en sort , & placées de tous les côtés de l'arbre : les incisions se font le soir , & on recueille le lendemain matin la liqueur visqueuse qui a coulé dans les coquilles , que l'on replace le soir dans les mêmes ouvertures. On s'occupe à ce travail pendant tout l'été , la distillation ne se fait que pendant la nuit , elle est peu abondante , & chaque écaille n'en contient que quelques gouttes.

Le vernis qui sort des jeunes arbres

est le meilleur ; dès qu'ils ont atteint l'âge de douze ou quinze ans , & pris toute leur grosseur, l'écorce & les feuilles deviennent couleur de cendre ; le suc qu'ils rendent est grossier : on les coupe alors pour les remplacer par de plus jeunes. Quelqu'âge qu'ils aient, on a soin d'arrêter la distillation au printemps & en automne, parce que le vernis est alors mêlé d'eau, & ne peut être employé.

Comme cet arbre ne porte ni fleurs ni fruits, on le multiplie de marcottes, que l'on choisit parmi les rejetons qui sortent du tronc au printemps. Lorsque le rejeton est de la longueur d'un pied, on le couvre de terre jaune, dont on fait une masse de trois pouces environ d'épaisseur, qui s'étend de quatre à cinq pouces, dans la longueur du rejeton, dont on ne laisse paroître que deux pouces environ au dessus ; on l'assujettit bien au tronc, & on couvre cet appareil d'une natte, pour le garantir des pluies & des injures de l'air. On le laisse ainsi depuis

l'équinoxe du printemps jusqu'à celui d'automne : alors on découvre légèrement l'enveloppe de terre ; & si l'on voit que les racines soient jaunes ou rougeâtres , on enlève avec précaution le jeune arbre que l'on plante avec soin , & dont on environne la racine d'une certaine épaisseur de cendres , pour empêcher les fourmis de la ronger : si la racine est encore blanche , on laisse le jeune arbre attaché au tronc jusqu'au printemps qui suit , & on l'enlève alors pour le transplanter.

Il est rare que les propriétaires des arbres se donnent eux-mêmes la peine de recueillir le vernis : ils en vendent le produit à des Marchands ; le prix en est ordinairement de deux sols & demi par arbre : ceux-ci laissent aux gens de la campagne qu'ils gagent , le soin de la récolte : un seul homme suffit pour l'exploitation de cinquante arbres , parce qu'ils sont plantés fort près les uns des autres. Un Marchand est satisfait lors-

que mille arbres produisent dans une nuit une livre de vernis, qui, dans les endroits où se fait la récolte, se vend environ trois livres monnoie de France : le prix en augmente à raison de l'éloignement des lieux où on le transporte.

Les gens chargés de recueillir cette liqueur végétale, portent à leur ceinture un vaisseau de cuir de vache, dans lequel ils vident toutes les coquilles, en les grattant légèrement avec une spatule de fer recourbée : les coquilles sont jetées dans un panier qui est au pied de l'arbre.

Chaque ouvrier va déposer sa récolte chez le Marchand : on vuide les vaisseaux de cuir, dans un grand linge attaché négligemment, par quatre anneaux, sur une espèce de table de bois ouverte par le milieu, au dessous de laquelle est un grand vaisseau de terre où le vernis coule à travers la pièce de toile : quand il n'en distille plus rien, on tord le linge, &

ce qui en sort par expression , se vend aux Droguistes, pour servir aux usages de la Médecine , ou entrer dans la composition du mastic. Le vernis ainsi préparé , est mis dans des sceaux de bois , dont les couvercles sont attachés avec des clous & bien calfatés : c'est dans cet état qu'on le transporte à la ville royale & dans la province de Nghéam , où on a le secret de le préparer , de l'employer , & de lui donner la couleur que l'on juge à propos ; ce qui demande beaucoup d'expérience & de soins , si l'on veut que les ouvrages durent & conservent leur lustre , dans les différentes épreuves auxquelles ils sont exposés.

On n'emploie pas le véritable vernis , tel que nous venons de le décrire , à des ouvrages considérables ; on a vu que l'on en recueille trop peu ; on le mêle communément avec l'huile de l'arbre , nommé Tong chu , qui ressemble tout-à-fait au noyer , pour la forme , la couleur de son écorce , ses feuilles & son fruit : il porte

des noix remplies d'une huile assez épaisse, & d'une pulpe molle & grasse, environnée de cette huile, & dont on l'exprime. On la fait bouillir avec la litharge, & on lui donne la couleur que l'on juge à propos. Employée seule, elle sert d'un vernis qui dure long-temps & conserve son lustre, si on a soin de le garantir de la poussière & de le laver de temps en temps. Comme cette huile se marie aisément avec le vernis, il est rare que l'on n'y en mêle pas dans les ouvrages ordinaires; le vernis lui donne plus d'éclat, la rend plus sèche, & empêche que la poussière ne s'y attache.

La récolte du vernis seroit pernicieuse & même mortelle à ceux qui la font, s'ils s'exposoient à en respirer les exhalaisons, lorsqu'ils manient les coquilles sur lesquelles il a distillé, ou qu'ils le versent d'un vaisseau dans un autre. Ils ont la précaution de se couvrir la tête, le visage & le col d'une espèce de sac de peau, où il n'y a d'ouverture que

pour les yeux , ils ont tout le corps couvert de grands tabliers de peaux de daim, avec des gants & des bottines de la même manière. Outre cela , les Marchands fournissent à leurs ouvriers une certaine quantité d'huile , dans laquelle on a fait bouillir, pour chaque livre, une once de ces filamens ou parties fibreuses de la graisse de porc qui restent après qu'elle a été fondue : ils se frottent le visage & les mains avec cette huile ainsi préparée, avant que de recueillir le vernis, ce qu'ils recommencent, avec plus de soin encore, après la récolte faite chaque jour : l'après dîner , ils se lavent tout le corps avec de l'eau où l'on a fait bouillir des peaux de châtaignes, de l'écorce d'un bois résineux , qui ressemble au sapin , des feuilles d'une sorte de blette que l'on mange , & du salpêtre en cristaux. On estime ce bain rafraîchissant, & l'on se sert de vaisseaux d'étain & non de cuivre , pour mettre l'eau avec laquelle on se lave. Ceux qui négligent ces pré-

cautions , s'exposent à des maladies considérables qui attaquent tout l'extérieur du corps , & qui se manifestent sous l'apparence d'une dartre rouge qui les couvre en entier , dans l'espace de vingt-quatre heures , avec une enflure générale , que l'on a de la peine à guérir , même en employant les ingrédiens dont nous avons déjà parlé. On y ajoute la cendre des blettes, dont on fait des emplâtres, que l'on applique sur les parties du corps où il s'élève des ampoules pleines d'eau. Dans cette situation , le malade avale beaucoup de cette espèce de prifanne qui sert de bain , & il en est purgé violemment (1).

(1) Les effets des exhalaisons du vernis , comparés à ceux de l'arbusse de la Caroline , appelé *Toxicodendron* , & que l'on distingue de ses semblables , par la qualité d'arbre à à vernis , font présumer qu'il seroit possible d'en tirer une liqueur qui répondroit à celle du vernis du Tonquin , & qui peut-être l'égaleroit en qualité , si on savoit le préparer & l'appliquer comme au Tonquin.

Baron , dans sa description du Tonquin , assure que les ouvrages de laque que l'on y fabrique , ne le cèdent point aux plus beaux de la Chine ; il n'y a que ceux du Japon qu'on puisse leur préférer , encore est-ce à cause de la bonté du bois ; car il n'y a aucune différence sensible dans la peinture , ou le vernis. Il dit que l'on y recueille une si grande quantité de vernis , que tous les jours on en voit apporter des tonneaux pleins à Ka cho , dans la saison propre à cette récolte. Cette espèce de suc végétal est naturellement blanche ; mais l'air en change la couleur , & la fait paroître noirâtre ; aussi ceux qui l'apportent à la ville , le couvrent de deux ou trois feuilles de papier pour le tenir frais , & lui conserver sa couleur naturelle. Les ouvrages qui doivent être vernis , sont faits d'un bois que l'on appelle *Ponc* , & qui ressemble assez à notre sapin ; mais les ouvriers du pays , peu habiles , brisent souvent les angles des tiroirs ou cassettes , en y ap-

pliquant le vernis ; ce que l'on peut observer dans la plupart des ouvrages fabriqués au pays , & que l'on transporte en Europe. Les Anglois, dit Dampiere, amènent avec eux d'habiles Menuisiers, ils apportent même du sapin de l'Europe, & en font faire les cabiners & les autres meubles, qu'ils donnent ensuite à vernir aux ouvriers du Tonquin. Les maisons où l'on travaille à la laque sont fort mal-saines à habiter ; ce que l'on regarde comme l'effet d'une espèce de poison, par les exhalaisons qui s'échappent de cette liqueur végétale, & qui pénètrent dans le corps des ouvriers avec l'air qu'ils respirent. On les voit couvert de pustules & d'ulcères, quoique l'odeur de la matière qu'ils ont entre les mains, n'ait rien de trop fort ou de désagréable : ils n'y peuvent travailler que dans la saison sèche & lorsque le vent du nord domine, parce que mettant plusieurs couches l'une sur l'autre, la dernière doit toujours être sèche, ayant que d'y en ajouter

une nouvelle. Aussitôt que toutes les couches sont appliquées & séchées, on s'attache à polir l'ouvrage, opération qui consiste à le frotter avec la paume de la main, jusqu'à ce qu'il soit aussi luisant qu'une glace. Sans l'huile que l'on mêle avec le vernis & les autres ingrédients, on ne pourroit empêcher qu'il ne devint noirâtre à l'air. Cette disposition à noircir, fait que les ouvrages d'une teinte obscure, conservent plus longtemps leur éclat que les autres.

VII. Le sucre seroit une branche considérable du commerce au Tonquin, si ses habitans savoient le préparer, & surtout le raffiner de façon à en tirer tout le profit que cette production de la nature leur présente. Les cannes croissent naturellement chez eux; & comme ils ont une immensité de terres grasses & humides, il leur seroit facile de les multiplier & de vendre beaucoup de sucre à l'étranger. Mais ils se contentent de biser les cannes dépouillées de leurs

feuilles & de leur première écorce, sous une meule tournée par un bœuf, de faire cuire à deux fois le suc qui en sort, & d'en tirer une espèce de syrop épais qu'ils appellent miel de sucre, & dont ils ont le plus grand débit dans l'intérieur du pays, où ils l'emploient à toutes sortes de confitures, & à tempérer l'âcreté & la crudité de quantité de racines & de fruits dont ils mangent habituellement. Leur manière de planter les cannes est la même que par-tout ailleurs : ils couchent les cannes entières dans des sillons ; & à chaque nœud, il sort un rejeton, ou une autre canne, qui au bout de neuf ou dix mois est parvenue à sa maturité ; ce que l'on reconnoît à la couleur du roseau, dont le verd devient alors jaunâtre. Cette canne ou roseau s'élève à neuf ou dix pieds, les nœuds sont à quatre doigts les uns des autres : les feuilles longues & larges sont semblables à celles des roseaux ordinaires, de même que la fleur qui sort à son extrémité supérieure :

il est aisé de voir à ce compte qu'une canne à sucre couchée en terre, en produit plus de vingt autres. Les Tonquinois tirent de la Chine le sucre en masse ou raffiné, & même la cassonnade, quoiqu'il leur fût fort aisé de s'en procurer chez eux, puisqu'il se forme sur les pots où ils conservent leur syrop de cannes, une croûte, qui a le goût & la fermeté du sucre candi. Dans les terres élevées de ce pays, on cultive aussi la canne à sucre : elle y est plus solide, devient plus haute, parce qu'elle est plus long-temps à croître : on l'appelle canne ou roseau d'éléphant, elle s'élève au moins à quinze pieds de haut ; mais en général elle ne donne pas autant de suc, que celles qui sont moins long-temps en terre, & qui croissent dans les terrains gras & humides ; le sucre en est ordinairement plus doux. On le prépare, dans tout le Tonquin, de la même manière, c'est-à-dire, que l'on n'en tire qu'un syrop, que l'on fait cuire à deux fois, & assez pour lui
donner

donner la consistance de miel , & pouvoir le conserver plusieurs années sans qu'il se corrompe (1).

(1) Il ne paroît pas que l'usage de tirer le suc des cannes par expression soit fort ancien , même dans les pays où elles croissent d'elles-mêmes : les Indiens les regardoient comme une espèce particulière , qui , lorsqu'elle avoit atteint sa pleine maturité , rendoit naturellement une gomme en larmes fondues , qu'ils nommoient *Tabaschir* , nom que les Arabes ont conservé jusqu'à présent à une sorte de drogue qui n'est qu'un sucre préparé par la nature , auquel ils attribuent les plus grandes vertus. Ebn Beithar rapporte d'après Ali-Ebn Mohammed , que le *Tabaschir* n'est autre chose que de la cendre de canne indique , que l'on apporte des villes maritimes de l'Inde , & particulièrement de Sindapour que ces cendres se font quand les cannes agitées par es vents , prennent feu & brûlent d'elles-mêmes : ces cendres , ajoutent-ils , se condensent , & prennent la figure de petites pièces blanches semblables à une drachme d'argent. Selon Massih , Médecin de Damas , cette drogue est froide au second degré , & sèche au troisième ,

VIII. Le bois de Bambou , ou canne d'Inde , est d'un si grand usage au Tonquin & si nécessaire, que, quoiqu'il croisse presque par-tout naturellement, il devient un objet de commerce assez considérable dans ce pays. Ce bois est une espèce de roseau fort dur , dont les racines poussent plusieurs tiges qui prennent diverses grosseurs, depuis un pouce de diamètre, jusqu'à huit & même plus, sur-tout si on les laisse vieillir. Les tiges principales s'élèvent de dix, quinze & vingt pieds, & poussent des rejetons à différentes hauteurs, des nœuds desquels sortent des feuilles vertes, cannelées de

& bonne pour guérir les ulcères & les fièvres : voilà ce qu'on savoit du produit de la canne à sucre, il y a six ou sept cents ans : on la connoît aujourd'hui & on en use comme d'une des plus excellentes productions & des plus saines : ajoutons que l'on fait, par expérience, que le sucre bien pulvérisé est un baume excellent pour les plaies des enfans, sur-tout pour les têtes cassées. *Bibl. Orient. d'Herb.*

huit pouces au moins de longueur, & d'un pouce ou deux de largeur : ces rejets sont armés d'épines fortes, longues & très-piquantes, c'est ce qui fait qu'une haie de Bambou est plus impénétrable aux voleurs & aux bêtes féroces qu'un mur. Ce bois, dans sa maturité, quoique tout-à-fait creux en dedans, est si fort & si dur, qu'il est difficile de le couper, & qu'en frottant avec rapidité deux de ses morceaux l'un contre l'autre, ils s'enflamment : c'est la manière habituelle des Indiens d'allumer le feu de leur cuisine lorsqu'il est éteint.

Le Bambou prend toute sa hauteur & presque sa grosseur en moins d'un an : ce temps passé, il ne profite plus qu'en dedans, c'est-à-dire, qu'il se durcit, s'épaissit, & n'en devient que plus propre à des ouvrages de durée, quoiqu'il reste toujours creux en grande partie : les nœuds qu'il a de distance en distance comme les autres roseaux, font sa plus grande force : lorsque les jets sont jeunes

& rendres , ils sont remplis d'une eau ou espèce de suc , dont tous les Indiens sont très-friands , & qu'ils sucent avec avidité : le bois ayant alors peu de consistance , on le coupe aisément ; & un jet de quelques pieds de hauteur , suffit à donner une boisson agréable & très-saine à plusieurs personnes , sur-tout dans les endroits où la bonne eau manque : on en tire aussi une moëlle délicieuse à manger , qui est fort en usage au Tonquin : cette moëlle sert à nourrir le bois qui la couvre , & lui donne à la longue la plus grande solidité qu'il puisse acquérir. Ce bois fournit aux Tonquinois un grand nombre des aïssances de la vie : outre l'espèce de nourriture qu'il renferme , on en tire la matière du papier ; on en bâtit & on en couvre les maisons. Le Bambou entier sert de colonnes ; quand il est refendu , on le taille en lattes , plus ou moins épaisses , qui sont employées aux planchers & aux couvertures : si ce bois est vieux , il peut , quoique refendu ,

porter les plus lourds fardeaux. C'est l'instrument unique dont les Porte-faix se soulagent dans leurs travaux , & qui jamais ne leur manque. On en fabrique une multitude d'ustensiles de ménage : on en construit les bateaux ; divisé en parties minces comme des fils , il devient assez souple pour en composer de très-jolies corbeilles & des boîtes de différentes grandeurs , du tissu le plus propre : on s'en sert encore à faire des radeaux que l'on charge des bois les plus gros & les plus lourds , que l'on transporte sur mer , à la voile , par tout où l'on veut : car les bois des montagnes du Tonquin devroient être une des richesses de ce pays , si on savoit en profiter. Il en croît de toute beauté , & assez solide même , pour être employé à la construction des vaisseaux : comme il vient sans travail de la part des hommes , & qu'il y a des forêts d'une étendue immense , on le coupe sans ménagemens. Ces forêts , en quelque sorte abandon-

nées à la discrétion du peuple grossier & presque sauvage qui les habite , sont divisées en cantons de plusieurs lieues d'étendue , qui sont censés appartenir en propre à la bourgade qui y est bâtie. Lorsqu'un des habitans veut obtenir la permission d'en couper , pour en faire descendre des trains à la ville royale , par le fleuve , il suffit qu'il obtienne , au moyen d'un présent , le consentement du Chef de sa Communauté , qui jamais ne le refuse ; il coupe à son gré , sans règle ni méthode ; plusieurs même mettent le feu à certaines parties très-épaisses , qu'ils n'éclaircissent que par un travail trop pénible.

C'est ainsi que ce peuple gouverne & exploite les plus belles forêts des Indes orientales , desquelles les Européens tiroient un grand parti pour les établissemens qu'ils ont dans ces climats ; si leur commerce avec le Tonquin étoit mieux établi.

Les provinces du Midi ne sont pas

absolument dépourvues de bois ; il en croît dans les atterrissemens que forme le fleuve près de son embouchure , d'une espèce assez singulière ; les arbres ont des feuilles très-épaisses , & produisent des fruits ou gouffes qui contiennent des légumes , entr'autres des fèves d'une grosseur extraordinaire dont le peuple se nourrit. Ces arbres , dont quelques-uns donnent un bois très-dur , acquièrent assez de force & de consistance pour être employés aux ouvrages de charpente du pays ; mais rarement la tige en est droite.

IX. La consommation du papier étant considérable au Tonquin , il fait un des objets principaux du commerce du pays. On l'emploie , comme nous l'avons dit , non seulement aux sacrifices pour les morts, ou l'on offre des figures d'animaux, de maisons , de fleurs , de fruits , & quantité d'autres représentations que l'on brûle sur les tombeaux , ou dont on les charge ; on s'en sert encore pour la décoration des maisons ; on en couvre les

murailles , on en garnit les plafonds ; on le renouvelle tous les ans. Les Lettrés en consomment beaucoup , parce que le papier n'étant pas collé , on ne peut écrire que d'un seul côté. On emploie dans sa composition quantité d'arbrustes & de plantes propres au pays ; mais on en tire la matière principale du Bambou , & de la plante annuelle du coton. On coupe sur les plus grosses cannes de Bambou , les rejetons d'une année , qui sont ordinairement de la grosseur de la jambe ; on les dépouille de leur première peau ou écorce ; on les fend en pièces droites de sept ou huit pieds de long , que l'on fait rouir pendant quinze jours dans un étang bourbeux : on les tire de la boue ; on les lave dans l'eau claire ; on les étend dans un fossé sec , ou on les couvre de chaux ; peu de jours après , on les lave une seconde fois. Ces opérations rendent le bois assez souple pour être divisé en espèces de fils , qu'on fait blanchir & sécher au soleil ; ensuite on les met bouillir

dans de grandes chaudières , jusqu'à ce qu'ils soient réduits en une pâte liquide , que l'on jette dans des cuves assez semblables à celles de nos papeteries.

Les moules sont faits de fils de Bambou , tirés par une plaque d'acier aussi fins que le fil d'archal : il y en a d'une grandeur étonnante , & qui ont plus de huit pieds en carré. On joint à cette pâte une certaine quantité d'autres matières gluantes & grasses que produisent quelques plantes & arbrustes , & qui servent à donner de la consistance à la matière tirée du Bambou , & à former le papier pour lequel on emploie rarement d'autre colle. Le meilleur papier pour l'usage des Tonquinois est celui qui a été trempé dans l'eau d'alun , qui sert à le rendre plus ferme & plus lissé. Les arbres qui , après le Bambou , fournissent le plus ordinairement la matière du papier , sont le Mûrier , l'Orme , le tronc du Cotonier , & en général tous les

arbres dont le bois est tendre, blanc, & qui ont le plus de sève.

Quant à la manière d'écrire, elle ne ressemble en rien à celle qui est d'usage en Europe : le Tonquinois se servent, au lieu de plumes, de pinceaux faits de poil de chat très-fin : l'encre est un composé de graisse & de noir de fumée, que l'on réduit en bâtons assez semblables à ceux de l'encre de la Chine ; mais qui n'en a ni la bonté ni l'éclat : on délaye cette encre en la frottant sur une pierre, après l'avoir abreuvée d'une quantité d'eau suffisante.

X. Nous avons vu plus haut que les espèces d'assaisonnemens que les Tonquinois débitent pour l'usage commun de leurs cuisines, exigent beaucoup de sel : cependant l'eau de la mer qui baigne les côtes du Royaume, n'est pas assez salée, pour que le sel qu'elle contient puisse se crystalliser par la seule chaleur du soleil : la multitude de rivières, toutes

fort grosses , qui s'y jettent dans un espace peu étendu , empêche cet effet. Mais comme le sel est de nécessité première, grand nombre de gens s'emploient à en fabriquer en quantité suffisante pour le Royaume , & quoiqu'il en coûte beaucoup de peines & de soins , il y est au meilleur marché.

Il y a des Bourgades entières destinées à ce travail , & qui n'en font aucun autre. On commence par faire des gros amas de sable que l'on amene des bords de la mer avec des brouettes , on les dispose en ras , de manière qu'ils puissent aisément sécher au soleil , ensuite on en fait des masses de différentes longueurs. On fait couler par des rigoles, l'eau de la mer dans des espèces de bassins , auxquels le sable sert de digue d'un côté , afin que l'eau de la mer se filtre à travers & distille peu à peu avant que de tomber dans des puits destinés à la recevoir , & où elle se rassemble. Après cette première opération , on fait cuire & éva-

porer cette eau dans de larges chaudières faites d'un tissu de Bambous , & qui n'ont pas plus d'un demi-pied de profondeur : pour qu'elles puissent résister au feu sans se consumer tout de suite , on les couvre d'un enduit épais de chaux & de coquillages de mer brisés. Les fourneaux sont proportionnés au nombre & à la grandeur des chaudières : l'eau que l'on y met se change en sel , aussi facilement que promptement , & même il y a peu de déchet. Que l'on juge de l'abondance qu'elles en doivent fournir par la population immense du Tonquin , où l'on n'use pas d'autre sel , & par le vil prix auquel on le vend : il ne coûte pas plus d'un denier la livre , si on le prend à la fabrique ; transporté plus loin & dans tout le Royaume , on a une mesure de sel pour une mesure égale de riz en écorce. Ce sont les particuliers qui ont l'entreprise de ces salines , & qui débitent le sel pour leur compte. Il y a trente ou quarante ans que le Roi s'en

étoit emparé pour faire vendre le sel à son profit , à raison d'un sol la livre. Ce nouvel impôt parut si odieux au peuple , que la Cour craignant une révolte générale , abandonna son projet , remit le sel dans le commerce , comme il étoit auparavant & au même prix. On conçoit que ce travail ne peut se faire que dans la saison sèche & pendant l'hiver de ce climat , où le soleil conserve assez de chaleur pour seconder les travaux de cette grande Manufacture, si importante.

On voit par tout ce que nous venons de dire , qu'un pays aussi riche par lui-même que le Tonquin , feroit en état de fournir la matière d'un commerce considérable avec l'Europe. Il confine aux plus riches provinces de la Chine ; & il feroit possible de tirer , par ce moyen , une partie des productions de ce vaste Empire , dont l'entrepôt se feroit dans les villes les plus marchandes du Tonquin. On pourroit y attirer également les marchandises de l'Europe & des In-

des, sur-tout les toiles peintes, les draps, toute la quincaillerie, qui sont si fort du goût de la Cour & de tous les gens aisés : mais il faudroit pour cela que le Gouvernement laissât plus de liberté au commerce, que les concussions des Mandarins ne fussent pas en quelque sorte autorisées, & que l'on accordât des établissemens libres à tous les étrangers qui désireroient s'arrêter dans l'intérieur du pays pour y entretenir leur négoce ; ce qui tourneroit autant à l'avantage de la Cour, que du peuple en général. Mais l'administration n'a pas encore ouvert les yeux sur ces sources de la prospérité publique : elle s'entretient dans une fausse crainte de quelques revolutions, d'invasions de forces étrangères qu'elle craint que le prétexte du commerce ne favorise. C'est-là ce qui arrête toute communication avec les étrangers, ce qui fait que l'on souffre à peine qu'ils s'arrêtent quelque temps sur les frontières, ou dans les ports de mer : les Chinois seuls,

comme nous l'avons dit , y sont reçus en grand nombre. La Cour devoit cependant les redouter plus que les Européens, attendu leurs prétentions anciennes sur la souveraineté du Tonquin ; mais comme depuis long-temps ils paroissent avoir perdu l'esprit des conquêtes, qu'ils ont une origine commune avec les Tonqui-
nois, les mêmes usages, & le même culte religieux, on ne s'en défie pas ; tandis que l'on a toujours devant les yeux le fantôme des révolutions excitées par les Portugais, sous le prétexte du commerce & de la Religion, & la manière cruelle dont ils ont traité quelques Nations. La conduite actuelle des Anglois dans cette partie du monde, n'est pas propre à faire naître la confiance pour les Européens : on craint en général leurs entreprises, leurs ressources & leurs forces, dont on se fait une idée effrayante dans les pays où on ne les a pas éprouvés.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

*Contenues dans la premiere Partie de
l'Histoire du Tonquin.*

<i>A</i> D U L T E R E sévèrement puni au Tonquin,	page 106
<i>Aloès</i> , arbre,	146
<i>Ames</i> , ce qu'elles deviennent suivant les Ton- quinois,	168
<i>Ames</i> abandonnées, objet de la pitié géné- rale,	245
<i>Anglois</i> , commerce qu'ils font au Tonquin,	294
<i>Animaux domestiques</i> , buffles, chevaux, co- chons, chats, chiens,	67
<i>Année</i> , comment composée, 125; son cours reglé par les Mathématiciens du Roi,	126
<i>Arbre</i> à papier; étoffes que l'on fait avec son écorce,	317
<i>Arbres</i> singuliers qui portent des légumes,	343
<i>Arack</i> , ou eau-de-vie de riz,	149
<i>Areck</i> (noix d') arbre qui les porte,	311
<i>Art</i> de la navigation très-borné au Tonquin,	273
<i>Atterrissement</i> sur les bords de la mer, 21. Ce que produisent les terres nouvelles,	22
<i>Augure</i> que l'on tire des cadavres exhumés,	181

TABLE DES MATIERES. 353

B.

<i>BAYE</i> du Tonquin ,	pag. 16
<i>Balachan</i> , sauce ou assaisonnement de toutes les nourritures , 135 ; comment il se compose ,	136
<i>Bambous</i> , arbres servent d'enceinte & de défense aux villes ,	37
<i>Bambou</i> , arbre , son usage , 338 ; qualité de ce bois , <i>ibid</i> ; croît rapidement , 339 ; li-queur qu'il fournit , 340 ; ustensiles que l'on en fabrique ,	341
<i>Batcha</i> , village sur le bord de la mer ,	24
<i>Bateaux</i> des Tonquinois , comment construits , 274 ; manière de les conduire ,	176
<i>Bâtonnets</i> tiennent lieu de fourchettes & de cuillers ,	152
<i>Bêthel</i> ; coutume d'en présenter dans les visi-tes , 118 ; usage qu'en font les Orientaux ,	313
<i>Bêtes sauvages</i> des forêts du Tonquin ,	70
<i>Beurre</i> , lait & crème en aversion aux Tonqui- nois ,	140
<i>Bled</i> & vigne ne sont point cultivés au Ton- quin ,	54 , 58
<i>Bœuf</i> crud , ragoût délicieux pour les Tonqui- nois ,	138
<i>Bois</i> & forêts du Tonquin ; leur beauté , 341 ; comment dégradés , 342 ; avantages que les Européens pourroient en tirer ,	343
<i>Bois</i> , paille , racines , qui servent à entrete- nir le feu ,	148
<i>Bonzes</i> , leurs habillemens , devoirs & fonc- tions , 193 ; sont d'un caractère doux , 197 ; imitent les Missionnaires dans quelques pra- tiques de religion , <i>ibid</i> .	

- Bonzes* & gardiens des temples, chargés d'observer les loix religieuses pour le reste de la nation, p. 203
Bonzes & autres célibataires méprisés, 245
Bourgs, villages ou aldées, 27; se ressemblent par-tout, 79

C.

- CABANES* construites sur des bateaux; combien peuplées, 47
Calamine exportée par les Hollandois, 308
Calembac, espèce de résine, 146
Camp ou ville des Chinois, 38; leur commerce au Tonquin, *ibid.*
Canaux & rivières, leur utilité, 15; 26
Cannelle du Tonquin; ses qualités; où en croît l'arbre, 321
Cannes à sucre, 66; comment on les cultive, 334; syrop que l'on en tire, 336
Capitation ou taxe générale, 92
 ——— pour l'entretien des temples & de leurs Ministres, 201
Cas-je, monnoie de cuivre, sa valeur, 301
Caustique, remède général, 161
Cérémonies funèbres au Tonquin, 167
Chaleurs, causes de maladies, 165
Charpentier Tonquinois, son adresse, 277
Charrue, comment construite au Tonquin, 68
Chemins; grands & particuliers, comment tenus, 44
Cheveux longs, beauté au Tonquin, 86
Chinois exercent des métiers au Tonquin, 292
Chirurgie & Médecine, comment exercées, 158; remèdes qu'elles emploient, 160
Chrétien du Tonquin comparé aux Idolâtres, 79

<i>Civilité</i> Tonquinoise ,	p. 115 , 117
<i>Cochons</i> très-multipliés , 138 ; leur chair tient lieu de viande de boucherie ,	<i>ibid.</i>
<i>Coqs</i> (combats de) ; paris qu'ils occasionnent , 132 ; Coqs de joute nourris avec soin ,	<i>ibid.</i>
<i>Comédies</i> font partie du culte des idoles ,	199
<i>Commerce</i> , pourquoi il ne prospere pas ,	285
—— intérieur , mouvement qu'il occasionne , 308 ; utile qui pourroit se faire ,	349.
obstacles qu'y met le Ministère.	<i>ibid.</i>
<i>Confucius</i> , comment qualifié , 227 ; points principaux de sa doctrine ,	230
<i>Conversation</i> , quel en est le sujet ,	127
<i>Cortège</i> des Princes & des Mandarins ,	117
<i>Coton</i> , comment il se cultive ,	315
<i>Cotonier</i> , ses espèces ,	316
<i>Créanciers</i> , leur pouvoir sur les débiteurs , abus qu'ils en font ,	113
<i>Cuir</i> , pourquoi rare au Tonquin ,	293
<i>Culte</i> du ciel , comment observé ,	207
—— des idoles , en quoi il consiste ,	198
<i>Cultivateurs</i> laborieux doublent leurs récoltes ,	198

D.

<i>DENRÉES</i> dont les Tonquinois se nourrissent , 134 , 139. Comment ils préparent le ris ,	135
<i>Deuil</i> pour les peres & meres , 109 ; temps qu'il dure & comment il se termine ,	173
<i>Devins</i> associés aux Magiciens ,	216
—— multipliés au Tonquin. Divisés en plusieurs classes ,	225
<i>Diamans</i> & pierres précieuses peu estimés au Tonquin ,	119

<i>Dieux domestiques des Tonquinois ,</i>	p. 206
<i>Dignités , leurs prérogatives ne passent point aux descendans ,</i>	265
<i>Divination , comment elle se fait ,</i>	217 , 224
<i>Domea , grande ville ,</i>	23

E.

<i>Eaux du Tonquin , mal-saines , pourquoi ,</i>	163
<i>Éléphant , montagne ,</i>	24
<i>Éléphans du Roi , nourris par le public ,</i>	91
<i>———— sauvages , sont dangereux ,</i>	70
<i>Emulation manque dans le commerce du Tonquin , pourquoi ,</i>	310
<i>Enfans , soin que l'on en a ,</i>	110 ; les pauvres les vendent aux riches , non aux Chinois , 114 ; d'un même pere héritent également , 112 ; adoptés & méthode de l'adoption , 111 ; Etrangers se font adopter , 112.
<i>Européens , idée que l'on en a au Tonquin ,</i>	41 ; pourquoi l'on s'en défie , 351

F.

<i>FAUX MONNOYEURS très-communs ,</i>	300
<i>Femme légitime , son autorité & prérogatives ,</i>	104 ; ne peut quitter son mari qu'il n'y consente , <i>ibid.</i>
<i>Femmes , leur fécondité ,</i>	106
<i>———— du commun , sortent pour les affaires ,</i>	115 , prennent des maris à leur goût , 116
<i>Fertilité du Tonquin , ses causes ,</i>	48 , 54 , 55
<i>Festins solennels , aux dépens du public ,</i>	200
<i>Fêtes des premiers jours de chaque année ; festins qui les accompagnent , toutes affaires cessantes ,</i>	127

DES MATIERES. 357

<i>Fêtes</i> religieuses ; quand elles se célèbrent au Tonquin ,	195
— — — solemnelles des morts ,	246
<i>Figures</i> de papier doré & argenté , brûlées aux funérailles ,	235
<i>Filles</i> convaincues de fornication ; comment punies ,	107
<i>Fleurs</i> cultivées au Tonquin ,	66
<i>Foë</i> , Fable que l'on débite à son suet ,	184.
Dogmes principaux de sa Religion ,	185 ;
son histoire plus détaillée ,	186
<i>Fruits</i> communs au Tonquin ; Bananes , Ananas , Atiers , Gouaviers , Papays ,	59
<i>Funérailles</i> , moment favorable choisi pour les faire , 170 ; quelles en sont les dépenses , 171 ; les hommes ne sont pas ensevelis comme les femmes , 172 ; ordre de la marche des funérailles , 173 ; festins qui les terminent , 176	

G.

<i>GATEAUX</i> de farine de fèves ,	142
<i>Gazelle</i> , animal qui donne le musc , 17 ; d'où est venu son nom , 19 ; comment s'en fait la chasse ,	20
<i>Génies</i> , idée que l'on en a , 202 ; offrande singulière qu'on leur fait ,	<i>ibid.</i>
<i>Génies</i> tutélaires de chaque endroit particulier ,	204
<i>Gourmandise</i> des gens du commun ,	152
<i>Gouvernement</i> contraire à l'industrie & aux arts.	89

H.

<i>HABIT</i> de cérémonie au Tonquin , & des personnes riches , 84 ; couleur de chaque état ,	85
---	----

<i>Héan</i> , seconde ville du Tonquin ;	p. 40
<i>Hiver</i> , saison agréable,	166
<i>Honnêteté</i> morale,	209
<i>Horloges</i> à la Moresque chez les Mandarins ,	124

I.

<i>JACA</i> ou Mite, fruit prodigieux, ses especes,	53
<i>Idolatrie</i> de Foë, comment elle s'est établie ,	187 ; progrès qu'elle a fait à la Chine, 191 ;
Religion de l'Etat au Tonquin ,	192
<i>Jeûneurs</i> ou vrais partisans de la Métempsychose,	251
<i>Impôts</i> au Tonquin, 88, 90 ; ceux qui en sont exempts ,	<i>ibid.</i>
<i>Incendies</i> à craindre, prévenus avec soin ,	31 ;
causes qui les ont rendus fréquens,	<i>ibid.</i>
<i>Industrie</i> des Tonquinois, 87 ; pourquoi si bornée ,	88
<i>Inondations</i> du grand fleuve & leurs suites ,	77
<i>Insectes</i> amassés pour les manger ,	139
<i>Instrumens</i> de Musique ,	200
<i>Jours</i> heureux & malheureux ,	222

K.

<i>KACHO</i> ou Kecho, capitale du Tonquin, 28 ;	
sa population, ses rues, 29 ; ordre qui y	
regne, 32 ; son commerce ,	33

L.

<i>LANGUE</i> Chinoise en usage au Tonquin. Jar-	
gon qui en a été formé ,	95
<i>Langue</i> Mandarine ou d'écriture, entendue	
dans tout l'Orient,	97

<i>Léchéa</i> ou Bejay, beau fruit,	p. 67
<i>Légumes</i> & racines abondantes,	140
<i>Lettrés</i> , leur secte au Tonquin, 226; donnent souvent dans l'idolâtrie, 234; leur idée sur la matiere dont les hommes sont composés, 243; seuls nobles du pays, 258; degrés par lesquels ils arrivent aux dignités, <i>ibid</i> ; sévérité de l'examen des Candidats, 260; temps des études,	263
<i>Liéou-Chiéou</i> , isles & royaume,	97
<i>Loix</i> qui réglent les successions,	99

M.

<i>MAGICIENS</i> ou Secte de Lanzo, 32, 210; son auteur, 211; divinités qu'ils adorent, 212; leur doctrine secrete, 213; jouissent d'un grand crédit au Tonquin,	215
<i>Magiciens</i> & Devins, comment ils opèrent ensemble sur les malades, 220; s'attribuent le pouvoir de chasser les génies malfaisans,	223
<i>Mahométisme</i> , n'a point pénétré au Tonquin,	253
<i>Maisons</i> & palais, comment construits dans les villes,	29
— — comment bâties dans les pays bas, 43, & dans les montagnes,	46
<i>Maisons</i> de chant, sales publiques où se donnent les fêtes dans les bourgs & villages,	130
<i>Maladies</i> communes au Tonquin, 155; lépre, 156; mauvais vent, 157; des femmes en couche; obstruction des enfans, <i>ibid</i> .	
<i>Mandarins</i> ignorans & orgueilleux, s'approprient les talens d'autrui,	89

<i>Marchandises</i> que les Chinois apportent au Tonquin ,	p. 287
les plus communes se débitent le mieux ,	294
que les étrangers en tirent ,	377
prohibées dans le commerce ,	<i>ibid.</i>
<i>Marchés</i> réglés au Tonquin ,	151
<i>Marées</i> , leurs variations dans les mers du Tonquin ,	10
<i>Mariage</i> des Tonquinois , ordre qu'ils y observent , 100 ; libre pour le mari , 101 ; cérémonie du mariage , 102 ; dissolution , 103	
<i>Mathématiques</i> , leur étude n'est pas indifféremment permise ,	266
<i>Médecine & Chirurgie</i> , professions libres , 270 ; examen que subissent les plus habiles ,	<i>ibid.</i>
<i>Mendiant</i> reconnu pour génie tutélaire d'un bourg ,	205
<i>Métempsychose</i> , point de foi au Tonquin , 185 ; son absurdité ,	203
<i>Métiers</i> exercés au Tonquin ,	276
<i>Mineurs</i> , comment gouvernés par les parens ,	105
<i>Missionnaires</i> François , présens qu'ils faisoient à la Cour , 121 ; ce qu'ils en recevoient ,	122
<i>Moëlle</i> de Bambou & de l'Aréquier , bonne à manger ,	141
<i>Monnoie</i> courante au Tonquin ,	298
<i>Montagnes</i> & leurs productions ,	28
<i>Mort</i> (la) , son moment observé , & pourquoi ,	169
<i>Morts</i> , respect que l'on a pour eux , 168 , 233	
<i>Mosca</i> ou caustique , comment il s'applique ,	162
<i>Mûriers</i>	

DES MATIERES. 361

Mâriers & autres arbres à fruit, p. 65
Musc du Tonquin, 17; son utilité, 18

N.

Nids d'oiseaux recherchés au Tonquin comme à la Chine, 143; où on les trouve, *ib.*
 matieres dont ils sont formés, 145

O.

Oeufs couvés, réservés pour la table du Roi, 140. Consommation qui se fait d'œufs de cannes & d'oye, 141. Oeufs de cannes salés, 307

Offrandes qui se font à l'occasion des funérailles, 175

Or & argent, comment employés dans le commerce, 302; profit que les étrangers en peuvent faire, 304

Ordres du Roi, comment ils se portent dans le royaume, 125

Ouaragans du Tonquin, 6; quels signes les annoncent, 7; conjectures sur leurs causes, 8

P.

Palais du Roi, 34; restes de l'ancien, 37

Papier, comment il se fabrique au Tonquin, 343; ses moules, & matieres dont on le compose, 345

Paradis & Enfer, où placés par les Tonquinois, & ce qu'ils en croient, 208

Parfums brûlés aux funérailles, à vil prix, 236

Pâtisserie, 142

Pêches abondantes d'un lac de la province du midi, 57

I. Partie.

Q

<i>Pêche</i> (la) plaisir de la nation , 133 ; comment elle se fait au Tonquin , 279 ; de nuit , au feu & à la lune , 280 ; filet commun à tout un village ,	p. 281
<i>Pêcheurs</i> , servent de pilotes dans la baie du Tonquin ,	24
<i>Peintres & Sculpteurs</i> ,	272
<i>Perles</i> , leur pêche ,	19
<i>Perroquets</i> , leur abondance nuisible ,	71
<i>Peuple</i> des montagnes , 73 ; son caractère , &c son origine , 74 ; chasseurs adroits , redoutables aux voleurs ,	75
—— de la campagne , ses mœurs ,	76
<i>Pierres</i> fausses se vendent mieux que les fines ,	295
<i>Pluies</i> régulières , 4 ; leurs effets ,	5
<i>Poids & mesures</i> rarement d'usage au Tonquin ,	305
<i>Poissons</i> répandus en abondance dans tout le Tonquin ,	54
<i>Poisson</i> monstrueux jetté sur le sable , honoré comme un génie ,	283
<i>Police</i> des habitans des montagnes ,	47
<i>Polygamie</i> tolérée au Tonquin ,	102
<i>Ponts</i> anciens détruits ; nouveaux , comment construits ,	45
<i>Population</i> du Tonquin ,	27 , 72
<i>Présens</i> que l'on fait aux grands ,	121
—— de la nouvelle année , utiles aux personnes en place ,	128
<i>Processions</i> , assemblées & marches de religion ,	196
<i>Propreté</i> avec laquelle mangent les Tonquinois ,	152
<i>Propriété</i> (droit de) respecté au Tonquin ,	94
<i>Prunier</i> ou dattier , œuf de dragon ,	63

Q.

QUAN, valeur de compte, p. 299

R.

RATS, chasse générale qui s'en fait tous les ans ; on les mange, 139

Religion, ce que l'on doit entendre par ce mot au Tonquin, 182 ; superstitions qui y dominent, 183

Religieuses idolâtres ou Bonzeffes, 194

Repas, comment réglés au Tonquin, 154

Respect des enfans pour leurs parens & leurs maîtres, 109.—Qualité très-estimable, 247 ; combien on y est attaché au Tonquin & à la Chine, 248 ; il est l'origine du despotisme, 249

Riz, sa nécessité & sa culture, 49 ; terre semée de riz, combien elle produit, 52 ; ses différentes especes, 53 ; l'exportation en est défendue, 307

S.

SACRIFICES, comment & par qui ils sont faits, 199

— humains autrefois pratiqués au Tonquin, 202

Sages ou Philosophes du Tonquin, 252

Saignée, comment elle se fait, 160

Salles où l'on reçoit, sans meubles, 118

Sciences & arts, 257

Settes différentes ne causent aucun trouble, 250

Sette de Bout, ou des Idoles, 183

Sel, d'où on le tire, & maniere de le faire, 346 ; prix auquel on le vend, 348

<i>Sensualité</i> des Tonquinois ,	p. 119
<i>Sépulture</i> , attention pour la bien choisir ,	179
son choix de nouvelle invention ,	237 ; quel
soin on y apporte ,	238 ; experts dans cet
art , consultés ,	237 ; bonheur que l'on y
attache ,	240
<i>Singes</i> de toute taille ,	71
<i>Soie</i> , sa préparation & son commerce ,	320
<i>Song-Koi</i> , fleuve ,	15
<i>Souliers</i> ou sandales défendus à tous autres	
qu'aux Lettrés ,	84
<i>Spéctacles</i> , Acteurs , danses & musique du pays ,	131
<i>Sucre</i> , la maniere de le faire n'est pas ancienne ,	337 ; ses propriétés ,
	338
<i>Superstition</i> du peuple au premier jour de l'année ,	128 ; Coutume abominable qu'elle fait
pratiquer ,	129

T.

<i>TABASCHIR</i> , nom que les Arabes donnent au sucre ,	337 ; qualité que lui attribuent les Médecins Orientaux , <i>ibid.</i>
<i>Tables</i> à manger , leur propreté ,	151 ; comment servies ,
	153
<i>Temples</i> des idoles ,	192
—— élevés pour les sépultures des grands ,	180
<i>Temps</i> (le) & l'espace , comment ils se divisent au Tonquin ,	123
<i>Thé</i> du Tonquin , ses espèces différentes ,	148
<i>Tigres</i> de la plus grande taille ,	70
<i>Tong-chu</i> , espèce de noyer ,	328
<i>Tonquin</i> , sa description ,	1 ; sa position sur le globe ,
2 ; ses bornes , <i>ibid.</i> sa température ,	2 , 3 , 27 , sa division en provinces ,

- 11 ; leurs noms & productions , 12 ; Topographie , p. 25
Tonquinois comparés aux Chinois pour les mœurs , 73
 ——— des deux sexes ; leur taille & figure , 81 ; ont les dents noires , & pourquoi , 82 ; comment ils sont vêtus , 83 ; leur vrai caractère , 93 : habitués au despotisme , 120 ; lâches & paresseux , 134 ; leur appétit étonnant , 139 ; leur ignorance dans la Géographie & l'Astronomie , 267 ; constants pour les anciennes méthodes , 268 ; n'étudient aucune langue étrangère , 269 ; leur manière d'écrire , 346
Twon-bene , isle , sa douane , 16

V.

- VAISSEAUX* Européens observés quand ils arrivent au Tonquin , 295 ; ceux des Anglois plus que les autres , & pourquoi , 296
Vaiffelle différente en usage au Tonquin , 152
Vecquan ou service du Seigneur , servitude onéreuse , 91
Ventouses , leur usage fréquent , 162
Vents réguliers au Tonquin , 9
Vernis , arbre qui le produit , 324 ; comment on le fait sortir de l'arbre , & quel est le meilleur , 324 ; façon de multiplier l'arbre , 325 ; avec quelle précaution on le recueille , 327 ; la récolte dangereuse à ceux qui la font , 329 ; maladies qu'ils contractent , 338 ; beauté de la laque ou vernis du Tonquin , 332 ; comment on le polit , 333
Vers à soie communs , 318 ; soin que l'on en prend , 319
*Vian*des défendues ou permises aux malades , 163

366 TABLE DES MATIERES.

<i>Vicaires Apostoliques</i> , leur établissement au Tonquin,	p. 42
<i>Vieillards</i> vigoureux, & leur mort tranquille,	166
<i>Vin</i> , son usage défendu par les loix,	188.
Vin Chinois, 150; liqueur qui le remplace au Tonquin,	151
<i>Vistes</i> , à quelle heure elles se font,	116;
usages que l'on y observe,	122
<i>Volaille</i> , commune,	69
<i>Voyages</i> , comment ils se font,	44
<i>Usages</i> superstitieux généralement observés,	253
<i>Ustensiles</i> de cuisine,	143
<i>Usure</i> exorbitante,	113

Fin de la Table de la premiere Partie.

